HISTOIRE ET CIVILISATIONS

LES CAHIERS SCIENCE&VIE

LES CAHIERS SCIENCE&VIE

ARCHÉOPOP

COMMENT VIVAIENT LES ENFANTS DE LA PRÉHISTOIRE

45 BALADES ARCHÉOLOGIQUES EN FRANCE

QUAND LA SCIENCE REVISITE L'HISTOIRE

L'ACTU FACE AU PASSÉ



LA RUSSIE
D'Ivan le Terrible à Poutine

N° 223 JUILLET-AOUT 2025
BEL. : 8,70€ - ESP. : 8,70€ - GR. : 8,80€ - DOM S. : 8,80€ ITA. : 8,80€ LUX. : 8,70€ - PORT CONT. : 8,70€
CAN : 12,95$CAN - MAR : 94DH TOM S. : 1050 CFP TOM A : 1750 CFP - CH : 11,50 FS - TUN : 29 DTU

REWORLD MEDIA

L 15516 - 223 - F: 7,90 € - RD

LES CAHIERS SCIENCE&VIE

VOYAGES

Nouveauté

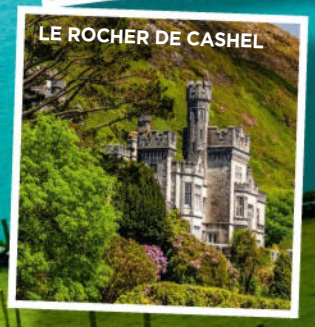
SPLENDIDE IRLANDE !

Un voyage entre nature et authenticité

Jusqu'en octobre 2025







Vite, je découvre !

En partenariat avec Quartier Libre

LES POINTS FORTS :

- Découvrir en 8 jours, le **charme de l'île d'Emeraude** combinant une **nature spectaculaire et un riche patrimoine.**
- Admirer les splendeurs irlandaises à travers un programme complet **d'excursions incluses : Dublin, les lacs du Connemara, la péninsule de Dingle, les falaises de Moher...**
- **Vivre la culture populaire irlandaise** avec la visite d'une distillerie de whiskey et écouter de la musique celte au cours d'une animation irlandaise.
- Un **accompagnement francophone** dès l'arrivée à l'aéroport et durant tout votre séjour.
- **Des départs de mars à octobre de toute la France***
- **Des hotels 3* et 4*** confortables et bien placés.
- Un **séjour tout compris à partir de 1599€/pers. en pension complète** avec les excursions journalières incluses.

*Bordeaux, Lyon, Marseille, Montpellier, Mulhouse, Nantes, Nice, Paris, Toulouse

Téléchargez la documentation sur

www.voyages-lecteurs.fr/csv

OU

Informations & réservations

04 78 53 39 28 en précisant **LES CAHIERS S&V**

Du lundi au vendredi de 9h30 à 17h30

ÉDITO

PAR EN DESSOUS



L'histoire s'est longtemps racontée à partir des textes – lois, chroniques, récits de vainqueurs. L'archéologie rappelle qu'elle s'écrit aussi dans la terre, parfois sous les eaux. La pelle gratte, la truelle affine, les sédiments se tamisent, les grottes s'explorent, les épaves se sondent. Depuis les airs, les reliefs trahissent des formes anciennes ; au sol, radars, magnétomètres et caméras 3D traquent l'invisible. À chaque trace, un métier : géophysicien, spéléoarchéologue, palynologue, carpologue, anthracologue, archéozoologue, géochimiste, généticien. Un monde enfoui remonte peu à peu à la surface.

Il a pourtant fallu du temps pour que ces traces soient prises au sérieux. En France, l'archéologie ne s'institutionnalise qu'au XIX^{e} siècle. Sous Napoléon III, la redécouverte d'Alésia transforme Vercingétorix en ancêtre glorieux. Descendre des vaincus devient une fierté républicaine. L'archéologie fournit des racines à une nation en quête d'identité.

Depuis, elle a changé de cap. Elle ne se contente plus d'illustrer les récits : elle les interroge. Elle révèle ce que l'histoire officielle laisse dans l'ombre : les anonymes, les effacés, les circulations oubliées. Elle rapproche Néandertal de Sapiens, révélant leurs contacts et leurs échanges ; un architecte d'aujourd'hui, d'un maître d'œuvre médiéval sur le chantier de Guédelon ; un paysan du XVII^{e} siècle, d'un soldat australien de 1916, reclus à deux siècles de distance dans les galeries de Naours.

Ce savoir reste fragile. Malgré les lois, malgré la création de l'Inrap en 2002, malgré les 50 000 fouilles menées depuis, le béton continue de recouvrir chaque année des centaines de kilomètres carrés, dont seule une infime partie est sondée. Et certaines vérités dérangent toujours davantage que d'autres.

Ces recherches méritent en tout cas d'être connues, partagées, livrées au regard de tous. Ce numéro en porte l'élan. Pour cet été, nous avons sélectionné quarante-cinq balades archéologiques, du Paléolithique aux guerres mondiales, pour arpenter le territoire autrement, en solitaire ou en famille. Voir non plus seulement ce qui subsiste, mais ce qui a été vécu. Entrer dans l'épaisseur des lieux et écouter la terre.

Philippe Bourbeillon

CRÉDIT COUVERTURE : RÉMI FLAMENT / PHOTO EXTRAITE DE « PIGMENTS » ED. FUTUROPOLIS - AKG-IMAGES / ELIZAVETA BECKER - HERITAGE IMAGES / HERITAGE IMAGINED / AKG-IMAGES
CRÉDIT ÉDITO : DENIS GLIKSMAN, INRAP

SOMMAIRE//N°223

JUIN - JUILLET 2025

L'ACTU FACE AU PASSÉ

// PAGES 06 À 15

RUSSIE

06 Condamnée à l'autocratie ?

08 De Ivan Le Terrible à Poutine

12 Entretien avec l'historien Sergei Medvedev



BIBLIOTHÈQUE DES ARTS DÉCORATIFS PARIS / AURIMAGES

LE DOSSIER

// PAGES 16 À 81

BALADES ARCHÉOLOGIQUES EN FRANCE

18 Aux origines d'une science en France

20 Entretien avec l'archéologue Dominique Garcia

24 Carte de nos 45 balades archéologiques

26 **PALÉOLITHIQUE**
Le charme des vraies grottes ornées

34 **NÉOLITHIQUE**
Les *Stantari* de l'île de Beauté

42 **DES CELTES AUX ROMAINS**
Bibracte : ville gauloise

46 *Narbo Martius* refait surface

54 **MOYEN ÂGE**
Guédelon, bâtir et comprendre

62 **RENAISSANCE**
Les jardins de la Renaissance

68 **ÉPOQUE MODERNE**
Les muches de Naours

74 **XIXE SIÈCLE**
Île Saint-Joseph, mangeuse d'hommes

78 **GUERRES MONDIALES**
Natzweiler-Struthof, un camp nazi en France



CULTURE

82 ARCHÉOPOP
Sur la trace des enfants du Paléolithique

86 UN ŒIL DANS LE RÉTRO
La mutinerie du cuirassé Potemkine

88 AU CŒUR DES EXPOS
Derrière le baiser

90 Lieu, musée, pensée…

92 Trésors de bronze

94 Et aussi…
Dis-moi ce que tu manges
Éclats du Front

95 Bande dessinée

96 Les bonnes lectures

Ce numéro comporte sur tout ou partie de sa diffusion : Tout-en-un Abonnement TOUT EN UN JEUNESSE NOEL Posé en C4

RECEVEZ LES CAHIERS DE SCIENCE & VIE CHEZ VOUS.
Votre bulletin d'abonnement se trouve en page 95.
Vous pouvez aussi vous abonner par téléphone au 01 46 48 47 87 ou par Internet sur www.kiosquemag.com.

INFORMATIONS AUX ABONNÉSEN PRÉLÈVEMENT AUTOMATIQUE
Le prélèvement automatique de votre abonnement aux *Cahiers de Science & Vie*, auparavant effectué par Mondadori Magazines France, sera désormais directement prélevé par Reworld Media Magazines, nouveau nom de la société éditrice des *Cahiers de Science & Vie*.
En cas de question sur votre abonnement, notre service client est à votre disposition au 01 46 48 47 87 du lundi au samedi de 8 h à 20 h, ou par mail sur : www.serviceabomag.fr

PHILIPPE ROY / AURIMAGES

L'ACTU FACE AU PASSÉ

RUSSIE : CONDAMNÉE À



YEKATERINBURG MUSEUM OF FINE ARTS, RUSSIA / AURIMAGES

L'AUTOCRATIE ?



Les émissaires du chef cosaque Iermak annoncent à Ivan le Terrible, au début des années 1580, la conquête de la Sibérie, épisode qui marque l'extension du pouvoir territorial et politique du tsar (huile sur toile de l'artiste polonais Stanisław Jakub Rostworowski, 1884).

Après trois ans de guerre contre l'Ukraine, et le retour à la Maison-Blanche d'un Donald Trump qui multiplie les signes d'ouverture envers Moscou, la Russie fait régulièrement la une de la presse. En mars dernier, Vladislav Sourkov, surnommé le Mage du Kremlin, affirmait dans un entretien que *« le monde russe n'a pas de frontières »* et qu'il s'étendra *« dans toutes les directions »*. Il prédit aussi une convergence des systèmes politiques : un Occident plus autoritaire, une Russie un peu moins. Pour autant, il se refuse à envisager une démocratie libérale dans son pays, estimant que les Russes *« ont besoin d'un tsar »*, car *« les périodes sans tsar finissent toujours en catastrophe. »*

Qu'en dit l'histoire ?

C'est sous Ivan III que la Russie se libère des Mongols, quadruple la superficie de sa principauté en annexant Novgorod, et fait de Moscou son centre politique.

En 1493, il se proclame « souverain de toute la Russie », et quelques années plus tard, « tsar » – contraction du terme « césar », titre porté par les empereurs romains, puis byzantins. Dès lors, la Russie sera toujours dirigée par des tsars et des régimes autoritaires, exceptée une courte période faisant suite à l'effondrement de l'Union des Républiques socialistes soviétiques (URSS). Ainsi, au XVI^e^ siècle, Ivan le Terrible centralise le pouvoir, crée une armée permanente et instaure la terreur avec ses *opritchniki*. Et après une courte période de troubles, due à une crise dynastique, au XVII^e^ siècle, les Romanov consolident l'autocratie et poursuivent une politique d'expansion.

Le servage, instauré dès la fin du XVI^e^ siècle, est officiellement aboli en 1861 sous le règne d'Alexandre II. Les serfs doivent néanmoins racheter collectivement les terres de leurs maîtres, et la masse paysanne peine à survivre, ce qui à l'aube du XX^e^ siècle va la rendre perméable aux propos des révolutionnaires. Voilà comment en 1917, la monarchie disparaît. Mais l'État continue de soumettre la population : ni libertés ni répit. Sous Staline, entre 1937 et 1938, la Grande Terreur condamne 1,5 million de personnes, dont plus de 700 000 sont exécutées.

En 1991, à la faveur de la perestroïka et d'un contexte de détente internationale, l'URSS s'écroule en quelques mois. Vladimir Poutine qualifiera cette dislocation de *« plus grande catastrophe géopolitique du XX^e^ siècle »*. Réélu pour un quatrième mandat en 2018, il a depuis fait modifier la Constitution pour pouvoir rester au pouvoir jusqu'en 2036. Il aura alors 84 ans. Le « tsar » Poutine s'accroche. Et après ?

A. L-B

DE IVAN LE TERRIBLE À POUTINE

Si, depuis 500 ans, les formes de pouvoir ont évolué, l'autoritarisme russe demeure une constante qui traverse les siècles. De Ivan IV à Vladimir Poutine, cette continuité autocratique s'enracine dans une logique de contrôle absolu, mêlant réformes structurelles, terreur et instrumentalisation de l'identité nationale.

En 1946, Joseph Staline visionne le deuxième volet du film sur Ivan le Terrible qu'il a commandé à Sergueï Eisenstein cinq ans plus tôt. Fervent admirateur du régime de terreur imposé par le monarque du XVI[e] siècle, il souhaite un film à sa gloire soulignant son rôle de bâtisseur d'un État fort, un film qui par la même occasion pourrait justifier ses propres politiques de répression et de pouvoir absolu. La première partie qui dépeint le tyran en souverain visionnaire et héroïque, combattant les ennemis intérieurs et extérieurs de la Russie, lui a bien plu, au point de décerner à Eisenstein le prix Staline. Mais là, Oncle Jo a les moustaches fort hérissées par ce qu'il vient de voir à l'écran : cet Ivan solitaire sombrant dans la paranoïa, cet autocrate vieillissant et soupçonneux avec pour seuls compagnons les nervis de sa sinistre milice… Pouah ! Il se reconnaît trop bien dans ce portrait peu flatteur. Eisenstein sans doute trop stressé par cette réaction de rejet qu'il avait pressentie est déjà à l'hôpital, victime d'un infarctus. Mais Nikolaï Tcherkassov, l'acteur qui interprète Ivan, est là et il n'en mène pas large. Staline se tourne vers lui, regard de busard embusqué sous deux sourcils broussailleux. *« Ivan était très cruel. On peut montrer qu'il était cruel, mais il faut montrer aussi pourquoi il était indispensable d'être cruel ! »* Instigateur d'un pouvoir autocratique où le tsar se confond avec l'État, Ivan le Terrible semble avoir creusé un sillon de répression et de terreur suivi par la plupart de ses successeurs. Certes, les dirigeants russes n'ont pas tous été d'impitoyables dictateurs, mais les rares réformateurs qui tentèrent d'adoucir le système – Alexandre II qui abolit le servage, Nicolas II qui instaure un parlement ou Gorbatchev et sa Perestroïka – furent emportés par les évènements ou éliminés par des rivaux moins regardants. C'est Ivan qui le premier a érigé en principe les deux piliers de la gouvernance russe : la sacralisation du chef et l'usage de la violence comme outils politiques. La recette a inspiré Staline, qui comme Ivan a semé l'effroi chez son peuple pour mieux le soumettre, mais aussi Poutine, qui voit en lui un unificateur face aux menaces extérieures. Ce dernier l'a fait d'ailleurs réhabiliter par les historiens de la Russie actuelle : *« Ivan a créé le modèle de gouvernement de la Russie dans lequel nous vivons encore et formulé des objectifs qui sont toujours les nôtres »*, a déclaré Sergueï Perevezentsev, co-président de l'Union des écrivains russes.

SEULE SOURCE DES LOIS

Sans vouloir jouer les psychologues de café du commerce, il n'est pas déraisonnable d'imaginer que les violences qui ont émaillé l'enfance du jeune Ivan – mortelles querelles successorales, comploteurs torturés sous ses yeux, mère empoisonnée alors qu'il n'a que 8 ans… – sont peut-être à l'ori-



Ivan le Terrible II, réalisé par Sergei Eisenstein et interprété par Nikolai Cherkassov, en 1946.

gine d'un caractère ombrageux et perturbé. Il n'a pas 13 ans qu'il fait déchiqueter par ses chiens le prince Andreï Chouïski, le plus puissant de ses boyards. Avant cela, il s'était contenté de crever les yeux des oiseaux et de balancer de jeunes chiens par-dessus les murailles du Kremlin pour jouir de leurs cris d'agonie tandis qu'ils essayaient de se relever, les pattes ou l'échine brisées. Il lui arrive aussi de lâcher un ours enragé dans la foule, histoire de rire un peu. Bref, un adolescent difficile. Sa méfiance paranoïaque vis-à-vis des boyards le conduit à s'entourer d'une garde prétorienne, les streltsy. Mais le sentiment de persécution redouble encore en 1560 à la mort de sa femme, qu'il suspecte d'avoir été assassinée. Il commence alors à confisquer des terres aux boyards pour se constituer un immense domaine privé échappant aux lois du pays, l'*opritchnina*, un territoire soumis au pouvoir sans limites du monarque. Les sbires de sa police politique secrète, les redoutables *opritchniki*, y instaurent un régime de terreur, expulsent, incendient, torturent, massacrent à volonté sous prétexte de traquer la haute trahison. Avec leurs longs caftans noirs brodés d'or, montés sur des chevaux qui portent à l'encolure une tête de chien desséchée, les sinistres cavaliers sèment l'épouvante parmi la population. Ivan entretient ainsi un climat d'effroi permanent où le simple soupçon de complot conduit tout droit au gibet, mais entraîne aussi un principe de responsabilité collective qui lui permet de se débarrasser de plusieurs clans familiaux et même de villes entières ! En 1570, alors qu'il était convaincu que les nobles de Novgorod l'avaient trahi en se tournant vers le roi de Pologne, ses hommes de main égorgèrent ou noyèrent dans l'eau glacée du Volkhov tous les jours, pendant cinq semaines, des milliers d'habitants tandis que les religieux étaient assommés à coups de massue.

Ivan IV pose donc les bases d'un pouvoir impérial incontesté, « seule source des lois », où le tsar se confond avec l'État, un modèle brutal et féroce qui ne manquera pas d'inspirer ses successeurs, aussi

MOSFILM / EVERETT / AURIMAGES



Lancée par les *oprichniki* (gardes du corps) d'Ivan le Terrible, l'attaque de Novgorod en 1570 se solda par un massacre sanglant (collection particulière, début du XXe siècle).

« éclairés » soient-ils. Plus d'un siècle plus tard, Pierre le Grand, avec ses grands chantiers, sa volonté d'occidentaliser l'élite de la société et de transformer les institutions du pays, passe pour un réformateur progressiste. Il n'en reste pas moins un autocrate aux méthodes implacables. Au retour de sa « Grande Ambassade », son voyage de deux ans en Europe (1697-1698) destiné à rompre l'isolement de son empire et étudier les avancées occidentales pour le renforcer, il engage une européanisation du pays à marche forcée, multiplie les oukases à l'adresse des nobles et des bourgeois, comme l'interdiction du port de la barbe ou l'obligation de porter l'habit allemand, et lance la construction de Saint-Pétersbourg qui coûtera la vie à plus de 30 000 ouvriers… Il étouffe dans le sang une révolte de streltsy, participant lui-même aux exécutions, traque sans pitié les Vieux-Croyants qui s'entêtent à refuser les réformes pour les emprisonner ou les massacrer. Ces réformes au forceps aboutissent entre autres au clivage social entre une élite occidentalisée et une masse de paysans attachée à la terre et restée entièrement à l'écart de ces transformations. Même si Voltaire admet que la brutalité de cette gouvernance est « nécessaire à l'établissement de bonnes lois et au progrès de la civilisation dans le peuple russe », chaque mesure est l'occasion d'affirmer l'autorité du tsar et de se débarrasser de toute forme d'opposition. Staline admirait Pierre pour avoir su imposer cette révolution par le haut et provoquer par la contrainte un grand bond en avant. Quant aux partisans de Poutine, ils se plaisent à voir en lui l'héritier de Pierre le Grand, un bâtisseur et un restaurateur de la grandeur russe, quitte à jeter un voile pudique sur certaines décisions regrettables comme l'exécution de son propre fils qui avait osé s'opposer à sa réforme de l'Église. Avec cet acte qui scandalise toutes les cours d'Europe, Pierre fait savoir que la succession au trône ne découle pas d'un principe intangible, mais de la volonté et du libre choix du souverain. Après lui, chaque changement de règne s'accompagnera de meurtres ou de révolutions de palais, ce qui poussera le marquis de Custine, l'homme de lettres auteur du best-seller *La Russie en 1839*, à qualifier le gouvernement russe de « monarchie absolue tempérée par l'assassinat ». La première succession régulière n'aura lieu qu'un siècle et demi plus tard, à la mort de Nicolas Ier en 1855.



Portrait du Tsar Nicolas Ier - Artist anonyme - Peinture

ORTHODOXIE, AUTOCRATIE, NATIONALITÉ

Ce dernier souverain, un peu oublié en Europe, est pourtant l'un des plus fieffés despotes du XIXe siècle. Traumatisé par la révolte décabriste – une tentative de coup d'État menée par de jeunes officiers séduits par les idées libérales – Nicolas Ier va s'employer tout au long de son règne à faire de la répression une doctrine d'État. Il a tout simplement l'aversion des révolutions ou même des simples réformes. Il passe sa vie sanglé dans un uniforme, entouré d'un aréopage de militaires et prend ses décisions dans le cadre de comités ad hoc qu'il réunit et dirige à sa guise, complètement en dehors des instances traditionnelles de l'autorité. Son idéologie officielle ? « Orthodoxie, Autocratie, Nationalité ». On ne saurait être plus clair. Sa police politique, la Troisième Section, surveille grâce à un réseau d'espions, nobles, intellectuels et autres dangereux agitateurs. Le grand Pouchkine lui-même n'échappe pas aux filatures. La propagande et la censure de toute idée libérale laissent l'Empire encalminé face aux mutations de l'époque, un retard et une faiblesse qui vont se payer au prix fort au début du XXe siècle. La défaite de l'armée russe face aux Japonais en 1905 – humiliation suprême ! – met particulièrement en évi-

HERITAGE IMAGES / AKG-IMAGES / FINE ART IMAGES - AURIMAGES

dence les dysfonctionnements et les insuffisances de l'autocratie. Les révolutions qui s'ensuivent et la mise en œuvre de la machine communiste ouvrent une période de traumatismes inouïs pour la population russe cumulant au total 40 ou 50 millions de morts prématurées de 1914 à 1953.
À peine parvenu au pouvoir, Lénine, obnubilé par les conspirations réelles ou supposées, se dote d'une police politique, la Tcheka, et en trois ans fait passer ses effectifs de 37 000 à 260 000 hommes. L'État prend le contrôle par la spoliation et la confiscation de toutes les richesses disponibles et les réaffecte à quelques secteurs de prédilection : armée, organes répressifs, industrie de guerre ainsi qu'à certains thuriféraires du régime. Les premiers camps sont ouverts et reçoivent leur flot d'ennemis de classe, aristocrates, bourgeois, hommes d'Église, opposants de tout poil. Mais surtout, pour la première fois, les autorités organisent la famine et l'utilisent pour contrôler la population désormais affaiblie et apathique. Les paysans sont accusés d'accaparer les récoltes alors que les bolchéviques ont vidé granges et greniers. Entre janvier 1918 et juillet 1920, 7 millions de personnes meurent de malnutrition et d'épidémies. Mais c'est bien sous Staline que l'autocratie atteint des sommets. Lui aussi trouve dans la famine programmée un formidable outil politique pour éradiquer toute velléité nationaliste. Un ventre vide a d'autres priorités que d'aller manifester. En Ukraine entre 1932 et 1933, l'Holodomor, littéralement l'extermination par la faim, cause la mort de 4 à 6 millions de personnes tandis que le Kazakhstan perd 42 % de sa population. Le bilan démographique est si catastrophique que pour le dissimuler, Staline fait fusiller les responsables du recensement de 1937 ! Le brave « petit père des peuples » a recours à des méthodes qui ont fait leurs preuves dans le lourd passé russe et les déploie à l'échelle du plus vaste pays du monde. Le NKVD, héritier de l'*opritchnina*, devient un État dans l'État. Comme Ivan le Terrible, Staline impose un régime de terreur, doublé d'une répression sans précédent et de purges massives de 1933 à 1939. En envoyant au poteau ou au goulag les individus ayant fait preuve du moindre talent, il s'entoure d'un bataillon d'exécutants médiocres, de carriéristes bas de plafond et de truands sans scrupules. Et c'est bien ce que le moine Vassian Toporkov avait recommandé en son temps à Ivan lorsque ce dernier lui avait demandé comment il lui fallait régner pour maintenir les grands et les puissants sous son joug. *« Si tu veux être un autocrate, n'aie pas de conseillers plus sages que toi »*, lui avait répondu le starets.
La leçon a-t-elle été retenue par Vladimir Poutine ? En tout cas, son homologue américain Donald Trump, désormais entouré de béni-oui-oui, serviles et dévoués à sa cause, semble l'appliquer à la lettre. Depuis son accession au pouvoir en 2000, le dirigeant russe a rétabli progressivement un système où l'exécutif concentre tous les pouvoirs. Il a su mater les nouveaux boyards, ces oligarques qui ont pillé le pays sous le règne chaotique de Eltsine. Les opposants, comme Prigojine ou Navalny ont été éliminés, incarcérés ou forcés à l'exil, les médias indépendants sont muselés et la société civile, fataliste, est entièrement sous contrôle. Comme sous Ivan et Staline, les élites sont glacées d'effroi. Bunkérisé, le pays célèbre la tradition séculaire de la Sainte Russie et sa double mission messianique : faire rempart à l'islam et à un Occident décadent. L'expansion territoriale est présentée comme le remède à tous les maux, que ce soit la subversion de l'intérieur ou les menaces soufflées de l'étranger. Centralisation du pouvoir. Répression des élites et du peuple. Et pour la sauce, un récit national glorifiant la puissance russe. En 500 ans, le knout a laissé place aux hackers et aux usines à trolls, mais le principe reste le même. La recette de l'autocratie russe résiste au temps qui passe et semble avoir encore de beaux jours devant elle.

Christophe Migeon

À LIRE

La Russie des Tsars, collectif sous la direction d'Emmanuel Hecht, Perrin, 2016.

Les Romanov, Hélène Carrère d'Encausse, Fayard, 2013.

Et les Russes dans tout cela ?

Le peuple russe est-il responsable de la persistance des régimes autoritaires qui ont jalonné son histoire ? Cette continuité semble s'expliquer moins par une adhésion enthousiaste que par la combinaison délétère de répression brutale, de contrôle de l'information et de désillusion démocratique. Enracinée dans la mentalité collective, il y a l'idée que l'État est une force tutélaire devant laquelle l'individu se doit de plier, se taire ou ruser pour survivre. Cette culture de la soumission contrainte, doublée d'un fatalisme teinté de cynisme, a façonné un peuple souvent résigné, parfois complice, mais rarement acteur politique à part entière. L'expérience des années 1990, marquées par le chaos économique et la corruption, a terni pour longtemps l'image de la démocratie. Aussi, le retour d'un État fort, même autoritaire, est-il perçu comme une garantie d'ordre et de stabilité. La passivité du citoyen russe ne vaut donc pas forcément consentement : elle est souvent refuge, protection, prudence apprise au cours des siècles. Une prudence qui n'a peut-être pas dit son dernier mot.

« Une autocratie, des régions sans autonomie, un empire qui s'est constitué depuis Ivan le Terrible. »

Entretien avec l'historien Sergei Medvedev

Cahiers de Science & Vie : Dans *Les quatre guerres de Poutine*, vous écrivez que la figure de ce dernier incarne l'histoire de la Russie. Qu'emprunte-t-il aux tsars et aux autocrates du passé ?

Sergei Medvedev : Le poutinisme est une forme de « rétro-politique » ou, pour reprendre les termes du sociologue Zygmunt Bauman, une *retrotopia*, une utopie construite sur le passé, une sorte de *Make Russia Great Again*. Il s'agit de revenir à 1945, quand Staline, Roosevelt et Churchill étaient penchés sur la carte du monde et se la partageaient ; ou bien à 1814/1815, quand les cosaques se tenaient sur les Champs-Élysées, puis que la Russie participait au Congrès de Vienne ; ou encore au demi-siècle qui a suivi et à 1848, quand elle constituait le gendarme de l'Europe et la gardienne de l'Ancien Régime. Ce sont pour Vladimir Poutine les temps glorieux, l'empire glorieux que nous avons perdu, et il pioche dans le passé comme dans un menu. Les Russes se laissent facilement berner, car pour beaucoup l'Union des républiques socialistes soviétiques (URSS) était une bonne chose, et ils jugent l'Occident responsable de son effondrement. Et puis, au-delà de l'idéologie, la flèche du temps ne va pas du passé vers l'avenir en Russie : elle tourne de manière cyclique du passé vers le passé ! Voilà pourquoi, aussi étrange que cela puisse paraître, le système politique russe n'a pas beaucoup changé depuis le XVIII[e] siècle, voire depuis le XVI[e] siècle. C'est toujours une autocratie, un genre de monarchie, avec un dirigeant qui détient le pouvoir absolu et des régions sans autonomie, un empire qui s'est constitué depuis l'époque d'Ivan le Terrible. Le monde autour n'est plus le même, et la Russie elle aussi s'est modernisée : elle possède des armes et des centrales nucléaires, Internet, etc. Mais elle n'a pas fait l'objet de réformes de fond. Et je pense qu'aucune des deux grandes ruptures – ni la révolution de 1917 ni l'effondrement de 1991 – n'a vraiment changé ce pays. Avec Poutine, nous avons en face de nous le même vieux régime russe, avec ses ambitions impériales et une attitude coloniale à l'égard de la population.



SERGEI MEDVEDEV, spécialiste de la période postsoviétique. Il a quitté Moscou après le début de la guerre en Ukraine et enseigne aujourd'hui à Prague, en République tchèque, à l'Université Charles.

CSV : Pouvez-vous nous résumer l'évolution de ce régime politique sur les vingt dernières années ?

S.M. : Il s'est consolidé. Poutine a éliminé toutes les sources alternatives de pouvoir. Il a éliminé les élites russes. Il a éliminé les régions russes. C'est donc un système de gouvernement très vertical et autoritaire. Malgré mon aversion pour lui, je dois admettre qu'il a édifié ce système avec brio. Il a réellement détruit ce qu'il restait de démocratie depuis les années 1990, voire depuis les années 1980. Et il a mis en place un pouvoir qui s'appuie sur les allégeances, un pouvoir reposant sur la confiance qu'il accorde à ses gouverneurs, un pouvoir où règne la peur – et l'on pourrait établir des comparaisons avec la Grande Terreur stalinienne. C'est un État mafieux, dirigé par un parrain, fondé sur la peur et la loyauté personnelle, cimenté par le sang et le crime. Voilà ce qu'est la Russie aujourd'hui. Ce n'est pas vraiment un État, ne vous y trompez pas…

CSV : Dans votre livre *Une guerre made in Russia*,

GINTAUTAS BERZINSKAS



UN ÉTAT AVEC UNE IDÉOLOGIE DE VIOLENCE, LE CULTE DES MORTS ET LE RÈGNE PAR LA FORCE, AU-DESSUS DU DROIT

vous qualifiez ce système politique de « rétro-fascisme ». De quoi s'agit-il ?

S.M. : On peut lui donner d'autres noms. Le philosophe russo-américain Mikhaïl Epstein utilise le terme de *schizofascisme*. D'autres parlent de *quasi-fascisme*. Ce n'est pas le fascisme historique que nous avons vu en Italie il y a cent ans. C'est un État avec une idéologie de violence, le culte des morts et le règne par la force, au-dessus du droit. Avec aussi une société conçue comme une corporation, unie par l'idée de guerre contre le monde qui l'entoure, et une population mobilisée au service de l'armée russe ou du complexe militaro-industriel. En ce sens, cela rappelle beaucoup les régimes fascistes du XX^{e} siècle, tout en renvoyant à des épisodes antérieurs de l'histoire russe, notamment au stalinisme. Je pense que le stalinisme était aussi une forme de fascisme. D'ailleurs, il n'est qu'à voir les rapprochements entre Staline et Hitler avant 1940, avant l'invasion de l'URSS : ils ont été les meilleurs alliés ! Officiellement, l'URSS haïssait le fascisme, mais, dans les faits, Staline gouvernait de manière aussi fasciste qu'Hitler, Mussolini ou les autres dirigeants fascistes d'Europe centrale.

La cérémonie du couronnement de Nicolas II sur le porche rouge (chromolithographie anonyme, imprimée par l'atelier Khorn & Kroys à Saint-Pétersbourg, avec l'autorisation de la censure impériale du 30 avril 1896).

CSV : **Revenons alors au passé glorieux. Pensez-vous que ce régime soit avant tout mû par son ressentiment envers l'Occident ? Un ressentiment déjà préexistant ?**

S.M. : Au XIX^{e} siècle, Nietzsche liait le ressentiment à ce qu'il appelait « la morale des esclaves ». Plus tard, le philosophe allemand Max Scheler n'a pas manqué de pointer la propension particulière des Russes au ressentiment, en illustrant ses propos avec des exemples tirés de Dostoïevski. Je pense que cela tient au fait que la Russie s'est modernisée tardivement, d'où un complexe d'infériorité par rapport à l'Occident alimentant son besoin de revanche. Ainsi est née la révolution russe, ainsi est né le stalinisme, ainsi Poutine a-t-il voulu se rapprocher de l'Occident, moderniser la Russie – avant de constater que c'était impossible. Et pour le saisir, il faut plonger dans les *Carnets du sous-sol de Dostoïevski*. C'est le monologue d'un petit fonctionnaire névrosé, très pauvre et en colère, dans le

STATE HISTORY MUSEUM, MOSCOW / HERITAGE IMAGES / AURIMAGES



Gloire au grand Staline ! **(huile sur toile de Yuri Petrovich Kugach, 1950).**

Saint-Pétersbourg des années 1860. Il hait le monde entier, il veut se venger, et apprenant l'existence du Crystal Palace, édifice construit à Londres pour l'Exposition universelle, il rêve de le faire exploser pour montrer qu'il est le plus fort. Aujourd'hui, si vous regardez la télévision russe et écoutez les propagandistes se disant humiliés et menaçant de lancer des bombes nucléaires sur l'Occident, le propos est le même.

CSV : Vous décrivez dans vos écrits la guerre comme mode d'existence de l'État russe depuis ses débuts. Est-ce le cas aujourd'hui avec l'Ukraine ?

S.M. : C'est difficile à dire. Si l'on revient quatre à cinq ans en arrière, personne ne l'aurait imaginé. C'est Poutine qui en a eu l'idée, parce qu'il voue la même haine aux Ukrainiens qu'Hitler aux Juifs : il ne peut pas supporter l'existence même de l'État ukrainien, d'une nation ukrainienne indépendante. Mais cette guerre a très vite alimenté le ressentiment des Russes désireux de montrer au monde qu'ils pouvaient toujours le menacer. Elle a alimenté un récit présent depuis des siècles d'une Russie en guerre contre l'Occident, d'une nation où les hommes sont toujours prêts à mourir sur le champ de bataille. Donc je ne dirais pas que la Russie voulait envahir l'Ukraine. Mais elle a très vite accepté cette guerre, elle en a fait sa cause, son identité nationale. Encore une fois. Pour comprendre la société russe, il faut comprendre qu'il n'existe pas vraiment de société en Russie. Il n'y a pas d'opinion publique, mais juste des individus totalement dépendants de l'État, qui n'ont pas d'identité propre en dehors de l'État. Ce sont des esclaves qui peuvent se révolter, mais jamais devenir des citoyens libres. Ainsi les Russes acceptent tout ce que l'État leur impose : ils diront que ce sont les Ukrainiens qui lancent eux-mêmes des bombes sur leurs villes, qu'à Boutcha les Ukrainiens ont mis de faux cadavres dans les rues, etc. Ils ont accès à des sources d'information alternatives, mais ils n'en veulent pas. On revient à cette question de l'esclavage. Un esclavage tel que depuis des siècles, les



Affiche de propagande soviétique représentant Staline en « homme fort » russe, tenant la barre de l'État au milieu des tempêtes de la guerre, en 1941.

SAINT-PÉTERSBOURG, MUSÉE NATIONAL RUSSE / AKG-IMAGES - WORLD HISTORY ARCHIVE / AURIMAGES

gens ne s'interrogent même pas sur le droit de vie et de mort.

CSV : Depuis des siècles, c'est-à-dire ? Officiellement, l'esclavage n'a-t-il pas été aboli ?

S.M. : On peut sans doute remonter à l'époque d'Ivan le Terrible. Mais il ne s'agit pas seulement du servage des paysans aboli en 1861, je parle aussi de l'esclavage de la classe éduquée, de l'élite. La noblesse russe est asservie par l'État. Elle lui doit ses terres, ses titres. Nous n'avons jamais eu de noblesse libre, qui avait comme en France ses états généraux. Nous n'avons jamais eu d'universités indépendantes, d'intellectuels indépendants, de philosophes indépendants… Tout a toujours été produit par l'État : le théâtre Bolchoï, le théâtre Mariinsky, les universités de Moscou et de Saint-Pétersbourg, les grandes découvertes scientifiques, le programme spatial, les exploits sportifs… Voilà pourquoi si l'État déclare la guerre, le peuple dit « oui, nous sommes en guerre ».

CSV : Alors imaginons que Poutine n'est plus là. La démocratie pourra-t-elle s'installer ? Ou bien la Russie est-elle condamnée à l'autocratie ?

S.M. : Avec le monde actuel et le tournant pris par les États-Unis, avec l'Union européenne, l'Organisation des Nations Unies et toutes les institutions que nous avons bâties, avec les Russes d'aujourd'hui, je n'y crois pas. Depuis trente ans, la Russie a eu la possibilité d'installer la démocratie. Elle l'a enterrée. Honnêtement, je ne pense pas voir la démocratie en Russie de mon vivant. Après l'ère Poutine, peut-être y aura-t-il une démocratie. Mais il faut démanteler la Russie. Le problème n'est pas Poutine, mais la Russie. C'est comme avec l'Allemagne : le problème n'était pas Hitler, mais l'Allemagne. Il faudra donc retirer le pouvoir au Kremlin et à la Moscovie. Après quoi, il pourrait y avoir une démocratie à Moscou, en tant qu'État indépendant, et de même dans le nord de la Russie, en Sibérie, etc. L'Empire russe qui a émergé depuis Ivan le Terrible n'a jamais cessé d'exister.

Propos reccueillis par Anne Lefèvre-Balleydier

À LIRE

Les Quatre guerres de Poutine, Sergeï Medvedev, Éd. Buchet-Chastel, 2020.

Une guerre made in Russia, Sergeï Medvedev, Éd. Buchet-Chastel, 2024.



Vladimir Poutine sur la Place Rouge à Moscou (image générée par IA, créée en 2023).

Autocrates : d'un règne à l'autre

« *Dès lors qu'Ivan le Terrible s'empare de Kazan* », écrit Serguei Medvedev dans *Une guerre made in Russia*, « *commence une incessante expansion de la Russie vers l'est et le sud, qui se poursuit durant les quatre siècles suivants* ». Or, poursuit l'historien, « *cet élargissement, en plus des guerres et des expéditions continuelles, a nécessité une organisation particulière de l'État, de ses rapports avec la population et sa manière de gouverner le territoire.* » Serguei Medvedev pointe ainsi la façon dont l'État russe va « *coloniser son propre peuple à l'intérieur de ses frontières, tout en repoussant celles-ci au gré d'une colonisation extérieure* ».

Dans *Les quatre Guerres de Poutine*, il ne manque pas de rappeler « *l'apparition d'une classe anoblie pour ses services à la Couronne* » à l'époque d'Ivan le Terrible, puis d'une « *table des Rangs* » hiérarchisant les degrés de noblesse du temps de Pierre le Grand. En notant que dès ces moments-là, « *la Russie copie jalousement l'Occident, tout en se défendant de sa tendance à l'imiter* », d'où une « *modernisation de rattrapage et le retard toujours existant* » qui constituent « *un terrain propice pour le ressentiment en politique étrangère* ». Enfin, il insiste sur le commerce de la peur, « *spécialité de la Russie* » : à l'image des « *opritchniki* », des « *escadrons de la mort et police secrète* » constitués par Ivan le Terrible, « *et placés sous son seul commandement* » ; de la « *terreur à grande échelle menée par les services de sécurité de l'État* » du temps de Staline, au point que « *des étrangers présents à Moscou vers la fin des années 1930 avaient peur de parler dans leur langue dans la rue, car ils risquaient d'être aussitôt arrêtés comme espions* » ; ou encore, d'une maxime attribuée tantôt à Nicolas Ier, tantôt à Alexandre III : « *La Russie n'est pas une puissance industrielle, agricole ou commerciale ; la Russie est une puissance militaire, et sa vocation est d'être une menace pour le monde qui l'entoure* ».

HERITAGE IMAGES / HERITAGE IMAGINED / AKG-IMAGES

BALADES ARCHÉOLO



Site de Filitosa en Corse-du-Sud, occupé du Néolithique ancien jusqu'à la période romaine. Au centre, un monument édifié vers 1600 av. J.-C. par les Torréens, à partir de menhirs antérieurs, datés d'environ 2000 av. J.-C.

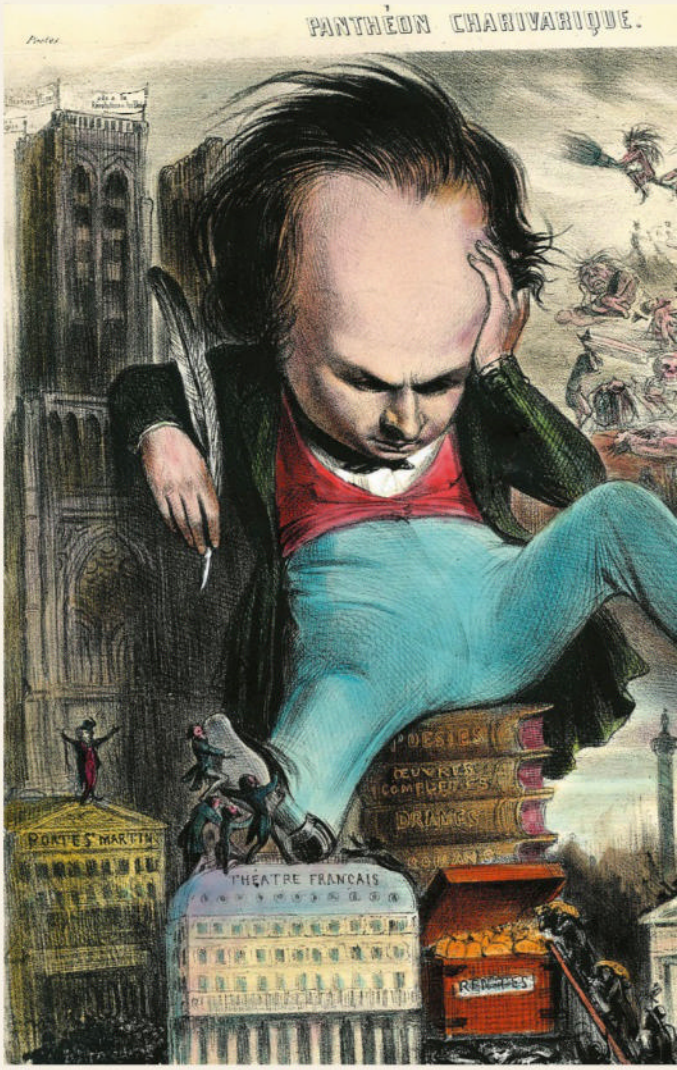
HERVÉ CHAMPOLLION / AKG-IMAGES

GIQUES EN FRANCE



AUX ORIGINES D'UNE SCIENCE EN FRANCE

Il n'aura fallu rien moins qu'une Renaissance, des conquêtes militaro-scientifiques et le besoin impérieux d'écrire un roman national pour voir apparaître tardivement une science capable de décrypter et de raconter notre passé…



Panthéon charivarique **: caricature représentant Victor Hugo appuyé sur plusieurs monuments parisiens (porte Saint-Martin, Théâtre-Français, Académie française, Notre-Dame), qu'il aura contribué à défendre.**

MUSÉE VICTOR HUGO, PARIS

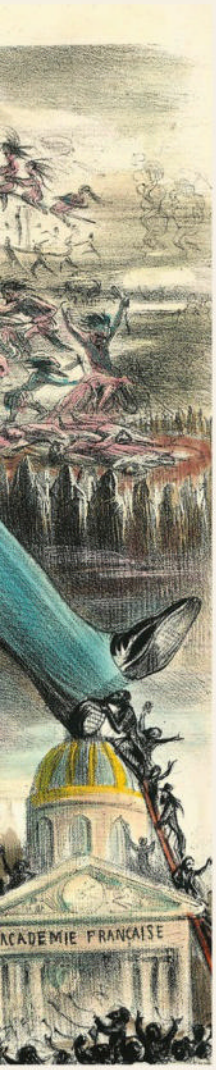
« L'histoire de la France a démarré par la défaite des Gaulois contre les Romains à Alésia. Or descendre des vaincus n'est pas un mythe facile à revendiquer. Il faudra ainsi attendre 1867 pour disposer d'un musée des antiquités nationales, baptisé plus tard musée d'Archéologie nationale, et installé non pas dans la capitale, mais à Saint-Germain-en-Laye », avertit Jean-Paul Demoule, professeur à l'Université Paris-1 Panthéon-Sorbonne et ancien président de l'Institut national de recherches archéologiques préventives (Inrap). Les siècles précédents, l'intérêt pour le passé n'était certes pas absent. Mais seuls comptaient les Grecs et les Romains. Et encore…

LA PREMIÈRE CHAIRE D'ARCHÉOLOGIE AU COLLÈGE DE FRANCE EST INAUGURÉE EN 1831

« Au Moyen Âge, on côtoie les monuments romains en quelque sorte sans les voir : ils sont réemployés, transformés en carrières de pierres ou émiettés dans des fours à chaux », poursuit l'archéologue et préhistorien. À l'époque, les rois de France prétendent avoir pour ancêtre un dénommé Francion, rescapé de la guerre de Troie. Christianisation oblige, il ne s'agit nullement de protéger des édifices païens, mais de les utiliser à bon escient. Quant aux fouilles, elles peuvent être ordonnées en quête de preuves : à Lyon, au XIVe siècle, on creuse le sol pour chercher la sépulture d'un ancien évêque de la ville, déterminer ainsi à qui l'église de Saint-Nizier a été dédiée, et trancher

À LIRE

Qui a peur de l'archéologie ? La France face à son passé, Jean-Paul Demoule et Alain Schnapp, Les Belles Lettres, 2024.



un conflit opposant deux ordres monastiques.
La Renaissance va ensuite se traduire par un véritable engouement pour les ruines, les monnaies et les sculptures romaines. *« Comme on collectionne de la peinture ou des œuvres d'art, les antiquaires collectionnent des objets antiques. Ils les décrivent, les classent, se demandent d'où ils viennent, quelle était leur fonction. Mais si du XVIe au XVIIIe siècle les souverains de la France soutiennent quantité de voyages aux quatre coins du monde, l'intérêt pour les antiquités du royaume est bien moindre et varie suivant les régions »*, explique Jean-Paul Demoule. Quant aux découvertes, elles sont fortuites, à l'instar de la première fouille d'un site préhistorique, en 1685.

ENTRE GAULOIS ET NAPOLÉON III

À l'occasion de travaux ordonnés par le roi, qui a besoin de pierres de taille, une tombe est mise au jour à Houlbec-Cocherel, en Normandie. Nous la savons maintenant datée du néolithique, mais son statut fait alors débat, avec une possible attribution aux Gaulois. Une première en France. Alors que ce type d'observation est courant en Grande-Bretagne, en Allemagne et dans les pays scandinaves où, faute de monuments romains, les antiquaires fouillent le sol en étudiant tumuli et mégalithes. Ainsi, quand dès 1630 la Suède nomme un antiquaire responsable de ses archives nationales (*riksantikvarie*), un poste d'Inspecteur général des Monuments historiques ne sera pas créé en France avant 1830.
« À ce moment-là, on assiste au début d'une prise de conscience patrimoniale, notamment sous la plume de Victor Hugo », commente Jean-Paul Demoule. La Révolution française avait détruit de nombreux monuments de l'Ancien Régime, destructions dénoncées comme du vandalisme par le prêtre et révolutionnaire Henri Grégoire. À son tour, Victor Hugo s'insurge contre les spéculateurs s'attaquant aux biens du Clergé (*Odes et Ballades*, 1828), et dénonce les démolitions qui ravagent le patrimoine (*Guerre aux démolisseurs*, 1832). C'est néanmoins à l'étranger, avec les expéditions d'Égypte (1798/1801) et de Morée (1828/33), que les fouilles donnent véritablement naissance à l'archéologie, dont la première chaire au Collège de France est inaugurée en 1831.
Dans la seconde moitié du XIXe siècle, avec la montée d'un sentiment national et alors que l'emplacement d'Alésia fait débat, Napoléon III lance une Commission de topographie des Gaules (1858), qui va mener des dizaines de fouilles. Les Gaulois deviennent officiellement nos « ancêtres ». Et la défaite de Sedan, par effet miroir, rend plus acceptable celle d'Alésia. Mais *« Clovis et les rois mérovingiens qui vont suivre étant d'origine germanique, cette défaite va aussi jeter l'opprobre sur les "rois fainéants", et compliquer la protection et la mise en valeur de leurs vestiges »*, souligne Jean-Paul Demoule. Résultat, le patrimoine ne commencera réellement à être protégé qu'avec une loi promulguée en 1913.
« Elle devait comporter un volet archéologique qui soumette les fouilles à autorisation, mais les sociétés savantes d'amateurs qui finançaient eux-mêmes leurs recherches s'y sont opposées », pointe l'archéologue. Une nouvelle loi sera élaborée sous le Front populaire afin d'instaurer cette autorisation, loi promulguée sous occupation allemande, puis validée en 1945. Les Trente Glorieuses prouveront son insuffisance : à titre d'exemple, un millier de sites ont été engloutis sous l'autoroute du soleil, sans aucune observation faite au préalable. Alors, dans les années 1980, rappelle Jean-Paul Demoule, *« un certain nombre de collègues de ma génération de boomers va réagir pour imposer aux aménageurs de mener des fouilles »*. Ils obtiendront gain de cause en étant appuyés par la convention de Malte, ratifiée par tous les pays d'Europe en 1992, déclinée en 1995 en droit français, et obligeant les États à un minimum d'archéologie préventive. Puis une loi ad hoc sera finalement adoptée en 2001, et l'Inrap sera créé l'année suivante. Il a depuis mené quelque 50 000 fouilles préventives. Mais ce sont 300 à 500 km^2 de sols qui sont tous les ans couverts de goudron ou de béton. Et faute de moyens, seul un quart fait l'objet de fouilles en amont…

Anne Lefèvre-Balleydier

Vue latérale du temple d'Aphaïa sur l'île d'Égine, par Abel Blouet et Pierre-Félix Trezel (gravure extraite de l'*Expédition scientifique de Morée*, section des Beaux-Arts, 1831).



AKG-IMAGES / DE AGOSTINI PICTURE LIBRARY / G. DAGLI ORTI

« L'archéologue produit des archives du sol qui ouvrent un tout autre récit que celui des textes. »

Entretien avec l'archéologue Dominique Garcia

Cahiers de Science & Vie : On disait autrefois de l'archéologie qu'elle était une science auxiliaire de l'histoire, quelle est désormais sa place ? Comment nous raconte-t-elle autre chose que les textes ?

Dominique Garcia : Pendant longtemps, l'archéologue dégageait des ruines et collectait des objets qui aboutissaient dans les musées et permettaient d'illustrer le propos des historiens. Mais aujourd'hui, c'est l'humain et ses rapports à l'environnement qui est au centre de ses préoccupations : sa nature, ses cultures, ses formes d'organisation sociale, son impact sur le milieu naturel. Il peut tout aussi bien s'intéresser à des grains de pollen que travailler à l'échelle de tout un territoire. En somme, l'archéologie ne sert plus seulement à illustrer des textes, c'est une approche environnementale des sociétés humaines, une histoire de la construction des paysages, une histoire génétique des populations, etc. L'archéologue produit désormais des archives du sol qui ouvrent un tout autre récit que celui des textes.

CSV : Quelles sont les places respectives de l'archéologie dite préventive et de l'archéologie programmée dans les fouilles ?

D.G. : Si l'on ajoute à l'Institut national de recherches archéologiques préventives (Inrap) les autres opérateurs – entreprises privées et collectivités – ce sont, en France, quelque 60 000 fouilles qui ont été réalisées en amont d'aménagements risquant de détruire des vestiges depuis une vingtaine d'années. Mais pour l'archéologie programmée, ce chiffre ne doit pas dépasser un millier,



INRAP

DOMINIQUE GARCIA, professeur des universités et spécialiste de la protohistoire méditerranéenne, président de l'Institut national de recherches archéologiques préventives depuis 2014.

car la démarche est toute autre. Une fouille programmée, c'est un terrain investi pour répondre à des questionnements, où l'on forme des étudiants, où l'on teste des outils, et il n'est pas rare qu'un chercheur fasse toute sa carrière sur un seul site : mon collègue Vincent Guichard a coutume de dire que les archéologues sont restés à Bibracte plus longtemps que les Gaulois ! En somme, l'archéologie programmée s'apparente à un laboratoire à ciel ouvert. Tandis que les fouilles préventives, ce sont en quelque sorte de nouvelles bibliothèques, jusqu'alors inconnues : on y va avec des outils éprouvés, sans questions préconçues, pour extraire du sol des données qui seront mises en perspectives et partagées avec la communauté scientifique, ou pour reprendre la métaphore, pour sauver des livres dans une bibliothèque menacée d'incendie. De fait, il n'existe aucune raison autre qu'opérationnelle de distinguer archéologie programmée ou préventive. L'une et l'autre constituent les deux faces complémentaires d'une seule et même activité de recherche sur l'histoire de l'Humain.

CSV : Comment l'archéologie permet-elle de déconstruire certains clichés, comme celui des Gaulois décrits comme des brutes avinées ?

D.G. : Pour commencer, il faut souligner que l'archéologie a permis de démontrer qu'il y avait des populations avant le Déluge : avec la naissance de la préhistoire, au XIX^{e} siècle, on a pu montrer que l'histoire de l'humanité était plus ancienne que ne le racontait la Bible. Ensuite, les fouilles ont révélé



Théâtre romain à Arles, vers 1860.

EDOUARD BALDUS / HERITAGE IMAGES / HERITAGE ART / AKG-IMAGES

NOTRE ARCHÉOLOGIE S'EST DÉVELOPPÉE AVEC NAPOLÉON III POUR BÂTIR UN RÉCIT DES FRANÇAIS

qu'il n'y avait pas eu qu'une seule humanité préhistorique, mais plusieurs. Puis l'archéologie, avec la génétique, a montré que contrairement à ce que l'on avait longtemps cru, Néandertal et Sapiens s'étaient rencontrés, que nous avions tous un peu de Néandertal en nous. Un vrai bouleversement ! Et si on avance dans le temps, mon collègue Cyril Marcigny nous a appris que les cultures de l'âge du bronze étaient très proches en Normandie et en Grande-Bretagne : autrement dit, le territoire s'étendait de part et d'autre de la Manche, et il n'y a donc pas un espace naturel à l'intérieur duquel vivent les Français, comme on l'affirmait aux débuts de l'archéologie, c'est-à-dire au moment de la formation des États-nations. Quant aux Gaulois, les historiens se sont appuyés sur un ouvrage savant, la *Guerre des Gaules*. Or, en l'occurrence, il s'agissait de rapports que César envoyait à Rome pour obtenir le soutien du Sénat. À ce titre, il ne pouvait pas décrire les Gaulois comme savants et sympathiques, mais devait dresser d'eux le portrait de barbares armés et devant être civilisés. Pourtant, dans les six siècles qui précèdent l'invasion romaine, les fouilles prouvent que les armes étaient peu présentes dans les tombes et l'habitat. Elles ont aussi déconstruit l'image du village gaulois cerné de forêts. Par ailleurs, avec la conquête, c'est toute la Gaule qui est devenue romaine. Et contrairement à ce qu'imagine peut-être votre lecteur qui ira spontanément visiter les arènes d'Arles ou de Nîmes, dans des villes comme Reims où les édifices sont moins visibles, les fouilles ont mis au jour des vestiges extraordinaires. Enfin pour le Moyen Âge, au-delà du cliché des châteaux et des abbayes, l'archéologie a souligné l'importance des campagnes.

CSV : Vous l'avez d'emblée rapidement évoqué, l'approche de l'archéologie française n'est plus la même qu'à ses débuts. Pouvez-vous nous en dire un peu plus ?

D.G. : Notre archéologie s'est développée avec Napoléon III pour bâtir un récit des Français, en s'ancrant dans quelques sites comme Alésia, Bibracte, Orange ou Nîmes. Mais les fouilles pré-



ANTOINE MAILLIER

Sur les hauteurs du mont Beuvray, les vestiges de Bibracte témoignent de la vie du principal oppidum des Éduens, l'un des peuples gaulois les plus influents.

ventives, elles, ont d'abord été menées sur quelques grands axes (des lignes de TGV, des autoroutes, des gazoducs, etc.). On a ainsi pu s'intéresser à l'histoire des routes, des nécropoles, des carrières, de l'agriculture… autrement dit, avoir une approche culturelle et économique des peuplements qui ne soit plus figée sur les monuments. On va même plus loin aujourd'hui, avec la mise au jour de vestiges qui ont été engloutis, à savoir des sites très anciens autrefois émergés comme l'environnement grotte de Cosquer. Et en s'appuyant sur le LiDAR, un outil de télédétection par laser, on peut repérer des reliefs sous la végétation. À Bibracte, cela nous amène à découvrir des enceintes, des murs : une cité sous la forêt ! En Guyane, cela nous a conduits à mettre au jour sous la mangrove des sites précolombiens, datant donc d'avant la période d'arrivée des Européens. D'ailleurs, à ce sujet, l'Inrap a aussi retrouvé des vestiges précolombiens sous le pas de tir d'une fusée européenne, Ariane VI, avec laquelle on va explorer l'espace : une de nos fouilles à la plus forte portée symbolique !

CSV : Quel est à vos yeux le plus beau chantier archéologique de la dernière décennie en France ?

D.G. : Si vous me le permettez, j'en citerai deux ! D'abord le chantier de Lavau, qui est sans doute la fouille la plus complète et la plus inédite à l'échelle européenne depuis 25 ans. Nous sommes à proximité de Troyes, où soixante ans après la découverte de la dame de Vix, l'Inrap a mis au jour la tombe d'un prince celte du V^e^ siècle av. J.-C. À cette époque, des cités grecques et étrusques extrêmement puissantes ont besoin d'esclaves, de céréales, de bétail, mais aussi de métal, qu'elles font venir du nord de l'Europe. Or Vix et Lavau se trouvent dans la zone de connexion entre les fleuves rejoignant la mer Méditerranée et ceux qui se dirigent vers la Manche ou la mer du Nord. On y contrôle donc le commerce entre le nord et le sud, d'où l'émergence d'États dirigés par des gens extrêmement puissants – ce que traduisent les vestiges mis au jour que ce soit à Vix avec le plus grand vase grec jamais découvert au monde, ou à Lavau avec l'œnoché, seul exemple connu de vase attique dont le pied et le col ont été rehaussés d'or et d'argent. Ensuite, j'aimerais citer le chantier de Notre-Dame de Paris. En tant que lieux de culte et sites touristiques, les cathédrales se prêtent rarement à des chantiers archéologiques. Or nous avons pu fouiller environ 20 % de son sous-sol, ce qui en fait la cathédrale la mieux connue en Europe. De plus, le président de la République souhaitait qu'on reconstruise ce qui avait été détruit à l'identique. Mais on manquait d'informations sur la provenance des matériaux, les plans de construction, etc. Et c'est le travail des archéologues qui a permis d'alimenter le cahier des charges.

CSV : L'archéologie française s'est d'abord focalisée sur l'Antiquité puis sur la préhistoire, qu'a-t-elle révélé de nouveau ces vingt dernières années ?

D.G. : Si vous interrogez les gens sur ce qu'est la préhistoire, ils auront tendance à vous parler des grottes. Mais grâce à l'archéologie préventive, nous avons également pointé l'existence d'un art de plein air et dans de nombreux sites d'un art mobilier avec des objets décorés, des parures, etc. Et s'agissant de l'Antiquité, encore une fois, les fouilles nous ont appris que de Rennes à Amiens ou à Besançon, les Romains avaient imposé les mêmes plans, les mêmes matériaux, etc. Une sorte

de mondialisation version romaine !

CSV : Quid des apports récents sur les périodes médiévales et celles qui suivent ?

D.G. : J'évoquerais notamment les apports sur l'histoire du fait religieux. Depuis les années 1960, on suspectait en effet la présence de communautés juives dès l'Antiquité, à la suite de la découverte de lampes à décor de ménorah à Bagnols-sur-Cèze (Gard) et à Orgon (Bouches-du-Rhône). En 2009, c'est un sarcophage double abritant notamment une Pompeia Iudea (« Pompée la juive ») et datant du IIIe siècle, qui a été mis au jour à Arles. Mais les vestiges du Moyen Âge nous révèlent les traces d'une vie commune entre juifs et chrétiens, que ce soit avec la Maison Sublime de Rouen, le Mikvé de Montpellier ou le cimetière de Châteauroux.

CSV : Il y a deux ans, vous avez co-dirigé la rédaction d'un *Atlas archéologique de la France*. D'où est venue l'idée de cet ouvrage collectif ?

D.G. : Au moment des vingt ans de l'Inrap, j'ai souhaité disposer d'un état des lieux des fouilles que nous avions menées, faire le point sur les connaissances acquises pour les transmettre au public. En effet, si je suis très fier des fouilles de Lavau, l'archéologie ne se résume pas à quelques beaux chantiers. L'atlas permet de relier les petits et les grands sites, ceux que l'on peut visiter et ceux qui ont été recouverts par des lotissements, des routes, des voies ferrées, etc. Rassemblant les données issues de dizaines de milliers de fouilles, il a aussi le mérite de pointer celles qui nous font défaut et pour lesquelles nous devons nous fier aux textes des historiens. Un exemple : si l'histoire devait s'écrire uniquement à travers l'archéologie, le massacre de la Saint-Barthélemy n'existerait pas !

SI L'HISTOIRE SE LIMITAIT À L'ARCHÉOLOGIE, LE MASSACRE DE LA SAINT-BARTHÉLEMY N'EXISTERAIT PAS

Et de même, on a retrouvé à Nîmes trois tombes musulmanes datant du VIIIe siècle et suggérant qu'il n'y ait pas eu volonté de les isoler, tout en respectant leurs pratiques funéraires. Quant aux périodes plus récentes, je dirais qu'il y a peu, je pensais que les livres et les films avaient tout dit des Première et Seconde Guerres mondiales. Or les fouilles prescrites ont permis de retrouver des vestiges militaires, mais aussi de nombreux objets en lien avec le quotidien des combattants, des résistants ou des camps d'internement en éclairant des faits peu ou pas renseignés.



Fouille de Lavau, dans l'Aube : une tombe princière celte du Ve siècle av. J.-C., découverte par l'Inrap en 2015, a notamment livré ce chaudron en bronze orné d'anses décorées du dieu grec Acheloos, témoignant des échanges avec le monde méditerranéen.

DENIS GLIKSMAN, INRAP

CSV : L'Inrap a lancé en mars dernier la plateforme numérique Archipel, où sont rassemblées les données relatives aux quelque 50 000 fouilles préventives menées depuis sa création : qu'en attendez-vous ?

D.G. : Porter la présence des sites archéologiques à la connaissance du public, c'est leur donner un statut juridique et les protéger : aujourd'hui, des gendarmes s'appuient déjà sur l'atlas pour verbaliser les détectoristes qui prétendent rechercher une bague perdue sur un site. Enfin, comparée à l'atlas qui fournit des cartes, la base de données Archipel permet d'accéder pour chaque site aux rapports de fouilles, publications scientifiques, projets de recherche, aux chercheurs, etc. Et cela permet d'aller jusqu'au bout de notre mission de service public. À l'issue de nos fouilles, quelques beaux objets rejoignent en effet des musées, d'autres, bien plus nombreux, sont conservés dans des centres archéologiques, et les résultats sont publiés dans des revues scientifiques. Mais il importe aussi de rendre ces connaissances accessibles à tous, qu'il s'agisse des responsables de l'aménagement du territoire ou des étudiants, des professionnels du tourisme ou de vos lecteurs !

Propos reccueillis par Anne Lefèvre-Balleydier


NOS 45 BALADES ARCHÉOLOGIQUES
CITÉ SOUTERRAINE DE NAOURS
38
45
17
36
39
18
35
12
COURANCES
8
41
16
CAIRN DE GAVRINIS
CAMP DE NATZWEILER-STRUTHOF
44
37
28
10
26
25
29
OPPIDUM DE BIBRACTE
22
GUÉDELON
4
34
42
GUADELOUPE
11
3
2
32
43
33
ÎLE SAINT-JOSEPH
GUYANE
GROTTE DE PECH MERLE
1
19
21
31
40
27
20
5
23
7
6
30
24
9
MUSÉE NARBO VIA
MÉGALITHES DE CAURIA
15
14
13

PALÉOLITHIQUE

1 - Grottes du Pech Merle, de Cougnac, des Merveilles, p. 27, 29
2 - Musée national de la Préhistoire à Eyzies, grottes de Font-de-Gaume, des Combarelles, de Rouffignac, de Bernifal, de Bara-Bahau, de Villars ; abris du Poisson et de Cap-Blanc, p. 28, 29, 32
3 - Grotte de Pair-Non-Pair, p. 29
4 - Abri du Roc-aux-Sorciers, p. 29
5 - Grottes d'Isturitz et d'Oxocelhaya, p. 29
6 - Grottes de Niaux et Bédeilhac, p. 29
7 - Grotte de Gargas, p. 29
8 - Grotte de Saulges, p. 29
9 - Grotte la Caune de l'Arago, Tautavel, p. 30
10 - Grottes d'Arcy-sur-Cure, p. 31
11 - Paléosite – Roche à Pierrot, p. 33
12 - Pincevent, Étiolles et musée de la Préhistoire d'Île-de-France, p. 33

NÉOLITHIQUE

13 - Mégalithes de Cauria et dolmen de Funtanaccia, p. 34-36
14 - Alignements d'Apazzu et Pallaghju, p. 36
15 - Statues-menhirs anthropomorphes de Filitosa à Suddacarò, p. 36
16 - Cairn de Gavrinis, p. 38
17 - Hypogées de la Marne, musée du vin de Champagne et d'Archéologie régionale d'Épernay, p. 39
18 - Forêt de Fontainebleau, p. 40
19 - Vallée des Merveilles, p. 40
20 - Statues-menhirs du Rouergue et du Languedoc, p. 41
21 - Stèles anthropomorphes de Provence et musée Calvet d'Avignon, P. 41

DES CELTES AUX ROMAINS

22 - Oppidum de Bibracte, p. 42
23 - Musée Narbo Via, p. 46
24 - Via Domitia, p. 49
25 - Alésia, p. 50
26 - Les Fontaines Salées, p. 56
27 - Maison de la Harpiste, p. 56
28 - Tombes de la princesse de Vix et du prince de Lavau, p. 57

MOYEN ÂGE

29 - Guédelon, p. 54
30 - Forteresses de Montségur, Quéribus, Peyrepertuse, p. 58
31- Abbaye troglodytique de Saint-Roman, p. 59
32 - Crypte Saint-Oyand, p. 60
33 - Roches gravées de la Carapa, p. 60
34 - Musée archéologique de Civaux - Nécropole mérovingienne, p. 61

RENAISSANCE

35 - Courances, p. 62
36 - Versailles et Marly, p. 66
37 - Sainte-Marie-aux-Mines, p. 67

ÉPOQUE MODERNE

38 - Muches de Naours, p. 68
39 - Parc Jean-Jacques Rousseau, p. 71
40 - Mur de la Peste, p. 72
41 - Apothicairerie de Baugé, p. 72
42 - Habitation sucrerie, p. 73

XIXE SIÈCLE

43 - Bagne de l'île Saint-Joseph, p. 74

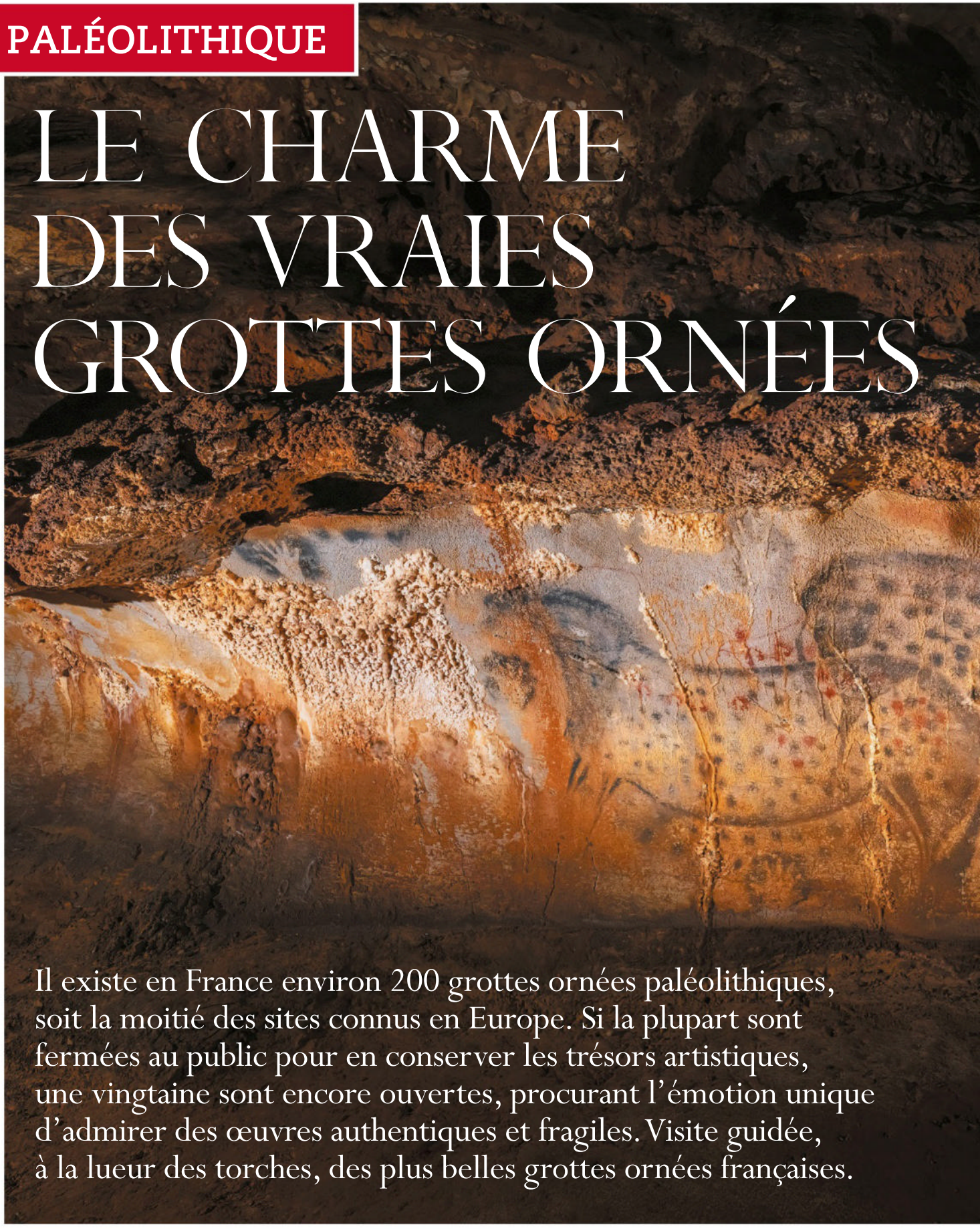
GUERRES MONDIALES

44 Camp de Natzweiler-Struthof, p. 82
45 Caverne du Dragon, p. 85

COLOMBE DE VALLAVIEILLE

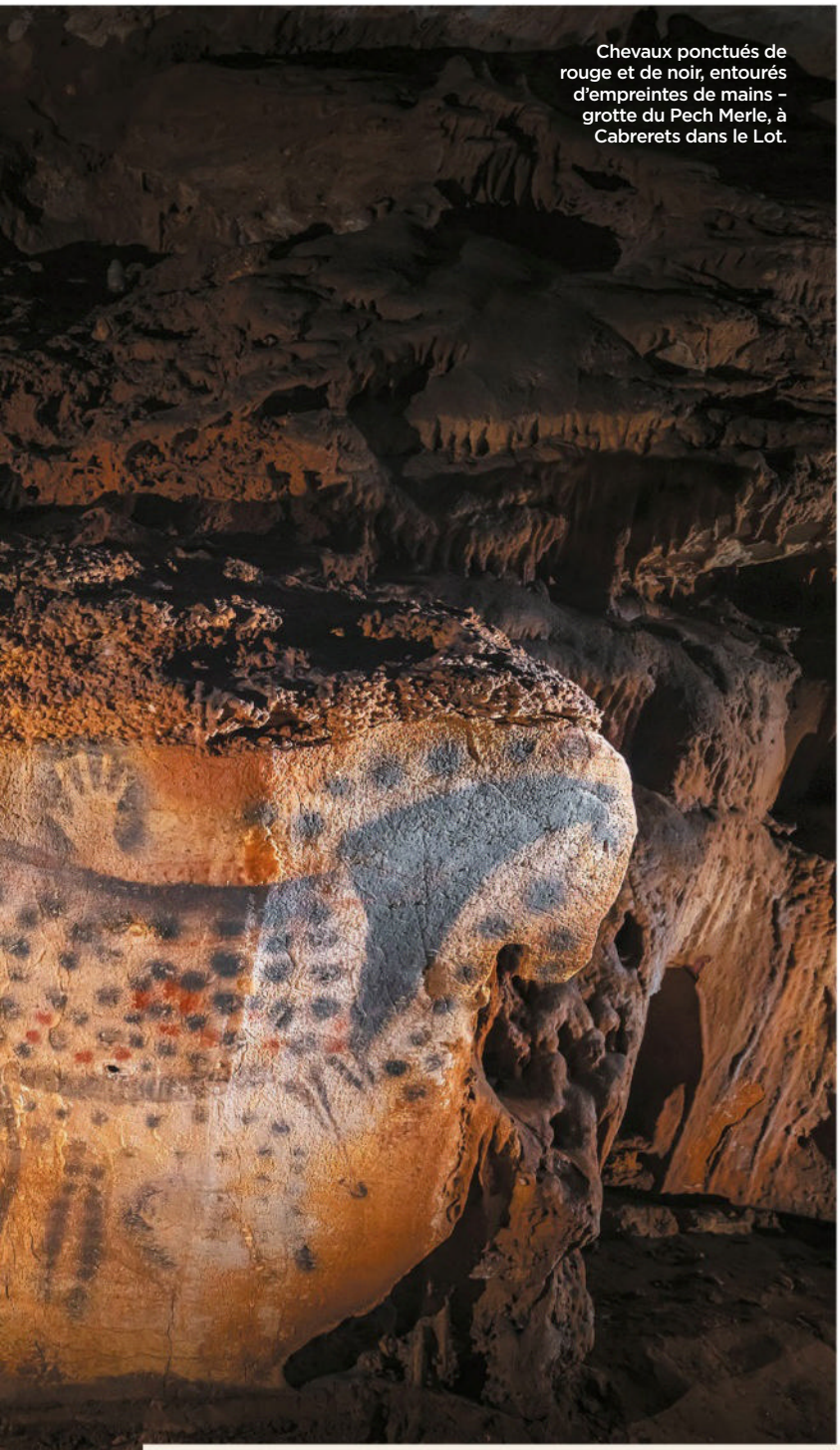
PALÉOLITHIQUE

LE CHARME DES VRAIES GROTTES ORNÉES



Il existe en France environ 200 grottes ornées paléolithiques, soit la moitié des sites connus en Europe. Si la plupart sont fermées au public pour en conserver les trésors artistiques, une vingtaine sont encore ouvertes, procurant l'émotion unique d'admirer des œuvres authentiques et fragiles. Visite guidée, à la lueur des torches, des plus belles grottes ornées françaises.

RÉMI FLAMENT - GROTTE DU PECH MERLE



Chevaux ponctués de rouge et de noir, entourés d'empreintes de mains – grotte du Pech Merle, à Cabrerets dans le Lot.

C'est le lundi 4 septembre 1922 qu'a été révélé l'art pariétal de la grotte du Pech Merle, dans le Lot. Ce jour-là, trois ados de Cabrerets, petite commune nichée dans une vallée encaissée à l'est de Cahors, explorent un trou qui s'ouvre sur le causse, vaste plateau calcaire surplombant le village. Munis de cordes et de bougies, André David (16 ans), sa sœur Marthe (13) et leur ami Henri Dutertre (15) s'engagent dans un conduit repéré les mois précédents. Après avoir rampé plus d'une heure, brisé des concrétions calcaires pour se frayer un passage et franchi un puits vertical de plusieurs mètres, le trio débouche dans une vaste salle. Après quelques pas dans l'obscurité presque totale, c'est le choc. Sur une paroi couleur crème, éclairés par la lueur tremblante des bougies, surgissent d'impressionnants bisons noirs, une main rouge entourée de points et un cerf délicat. Un peu plus loin, nouvelle trouvaille, accueillie par des cris de joie : deux magnifiques chevaux au corps recouvert de ponctuations rouges et noires entourés d'empreintes de mains, puis, encore plus loin, une frise de mammouths noirs se déroule sur la roche ! Les trois jeunes découvreurs, émerveillés, ne ressortiront qu'à la nuit tombée, retrouvant au bord du trou la mère de Marthe et André, en larmes, persuadée d'avoir perdu ses enfants. Plus d'un siècle après la découverte, l'émotion ressentie face aux œuvres du Pech Merle, grotte ouverte au public, est toujours intacte. Avec un guide, on entre sous terre par un tunnel creusé dans la roche en 1923, par petits groupes de 25 pour ne pas perturber ce milieu fragile et sensible aux variations de température extérieure. Grâce à un éclairage intimiste, on s'émerveille devant les beautés minérales de la cavité creusée par l'eau dans le massif calcaire (étonnantes concrétions en forme de toupies, draperies colorées, fines stalagmites et piliers massifs), on s'émeut devant l'empreinte d'un pied d'enfant daté de l'époque paléolithique… Et surtout, on admire, silencieusement et dans l'atmosphère fraîche (12 °C) et humide de la grotte, les merveilleuses peintures de chevaux, mammouths, bisons, aurochs et ours exécutés il y a des millénaires par de talentueux artistes. Au total, le site comprend 800 motifs graphiques, dont de nombreux signes indéterminés. Parmi la petite centaine de figurations animales, le mammouth est le plus représenté, avec 28 figures. La seule image d'ours est une gravure au silex, saisissante de réalisme. Le groupe ne verra pas tout le réseau, de 2 km de développement, dont certains diverticules très difficiles d'accès renferment aussi des trésors artistiques. Ainsi, une minuscule alcôve dans laquelle ne peut se tenir qu'une personne accroupie a été décorée de plusieurs félins, rares dans l'art paléolithique, avec une volonté intimiste.

En chiffres : un bestiaire dominé par le cheval

Avec 30 % des figures animales recensées sur 4 900 dessins, peintures et gravures provenant de 268 sites paléolithiques européens (recensement de 2022), le cheval arrive en tête des représentations pariétales. Il est suivi du bison (22 %) puis des cerfs et biches (11 %), bouquetins (10 %) et mammouths (7 %). Les animaux dangereux (loups, félins, ours) sont plus rares, tout comme les oiseaux et les poissons.



Frise de bisons aux puissants poitrails, aux cornes recourbées en « C » ou en « S » dans la grotte de Font-de-Gaume, en Dordogne.

Ailleurs, les figures se déploient sur plusieurs mètres dans de vastes salles, comme si les artistes les avaient au contraire mises en scène pour de nombreux spectateurs. C'est le cas du somptueux panneau des Chevaux ponctués, qui concentre tout le génie des artistes paléolithiques. Aux côtés d'un grand poisson, peint à l'ocre rouge, deux chevaux de 1,60 mètre de long sur 90 cm de haut ont été parfaitement représentés, après avoir été longuement observés dans leur milieu naturel. Les ponctuations sur leur flanc correspondent en effet à certaines robes de races équines dont la génomique a montré qu'elles remontaient au Paléolithique. De plus, la tête de celui de droite a été dessinée sur un relief rocheux qui évoque déjà, par sa forme, une tête de cheval vue de profil. Preuve qu'au Pech Merle comme ailleurs, les artistes ont exploité à merveille les reliefs naturels, explorés à la lueur des torches et des lampes à graisse pour choisir les meilleurs supports.

Une expérimentation menée par le préhistorien Michel Lorblanchet dans une cavité proche, vierge de vestiges paléolithiques, a montré que 32 heures avaient été nécessaires pour exécuter la composition. Pour cela, le spécialiste a reproduit les gestes des artistes (crachis de poudres de manganèse et d'ocres, emploi de la main ou d'une peau comme pochoir pour délimiter les contours des animaux), concluant qu'une seule personne éclairée par une autre, et disposant d'esquisses peut-être tracées sur des peaux, a pu parvenir à ce résultat.

Autour des deux chevaux, six empreintes de mains dites « négatives » ont été réalisées au pochoir en soufflant du pigment de manganèse noir dilué dans de la salive et de l'eau. Des datations au carbone 14 ont montré que Pech Merle a été ornée il y a au moins 29 000 ans, lors d'une période appelée Gravettien. On se situe donc plutôt au début de l'art pariétal paléolithique en Europe, pratique qui a conduit durant 25 000 ans (entre -37 000 et -12 000 ans environ) des chasseurs-collecteurs nomades de la dernière période glaciaire à se rendre sous terre pour y déposer des figures, essentiellement animalières, des représentations humaines partielles (sexes, mains) et des signes géométriques et symboliques en grand nombre.

Sur les 200 grottes (et abris sous roche) paléolithiques ornés recensés en France (près de la moitié de ceux connus en Europe, l'Espagne arrivant en seconde position), une vingtaine à peine, comme Pech Merle, sont ouvertes au public. Toutes les autres, propriétés de l'État ou privées, ont toujours été fermées (Chauvet, Cosquer, Tuc d'Audoubert…) ou l'ont été après avoir été dégradées par des visites trop intensives (Lascaux, en 1963). La plupart de ces grottes encore visibles se concentrent dans quelques régions et départements privilégiées : Lot, Pyrénées et Dordogne. Dans ce dernier département, la petite ville des Eyzies, située le long de la Vézère et où se trouve le musée national de Préhistoire, est incontournable. À sa sortie immédiate, un couple de grottes mythique réserve son premier lot d'émotions. Il s'agit des Combarelles et de Font-de-Gaume, découvertes à quatre jours d'intervalle les 8 et 12 septembre 1901. À l'époque, cette révélation convainc les spécialistes de l'authenticité d'un art en grottes obscures dont ils peinaient à croire, depuis sa révélation à Altamira (Espagne) en 1879, qu'il ait pu être l'œuvre de populations préhistoriques encore considérées comme « primitives » et attardées… Depuis, notre vision de ces sociétés d'*Homo sapiens* chasseurs-collecteurs, artisans brillants et parfaitement adaptés à la rudesse de la période glaciaire, a bien changé.

SURPRISES ET HYPOTHÈSES

La grotte des Combarelles s'ouvre au fond d'une ancienne ferme à flanc de falaise. Elle se présente comme un long dédale de couloirs couverts de plus de 600 fines gravures, datées de la période magdalénienne, autour de -15 000 ans et révélées par la lumière rasante des torches électriques. Elle renferme, entre autres très belles figures, un saisissant « renne buvant » qui semble tendre le cou vers une

RÉMI FLAMENT - CMN - FONT DE GAUME



anfractuosité de la roche… où coule de l'eau à certains moments de l'année ! Preuve que les artistes ont observé une scène éthologique avant de la transposer sur un relief prédestiné pour cette scène. Dans d'autres grottes, les animaux sont représentés en mouvement, avec certains membres dédoublés pour figurer la ruade, le trot ou le galop propres à chaque espèce.

Même émotion et même talent magistral à Font-de-Gaume, où les visites sont limitées à 80 par jour et qui se caractérise par l'emploi de la polychromie, très rare dans l'art pariétal. On découvre l'art, 230 images au total, une fois franchi un étroit passage joliment appelé « le Rubicon ». Ici, les pigments d'ocres rouges, jaunes et bruns sont associés sur des scènes magistrales, dont une spectaculaire frise de bisons aux puissants poitrails, aux cornes en « C » ou en « S » dénotant une maîtrise parfaite de la perspective et aux gravures surlignant délicatement les traits peints. Plus loin, voici une parade de rennes associant un mâle léchant le front d'une femelle agenouillée devant lui, véritable bijou de l'art humain. Preuve que les grottes ornées réservent encore des surprises, une étude de 2023 a montré la présence, à Font-de-Gaume, de traits au charbon de bois sous certaines peintures réalisées au manganèse, qui est un pigment minéral. Cette découverte a été obtenue grâce à des appareils de mesure de fluorescence et spectroscopie, transportés devant les parois et non invasifs, qui se généralisent dans l'étude des fragiles cavités paléolithiques. Elle ouvre la voie à des datations directes de la grotte périgourdine, estimée aux alentours de 15 000 ans sur la base de comparaisons stylistiques avec d'autres œuvres déjà datées.

À quelques kilomètres de là se trouve la minuscule cavité de Bernifal, qui se visite « dans son jus » avec le propriétaire des lieux arrivé sur place en mobylette. Unique dans tout l'art pariétal et flottant comme un fantôme sur la paroi, un portrait humain sculpté et gravé, associé à un bison en pleine charge, hante longtemps le visiteur. Plus au nord, en direction de Montignac-Lascaux, Rouffignac est un autre haut-lieu incontournable, révélé en 1956. Surnommée la grotte aux mammouths (elle en compte 158), on s'y enfonce dans un petit train électrique très novateur pour son époque, qui permet de traverser plus d'un kilomètre de galeries tout en protégeant le site. Outre les somptueux mammouths, bouquetins, bisons et rhinocéros tracés de main de maître sur son « Grand plafond », Rouffignac recèle d'autres traces humaines, émouvantes : d'énigmatiques tracés digitaux laissés par les artistes dans la matière molle couvrant les parois. Certains de ces graphiques, dits « tectiformes », évoquent peut-être les huttes en pieux et en peaux sous lesquelles vivaient ces groupes humains, qui n'habitaient pas dans les grottes mais les fréquentaient ponctuellement pour réaliser leurs images.

Avec le Lot et la Dordogne, les Pyrénées constituent une autre zone de concentration de l'art pariétal. Ainsi à Niaux, en Ariège, une profonde cavité s'ouvre par un immense porche visible des kilomètres à la ronde, qui devait déjà servir de repère géographique à l'époque paléolithique. Dans le « Salon noir », après des centaines de mètres de marche sous terre, le spectacle des bisons, des bouquetins et des chevaux tracés au crayon de manganèse est total. Aujourd'hui, un consensus émerge chez les spécialistes pour considérer que les panneaux ornés, qui associent souvent des espèces animales entre elles, traduisent des récits, possiblement support de mythes anciens… Même si leur contenu précis reste encore hypothétique. Pour le préhistorien Jean-Loïc Le Quellec, qui se base sur l'analyse de plus de 700 récits fondateurs recueillis auprès de peuples chasseurs-collecteurs, les animaux figurés dans les grottes paléolithiques étaient le reflet d'un mythe dit de l'émergence primordiale, selon lequel tous les êtres vivants auraient été créés sous terre avant de s'échapper de cette « caverne originelle ».

À Gargas, autre sanctuaire paléolithique situé dans les Hautes-Pyrénées, les artistes ont surtout laissé les empreintes de leurs mains, dites négatives, comme au Pech Merle. La grotte en compte près de 250, rouges et noires, datées de 27 000 ans environ (période gravettienne). S'agit-il de signatures des hommes et des femmes qui ont laissé la trace de leur passage, ou de gestes symboliques visant à établir un contact, à travers la paroi, avec un monde supposément peuplé d'esprits ? Les deux hypothèses sont plausibles, mais difficilement vérifiables comme pour tout ce qui touche aux motivations des artistes paléolithiques. La présence de doigts incomplets sur certaines mains, peut-être repliés et traduisant un possible langage des signes transposé sur les parois, ajoute encore au mystère de cet art millénaire.

Pedro Lima

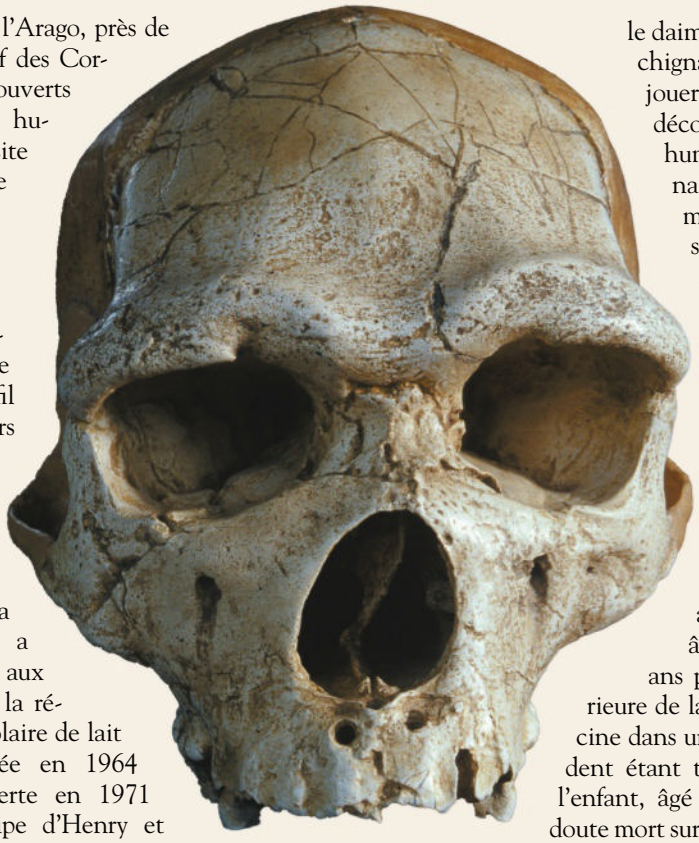
Grottes et abris ornés visitables

- Dordogne : **grottes de Font-de-Gaume, des Combarelles, de Rouffignac, de Bernifal, de Bara-Bahau, de Villars ; abris du Poisson et de Cap-Blanc.**
- Gironde : **grotte de Pair-Non-Pair.**
- Vienne : **abri du Roc-aux-Sorciers.**
- Pyrénées-Atlantiques : **grottes d'Isturitz et d'Oxocelhaya.**
- Ariège : **grottes de Niaux et Bédeilhac.**
- Hautes-Pyrénées : **grotte de Gargas.**
- Lot : **grottes de Pech Merle, de Cougnac, des Merveilles.**
- Mayenne : **grotte de Saulges.**
- Yonne : **grottes d'Arcy-sur-Cure.**

TAUTAVEL, SUR LES DENTS

C'est dans la grotte de l'Arago, près de Tautavel dans le massif des Corbières, qu'ont été découverts les plus anciens restes humains de France. Si le site lui-même ne se visite pas, un beau musée ressuscite ces très lointains ancêtres.

À 80 mètres au-dessus de la rivière Le Verdouble, la Caune de l'Arago dévoile au fil des ans des trésors d'ossements et de chicots. Cette grotte, longue peut-être de 130 mètres au Paléolithique inférieur avant qu'une partie de la voûte ne s'effondre, a longtemps servi d'abri aux chasseurs-cueilleurs de la région. Une première molaire de lait d'hominidé est trouvée en 1964 avant que la découverte en 1971 d'Arago 21 par l'équipe d'Henry et Marie-Antoinette de Lumley, un crâne remarquablement complet, ne consacre le site comme l'un des trésors de la paléoanthropologie européenne. Les restes datés de 450 000 ans en font alors l'homme le plus vieux de France, un beau spécimen d'*Homo heidelbergensis*. L'individu de 20 ans et de 1,60 m présentait un front fuyant, un bourrelet viril au-dessus des orbites, assortis de pommettes saillantes et d'une mâchoire légèrement prognathe qui le feraient passer aujourd'hui pour une brute épaisse. Depuis, les nombreuses campagnes de fouilles ont identifié 50 niveaux d'occupation et mis au jour 152 restes humains appartenant au moins à une vingtaine d'individus. L'ensemble de ces ossements est mélangé aux reliefs de repas et à l'outillage des hommes préhistoriques. Les études archéozoologiques montrent que les occupants de la grotte chassaient le cheval, le cerf, le renne, le mouflon, le bison, le rhinocéros, le daim, le bœuf musqué… et ne rechignaient pas de temps en temps à jouer les charognards, voire à se découper un morceau de chair humaine pour améliorer l'ordinaire : certains fémurs, tibias et mandibules présentent des stries ou des fractures réalisées sur des os frais et suggèrent donc des pratiques de cannibalisme.



Reconstitution du crâne de l'homme de Tautavel, un hominidé ayant vécu entre 450 000 et 350 000 ans av. J.-C.

ROSINE MAZIN / AURIMAGES

Durant l'été 2015, la découverte d'une incisive inférieure, bientôt datée de 550 000 ans, fait passer notre homme de Tautavel pour un jeunot. L'usure de la quenotte correspond à l'usure dentaire d'un sujet adulte, vraisemblablement âgé entre 30 et 35 ans. Trois ans plus tard, une incisive supérieure de lait est découverte avec sa racine dans un sol daté de 560 000 ans. La dent étant toujours dotée de sa racine, l'enfant, âgé de 5 ans environ, est sans doute mort sur place avant qu'elle ne tombe naturellement. Les chercheurs espèrent donc découvrir, sur les mêmes couches sédimentaires, le reste des ossements de l'individu. Ces hommes et femmes de Tautavel sont à peu près à mi-chemin chronologiquement entre les plus anciens restes humains européens (1,3 million d'années) et les hommes modernes actuels. Plutôt costauds – ils peuvent faire 80 kg pour 1,65 m ! – ils marchent parfaitement sur leurs deux jambes et peuvent s'enorgueillir d'une capacité crânienne de plus du double de celle des australopithèques. Les vestiges retrouvés dans la grotte, par leur nombre et leur diversité, devraient aider à préciser le statut de *Homo heidelbergensis* dans la chronologie générale des hominidés. En Europe, cette espèce serait l'ancêtre des néandertaliens, apparus il y a environ 200 000 ans. En Afrique, elle serait l'ancêtre des *Homo sapiens*.

C.M.

ARCY-SUR-CURE, GROTTE MIRACULÉE

Située à l'écart des grandes régions de l'art pariétal, la grotte d'Arcy-sur-Cure, dans l'Yonne, constitue un site majeur de peintures, dessins et gravures paléolithiques qui date de plus de 30 000 ans. Un art qui a failli disparaître totalement dans les années 1970, lorsque les propriétaires de cette grande cavité, souillée par les chauves-souris et visitée à la bougie et à la lampe à pétrole depuis plus d'un siècle pour la richesse de ces vestiges paléontologiques, décident d'en nettoyer les parois… au karcher et à l'eau chlorée ! À leur décharge, les dessins et peintures, masquées par une couche de calcite, n'ont pas encore été détectés à l'époque.



Les peintures pariétales d'Arcy, vieilles de plus de 30 000 ans, témoignent de l'art de nos ancêtres *Sapiens* au Paléolithique supérieur.

Au début des années 1990, des investigations poussées des parois, campagnes photographiques à infrarouges et ultraviolets à l'appui, révèlent la présence de cet art très ancien. S'ensuit alors un long et patient travail de dégagement de ces précieux dessins, réalisé à la fraiseuse de dentiste, désormais achevé !

Aujourd'hui, on découvre dans la grande grotte d'Arcy-sur-Cure tout d'abord une très belle cavité minéralogique, aux draperies et aux « spéléothèmes » somptueux, qui se déroulent sur près de 500 mètres de profondeur. Mais surtout, on est frappé par sa richesse iconographique, avec pas moins de 750 figures sur les parois. Un bestiaire où figurent des poissons, cervidés, ours et félins et où dominent largement les puissants mammouths, à la fois les plus nombreux, mais aussi les plus grands animaux représentés sur les parois. Les œuvres ont été peintes directement avec les doigts et la main, au pinceau en poil de renne ou au tampon en peau animale. Fait remarquable, qui laisse deviner ici une véritable « école » ou du moins un atelier d'artistes : tous les mammouths ont été représentés de la même manière, sous la forme d'un trait continu partant des longues défenses en ivoire, puis passant par la tête, la ligne de dos et sa bosse caractéristique, avant de revenir, après les pattes et le ventre, à la trompe qui finit l'exécution. Les animaux et les signes géométriques sont entourés, comme à Pech Merle et ailleurs, de mains négatives toujours émouvantes, en particulier lorsqu'il s'agit comme ici de celles d'enfants. Elles complètent un décor orné qui frappe par son caractère spectaculaire et majestueux.

À l'écart du parcours, une représentation féminine soulève l'interrogation. Elle se présente sous la forme d'un relief naturel de la cavité évoquant un corps de femme qui a été surligné d'ocre rouge lors du Paléolithique. À l'aplomb de certaines peintures et de certains dessins, des fouilles sur les sols archéologiques ont permis de révéler des foyers qui ont servi aux artistes à s'éclairer et à préparer des charbons de bois pour réaliser des dessins. Témoignage fragile du passage des humains en ces lieux, qui venaient mettre en images leurs pensées et leurs mythes, peuplés d'animaux puissants et respectés.

P.L.

SE GROTTES D'ARCY-SUR-CURE

ET AUSSI...

Par Marielle Mayo



PHILIPPE ROY / AURIMAGES

Aux Eyzies, un musée au cœur d'une vallée mythique

En Dordogne, au cœur de la vallée de la Vézère reconnue pour son impressionnante concentration de sites préhistoriques (Font-de-Gaume, Les Combarelles, abri Cro-Magnon…), le village des Eyzies abrite le Musée national de Préhistoire. Créé il y a plus d'un siècle à proximité immédiate des fouilles, il s'est constitué l'une des plus belles collections au monde d'outils et de fossiles anciens et est devenu une référence pour les préhistoriens comme pour le grand public. La visite débute par un rappel des origines africaines de l'humanité, avec notamment la présentation du moulage du squelette de la célèbre australopithèque Lucy. Elle évoque ensuite les cultures du Paléolithique moyen et supérieur, et ménagera d'émouvantes rencontres avec le squelette du nouveau-né néandertalien du Moustier (-40 000 ans), ou encore avec l'enfant de La Madeleine, enterré avec une parure abondante il y a environ 10 000 ans (voir ArchéoPop : *Les enfants de la Préhistoire*, p. 82).

Pierrette, Néandertal et nous

En 1979, la découverte d'une jeune Néandertalienne baptisée Pierrette sur le site de « La Roche à Pierrot » de Saint-Césaire, en Charente-Maritime, ébranla les certitudes en montrant que les Néandertaliens ne s'étaient pas éteints avant l'arrivée d'*Homo sapiens*, et que les deux espèces avaient cohabité il y a environ 39 000 ans. Pour ses 20 ans, le Paléosite, un centre d'interprétation de la préhistoire créé sur place, vient de faire peau neuve. Pour partir à la rencontre des Néandertaliens, il propose désormais un nouvel espace scénographique immersif ainsi qu'un parcours extérieur ludique. Des visites guidées sont organisées dans l'abri sous roche où fut trouvée Pierrette.





Deux sites d'habitat magdalénien en Île-de-France

Dans le Bassin parisien, deux sites majeurs ont livré une mine d'informations sur la culture et l'habitat magdaléniens (fin du Paléolithique supérieur). À Pincevent (Seine-et-Marne), les chasseurs magdaléniens se postaient à l'affut de la migration d'automne des troupeaux de rennes il y a 14 000 ans. À partir de 1964, les archéologues y ont révélé 23 niveaux d'occupation. Mis au jour en 1972 et régulièrement fouillés depuis, les campements d'Étiolles ont aussi permis de nombreuses découvertes, en particulier sur la taille du silex. Le musée de Préhistoire d'Île-de-France de Nemours, qui dispose notamment d'une salle dédiée à Pincevent, donne un aperçu de ces trésors archéologiques.

THOINE GARNIER - COLLECTION DAGLI ORTI / MUSEE DES ANTIQUITÉS ST GERMAIN EN LAYE / GIANNI DAGLI ORTI / AURIMAGES

NÉOLITHIQUE

LES *STANTARI* DE L'ÎLE DE BEAUTÉ

Pour découvrir les mégalithes de Cauria, au sud de l'île, il faut quitter Sartène direction Bonifacio, puis bifurquer vers le village côtier de Tizzano. La petite départementale serpente dans un vallon de chênes verts et d'arbousiers, puis une piste grimpe dans le maquis vers un plateau de granit de 300 hectares culminant à 267 m. Les statues dressées sont là, comme si elles vous attendaient avec leur regard énigmatique tourné vers l'est, dans un décor à couper le souffle entre montagne et Méditerranée. Appelés « *Stantari* » (« les Pétrifiés » en langue corse), les monolithes du plateau de Cauria sont un site majeur pour comprendre une forme de mégalithisme originale qui s'est développée sur l'île à l'âge du Bronze. Parmi la quarantaine de stèles monumentales taillées dans du granit (certaines mesurent près de 4 m), plusieurs présentent en effet des visages sculptés, avec yeux, nez et possibles barbes, ainsi que des armes figurées sur le torse, poignards et épées avec pommeau, parfois suspendues à des baudriers. Les archéologues parlent de statues-menhirs, monuments mégalithiques anthropomorphes (d'apparence humaine) qui constituent une spécificité insulaire. L'île de Beauté en compte à elle seule une centaine, contre quelques exemples seulement pour toute l'Europe de l'Ouest continentale, là où s'est développé le mégalithisme.

Les fouilles menées depuis les années 1960 à Cauria ont révélé une longue histoire qui débute au Néolithique moyen, il y a plus de 6 000 ans. Le site connaît une première phase d'érection de petits menhirs, sans apparence humaine, il y a environ 3 700 ans au Bronze ancien. Avant qu'à la fin de l'âge du Bronze, il y a un peu plus de 3000 ans, soient intégrées les grandes statues-menhirs. La découverte d'un godet en pierre contenant des



Les *Stantari*, sur le plateau de Cauria, font partie d'un site archéologique protégé au titre des Monuments Historiques et propriété de la Collectivité de Corse.

SEBASTIEN AUDE BALLOIDE / COLLECTIVITE DE CORSE

À la fin de l'âge du Bronze, une forme atypique de mégalithisme s'est développée en Corse, à travers d'imposantes statues-menhirs sculptées d'épées et de visages énigmatiques. Entre maquis perdus et villages perchés, coup de projecteur sur ce patrimoine méconnu, scruté par les archéologues.





Menhir de Filitosa V, un guerrier au sabre et à l'épée, le plus grand menhir de Filitosa, en Corse-du-Sud.

AKG-IMAGES / ERICH LESSING

traces de colorant brun rouge au pied de l'alignement principal accrédite l'idée que les statues étaient peut-être peintes, alors que d'autres auraient pu être recouvertes de parures. Tout le plateau granitique est d'ailleurs placé sous le signe du mégalithisme, puisque trois autres sites se trouvent à proximité des *Stantari* : le très beau dolmen funéraire de Funtanaccia, à l'origine couvert de gravures aujourd'hui effacées, et deux autres alignements moins spectaculaires, Apazzu et Pallaghju.

Comme celles de Cauria, la plupart des statues-menhirs de Corse se découvrent au terme de randonnées sur des sentiers escarpés ou de trajets sinueux sur les petites routes de montagne. Certaines sont perdues au milieu des maquis, allongées dans les herbes le long d'anciens chemins de transhumance ou dressées dans de petits bois de noisetiers, à l'abri des regards. D'autres ont été réinstallées au centre de villages, loin de leur site d'origine. C'est le cas à Patrimonio, au nord de l'île, où se trouve l'une des rares statues-menhirs en calcaire. D'une hauteur de 2,20 m et au visage étonnamment expressif avec ses arcades sourcilières saillantes, elle a été découverte en 1964 au lieu-dit « *U Nativu* » avant d'être restaurée et mise à l'abri près de l'église du village, où elle observe toujours les visiteurs de passage.

DES MYTHES AUX FOUILLES

Tout comme les autres monuments mégalithiques (dolmens et menhirs), les statues de pierre ont de tout temps été associées à des légendes et des



Alignement de statues-menhirs dans les environs de Sartène, en Corse-du-Sud.

AKG-IMAGES / DE AGOSTINI PICTURE LIB. / V. GIANNELLA

croyances populaires. Il y est souvent question de punition divine, tel berger ayant volé ou telle femme ayant fauté étant transformés en pierres avec le regard et la bouche entrouverts pour l'éternité. Quant aux deux stèles – *U Frate e a Sora* (« le frère et la sœur ») – situées au lieu-dit Gjumenta Russa, à proximité de Sartène, la légende veut qu'elles représentent les figures pétrifiées d'une religieuse et d'un moine l'ayant séduite et enlevée. Ne retrouve-t-on pas encore certaines de ces statues, face vers la terre, intégrées aux murs de petites églises, signe de réappropriation religieuse ?

Quant à la découverte des statues-menhirs par la science, elle remonte à 1839 lors d'une mission archéologique, la première sur l'île, de l'inspecteur des monuments historiques Prosper Mérimée. Dans son rapport, cet historien, archéologue et écrivain est impressionné par des statues à forme et visage humains vers lesquelles le conduisent les bergers locaux, comme celle d'Appricciani, dans le village de Vico près de Sagone, au sud de l'île. Mérimée recommande alors de poursuivre l'étude de ses « stantare *encore peu connus* », afin de mieux comprendre les origines préhistoriques de l'île, très obscures à l'époque. Pourtant, il faudra attendre les années 1950 pour qu'émerge une recherche méthodique sur le mégalithisme corse, longtemps livré aux chasseurs de trésors plus qu'à la science.

Avec Cauria, le site touristique incontournable de Filitosa, à Suddacarò également en Corse-du-Sud, est celui qui compte le plus grand nombre de statues-menhirs, 19 au total, plus ou moins complètes. Comme sur le plateau de Cauria, où les stèles ont été redressées dans les années 1960, les mégalithes de Filitosa ne se trouvent pas dans leur position d'origine. Les recherches menées à Filitosa et dans la vallée du Taravo dès 1948 montrent une longue occupation de ce site depuis le Néolithique ancien jusqu'à l'âge du Fer, et les statues-menhirs qu'il a livrées sont parmi les plus spectaculaires de l'île. En mars dernier, une statuette prétendument attribuée à Filitosa, ou du moins associée à son style, a même été vendue plus de 20 000 euros lors d'une vente aux enchères à Londres… Avant que les archéologues parmi lesquels Franck Leandri, n'établissent qu'il s'agissait d'une reproduction miniature… et très récente !

Les fouilles archéologiques des trente dernières années ont permis de lever le voile sur ces mystérieux *Stantari*. Ainsi à ce jour, 138 gisements mégalithiques ont été recensés sur l'île, pour 804 monuments parmi lesquels 633 menhirs, 99 statues-menhirs et statues-stèles, 40 coffres ou chambres funéraires, 22 dolmens et 10 cercles de pierre. « *Deux régions concentrent la plupart des statues-menhirs, le Sartenais-Taravo, au sud, et le Nebbiu-Agriate, au nord, auxquelles s'ajoutent plusieurs zones disséminées* », détaille l'archéologue Franck Leandri, conservateur en chef du Patrimoine qui a publié en 2020 sa thèse *Le mégalithisme de la Corse : monuments, essai chronologique, catalogue*.

La chronologie du mégalithisme corse a aussi été précisée, en particulier pour les statues-menhirs, apparues tardivement. Les prémices de cette pratique attribuée à des groupes d'agriculteurs-éleveurs remontent à la fin du 7e millénaire (avant le présent), avec l'apparition de monuments funéraires (coffres et dolmens à couloirs) et de premières pierres dressées. Elles le sont sur des sites regroupant habitats et sépultures, comme à Monte Revincu dans le désert des Agriates, au nord de l'île. On se situe alors plusieurs millénaires après l'arrivée en Corse, probablement depuis la Sardaigne voisine, des premiers habitants que furent des chasseurs-collecteurs mésolithiques, vers

À LIRE

Le mégalithisme de la Corse, une approche interactive, Franck Leandri, Kewin Pêche-Quilichini avec la collaboration de Joseph Cesari, Canopé, 2019.

-10 000 ans. Les statues-menhirs, elles, apparaissent vers la fin du Néolithique et au début de l'âge du Bronze, il y a environ 3 500 à 4 000 ans, et sont l'œuvre de sociétés agropastorales. Elles sont pour la plupart façonnées dans du granit (90 statues) extrait à proximité des sites où elles sont érigées, plus rarement du schiste et du calcaire. Les techniques employées (gravure, ronde-bosse, bas-relief) dénotent une maîtrise remarquable, et nécessitent l'emploi d'outils élaborés comme des pics en quartz et probablement des pointes en métal.

GARDIENS DU SILENCE

Ces statues-menhirs, qui mesurent entre 2,20 m et 3,74 m et représentent toujours des hommes, sont érigées en étant partiellement enfouies, sur une profondeur de 50 cm environ. Le visage est la plupart du temps représenté avec un menton souvent sculpté en relief qui évoque une barbe, des yeux indiqués généralement par des cupules circulaires, et une bouche tantôt fermée tantôt ouverte et de forme ovalaire. *« Sur quelques spécimens, les oreilles sont suggérées par de petits appendices en relief, et sur une statue du site de Cauria, des gravures de part et d'autre du nez pourraient être assimilées à des tatouages ou des œillères de casque. Les autres motifs anatomiques sont moins développés, les jambes étant absentes et les bras rarement reproduits, avec seulement cinq cas reconnus. Les attributs vestimentaires sont tout aussi rares, comme des bandes interprétées comme des pagnes sur deux statues de Cauria »*, souligne Franck Leandri. Les archéologues ont établi que 42 des 99 statues-menhirs corses portent des armes, soit près de la moitié du total, ce qui en fait une des caractéristiques majeures de ce mégalithisme insulaire. Il s'agit d'armes « d'estoc » métalliques, associées au premier âge des métaux : épées, poignards et fragments de lames. Les épées, 28 au total, sont figurées sur la face ventrale, soit verticalement et parfois suspendues aux sangles d'un baudrier, soit de biais, comme à Filitosa. Certaines épées et poignards sont sculptés encore dans leur fourreau, et trois statues sont doublement armées, d'un poignard et d'une épée. Ces attributs guerriers sont parfois complétés d'équipements défensifs, comme de possibles casques à protection latérale figurés par un renflement et un bombement de la nuque sur certaines statues, ou des cuirasses pectorales représentées sous la forme de schémas en peigne et en croix.

Reste à comprendre la signification de ces statues, et leur fonction symbolique dans les sociétés agropastorales insulaires de l'âge du Bronze. Prosper Mérimée les assimilait vaguement à *« des héros ou des divinités ligures, libyennes, ibères ou corses »*, avant que dans les années 1960 le chercheur Roger Grosjean n'avance une hypothèse originale… mais abandonnée depuis. Les statues-menhirs auraient représenté les ennemis tués par les agropasteurs locaux lors d'un hypothétique conflit contre des envahisseurs venus du Moyen-Orient, les belliqueux Shardanes.

De nos jours, les archéologues se limitent à avancer des hypothèses, basées sur la localisation géographique des sites étudiés. *« Il existe une association fréquente entre les statues, surtout celles incluses dans des alignements, et des structures funéraires telles que les dolmens et les* taffoni*, sépultures mégalithiques propres à la Corse »*, observe ainsi Franck Leandri. Les statues-menhirs auraient donc pu représenter de valeureux guerriers, ou des personnages de haut rang des sociétés agropastorales, ainsi honorées par leurs contemporains. Autre observation, les alignements sont le plus souvent orientés vers l'est, c'est-à-dire vers le soleil levant, et des motifs stellaires sont parfois représentés sur les mégalithes, ce qui laisse supposer un monde spirituel lié aux astres. De plus, les statues se situent souvent sur des voies de passage millénaires comme les chemins de transhumance, les points de jonction entre vallées ou le gué des rivières. La fonction de marquage territorial, associée à la symbolique régénératrice de l'eau des sources et des rivières, aurait donc pu se superposer à celle, plus guerrière, de l'héroïsation de grands personnages devenus mythiques. Enfin, la bouche entrouverte des statues-menhirs et la forte érosion de leurs corps indiquent des pratiques sur le long terme « d'échanges » entre les monuments et les populations qui les érigeaient, communication symbolique entre statues et humains ou rites conduisant à toucher, voire caresser, les monolithes.

Impassibles et hermétiques à toutes ces discussions, les *Stantari* de Cauria, Filitosa et du reste de l'île conservent leur part de mystère, plongés dans les maquis et le regard fixé sur l'Orient.

Pedro Lima



La stèle anthropomorphe Filitosa XIII.

FAMILLE CHARLES-ANTOINE CESARI

LES GRAVURES DU CAIRN DE GAVRINIS



À LIRE

Gavrinis. Autour du gouffre, 3 volumes, sous la direction de Serge Cassen, Les Vaisseaux de Pierres, décembre 2024.

Gavrinis, vaisseau engravé, Serge Cassen, Les Vaisseaux de Pierres, printemps 2025, nouvelle édition (résumé tiré de l'ouvrage précédent).

À l'intérieur du mégalithe de l'île de Gavrinis, dans le golfe du Morbihan, des dalles en granite ornées offrent un aperçu de l'art du IVe millénaire av. J.-C.

Dans le Golfe du Morbihan, la petite île de Gavrinis abrite un monument mégalithique unique au monde, le cairn de Gavrinis, édifié il y a environ 6000 ans. Cette construction en pierres sèches se dévoile après une traversée en bateau de dix minutes depuis le port Larmor-Baden. Certes, elle ne paie guère de mine malgré ses dimensions imposantes – plus de 50 mètres de diamètre et 6 mètres de haut (plus de 8 mètres à l'origine). Mais 32 des 52 dalles utilisées à l'intérieur du monument sont presque entièrement recouvertes d'un surprenant entrelacs de fines gravures, qui lui a valu le surnom de « chapelle Sixtine du Néolithique ».

C'est en 1835 que les premières fouilles ont permis de dégager le dolmen intérieur avec son couloir long de 14 mètres, qui aboutit à une petite chambre rectangulaire. Même si la visite peut être difficile – mieux vaut ne pas être claustrophobe ! –, la profusion des gravures fascine. *« Du point de vue de l'architecture, ce monument est une tombe à couloir, mais il se singularise par le fait que toutes les parois sont gravées, ce qui n'est pas le cas pour les autres monuments funéraires de la région »*, souligne l'archéologue et préhistorien Serge Cassen (Université de Nantes).

Le cairn de Gavrinis n'a pas encore livré tous ses secrets… Il semble intimement lié à la Table de Marchands située à Locmariaquer, à 4 km de là – deux fragments d'une même stèle brisée à Locmariaquer ont servi dans leur architecture. De nouvelles études menées entre 2010 et 2021 ont donné lieu fin 2024 à la parution d'une imposante monographie, coordonnée par Serge Cassen. *« Chaque dalle a pu être enregistrée en 3D, ce qui a permis pour la première fois de disposer d'un relevé précis de l'ensemble des gravures dans leur contexte et de détecter de nombreux nouveaux motifs*, précise-t-il. *Cachalots, caprins, bovins, crosses, haches… Tous les signes majeurs du répertoire armoricain sont là, noyés dans un système d'arcs de cercle concentriques ! On a aussi découvert des serpents et de très nombreuses représentations de bateaux, certains avec équipage, ce qui est complètement nouveau. »*

Un même graveur pouvait travailler pendant plusieurs mois à l'ornementation d'une dalle, chaque scène ayant été pensée de manière cohérente. *« Il existe donc probablement un récit partagé sous-jacent. »* Reste à le décrypter… L'archéologue suggère que les arcs concentriques représentent l'onde marine, la figuration de bateaux pouvant renvoyer à un voyage funéraire comme à un voyage d'appropriation, par exemple dans le cadre d'un mythe de fondation ou d'un récit généalogique.

M.M.

Singulier paysage symbolique

Fleuron du dossier de candidature des mégalithes de Carnac et des rives du Morbihan pour une inscription au patrimoine mondial de l'UNESCO, Gavrinis fait partie d'un ensemble exceptionnel de 550 sites, qui ont composé au Néolithique un singulier paysage symbolique tourné vers le littoral. Le verdict de l'UNESCO est attendu en juillet.

AKG-IMAGES / DE AGOSTINI PICTURE LIB. / G. DAGLI ORTI

LES HYPOGÉES DE LA MARNE



L'hypogée de Chouilly « La Grifaine » 6 (Marne) comporte deux chambres funéraires séparées par un mur de refend. L'ouverture étroite est le seul accès à l'hypogée.

Dans la Marne, entre Sézanne et Reims, la découverte d'hypogées du Néolithique récent (3500 – 2900 av. J.-C.) a fait les belles heures de l'archéologie régionale. Creusées dans la craie et très bien conservées, ces cavités artificielles, composées d'un couloir et d'une chambre, ont servi de sépultures collectives. Le secteur des marais de Saint-Gond abrite à lui seul 135 des 175 hypogées de la Marne – une concentration sans équivalent en France.

Le premier hypogée a été découvert fortuitement dès 1806 à Chouilly, près d'Épernay, dans la nécropole de *La Grifaine*, où onze sépultures au total ont été mises au jour jusqu'en 2015. Dans la région des Marais de Saint-Gond, le baron de Baye, pionnier de l'archéologie, a quant à lui fait fouiller à partir de 1873 une centaine de sépultures collectives. La découverte en 2018 de l'hypogée de Saint-Memmie, recelant les restes de plus de 50 individus ainsi qu'un riche mobilier, a par ailleurs permis d'étudier dans son contexte le contenu d'une sépulture, alors que les hypogées fouillés aux siècles précédents avaient généralement été vidés de façon un peu expéditive, et que beaucoup d'information avait été perdue.

Ces hypogées ne sont que la partie émergée de l'iceberg. *« C'est l'une des seules régions en Europe occidentale où l'on peut étudier toute une société néolithique avec des habitats, des sépultures, des minières pour l'extraction du silex… Dans le secteur des marais de Saint-Gond, on a recensé 500 sites et indices de sites néolithiques. C'est considérable ! »*, souligne l'archéologue Rémi Martineau (CNRS), qui y dirige depuis 20 ans un vaste programme collectif de recherche. Menées depuis 2023, les fouilles de la gigantesque zone d'occupation de Val-des-Marais ont révélé des fossés d'enceintes palissadées et d'immenses dépotoirs. *« C'est la première fois qu'on peut étudier un site d'habitat contemporain des hypogées ! »*, précise-t-il.

Actuellement, ceux-ci ne se visitent pas, même si un projet de valorisation est dans les cartons. À défaut, le musée du vin de Champagne et d'Archéologie régionale d'Épernay conserve de belles collections. Réouvert en 2021 après trois ans de travaux, il a bénéficié des conseils de Rémi Martineau pour faire découvrir ce patrimoine au grand public : reconstitution 3D de l'hypogée de *La Grifaine*, maquettes d'hypogées et de minières, moulages de décors sculptés, fac-similés d'objets… On y trouvera aussi une carte de l'occupation des marais de Saint-Gond et de la Côte des Blancs, ainsi qu'un relevé au sol à l'échelle 1 de l'hypogée des Mournouards, fouillé au Mesnil-sur-Oger en 1960 par le célèbre préhistorien André Leroi-Gourhan.

M.M.

À VOIR

https://saintgond.hypotheses.org/ Le carnet de recherche sur le Néolithique de la région des Marais de Saint-Gond

https://images.cnrs.fr/video/6715 Vivre et mourir en Champagne il y a 5000 ans, film réalisé par le CNRS.

RÉMI MARTINEAU - CNRS

ET AUSSI...

Par François Mallordy

L'art rupestre préhistorique en forêt de Fontainebleau



Aux portes de Paris se cache un trésor insoupçonné : le deuxième plus grand ensemble rupestre de France, regroupant plus de 2000 abris gravés dans une zone de 1800 km² qui s'étend entre Rambouillet et Nemours, en pleine forêt de Fontainebleau. Composées avant tout de motifs géométriques, ces œuvres datent pour la plupart du Mésolithique, il y a 10 000 ans. Mais, des Cro-Magnons aux Bidochon, les Franciliens des vingt derniers millénaires se sont tous essayés à graver le grès local! Au départ du Vaudoué, un sentier pédagogique intitulé « promenade du Rocher Cailleau » est taillé sur mesure pour découvrir ce site en famille.

La somptueuse vallée des Merveilles



La vallée des Merveilles domine le palmarès de l'art rupestre français, avec ses 40 500 gravures réparties sur 4000 roches dans sept hautes vallées alpines, entre Alpes-Maritimes et Italie. Ses milliers de gravures d'altitude, nichées de 1900 à 2700 mètres, seraient pour la plupart l'œuvre d'agriculteurs ou de pasteurs. Alternant figuration et abstraction, elles furent réalisées par percussion il y a environ 5 000 ans, à l'âge du Bronze. Certaines représentent des constellations déjà observables à l'époque! Le musée des Merveilles de Tende permet de partager ces trésors en évitant une randonnée exigeante sur le site.

EMILIE LESVIGNES - MUSÉE DES MERVEILLES / AURIMAGES



Les statues-menhirs du Rouergue et du Languedoc

Lorsqu'on pense aux mégalithes, on imagine plus les alignements de menhirs bretons que la campagne occitane. Et pourtant… À cheval entre six départements méridionaux crèchent pas moins de 214 statues-menhirs – des menhirs sculptés représentant une figure humaine – datées du Néolithique final. Le groupe principal regroupe 157 monuments du Rouergue entre Aveyron, Tarn et Hérault. Assez homogènes stylistiquement, ces bonshommes parés tiennent un objet mystérieux. Leurs cousines du Languedoc, plus diversifiées, jalonnent le Gard, l'Ardèche et l'Hérault. Des espaces archéologiques dédiés et une carte des statues-menhirs visitables sont disponibles sur le site de la route des statues-menhirs d'Occitanie.



Les stèles anthropomorphes de Provence

Encore un groupe de roches gravées anthropomorphes du Midi? Eh oui! Près de 255 stèles et fragments de stèles anthropomorphes (parfois classées comme des statues-menhirs) parsèment le Sud-Est de la France. Le rôle de ces figures, classées par les archéologues en huit styles et découvertes en contexte funéraire, reste inconnu de nos jours. Elles servent en tout cas de révélateur des réseaux à longue distance du Néolithique moyen et final qui existaient sur le territoire provençal. Deux ensembles notables de stèles se visitent : un premier au musée Calvet d'Avignon, et pour les pantouflards parisiens, un second à Saint-Germain-en-Laye, au musée d'Archéologie nationale.

COLLECTION DAGLI ORTI / MUSÉE FENAILLE RODEZ / GIANNI DAGLI ORTI / AURIMAGES - AKG-IMAGES / ALAIN LE TOQUIN / AVIGNON, MUSÉE CALVET

DES CELTES AUX ROMAINS

BIBRACTE : VILLE GAULOISE





ANTOINE MAILLIER

Le mont Beuvray abrite le plus grand chantier archéologique de France, installé sur les vestiges de cet oppidum gaulois, là-même où Vercingétorix prendra la tête de la coalition des peuples gaulois contre les légions de César en 52 av. J.-C.



Les vestiges de Bibracte sont enfouis au sommet du mont Beuvray depuis deux mille ans. Au premier plan, le replat dit de la Pâture du Couvent, avec les plus anciennes constructions romaines de la ville, datées du lendemain de la guerre des Gaules, en partie recouvertes par un couvent franciscain de la fin du Moyen Age. En vignette, la plus grande villa romaine (ou *domus*) de l'oppidum PC1.

Du haut de ses 821 mètres, la silhouette massive du mont Beuvray se dresse telle une sentinelle sur le rebord méridional du Morvan, ce vieux massif raboté par l'érosion enraciné en terre bourguignonne, offrant à ceux qui le gravissent un panorama époustouflant portant jusqu'aux Alpes et aux volcans d'Auvergne. Du moins par temps clair… C'est là, au sommet, sous une majestueuse forêt de hêtres, qu'est enfouie depuis deux mille ans Bibracte, l'ancienne capitale des Éduens, puissant peuple gaulois établi sur un territoire allant de la Saône à l'Allier. Là, qu'à l'été 52 avant notre ère, Vercingétorix se voit confier le commandement en chef de la fédération des peuples gaulois contre les légions de Jules César. Ici encore que, quelques mois plus tard, après sa victoire écrasante à Alésia, le général romain prendra ses quartiers d'hiver et mettra sans doute la touche finale à ses *Commentaires sur la Guerre des Gaules*.

Fondée à la fin du II^e^ siècle avant notre ère, Bibracte est abandonnée dès le tout début du I^er^ siècle de notre ère, quelques décennies après la conquête romaine de la Gaule, au profit de la nouvelle ville romaine d'*Augustodunum* (Autun), avec laquelle elle sera longtemps confondue. Elle retournera alors peu à peu à la nature, ne laissant de vestiges tangibles qu'un nom dans les textes et la mémoire des hommes, des monnaies et des tessons d'amphores ainsi que d'énormes terrassements visibles dans le paysage. Au milieu du XIX^e^ siècle, Jacques-Gabriel Bulliot, un érudit passionné d'histoire, la sort de l'oubli. Durant trente-cinq ans, il fouille sans relâche, dévoile des kilomètres de murs. Son neveu Joseph Déchelette prend la relève en 1897. À eux deux, ils démontrent que c'est bien la ville gauloise qui sommeille au sommet du Beuvray. Mais la guerre de 1914 met un coup d'arrêt à cette première exploration archéologique. Et la forêt reprend ses droits. Jusqu'en 1984. Des investigations d'une tout autre ampleur démarrent alors sous le patronage du président François Mitterrand qui ne s'arrêteront plus. Et qui font aujourd'hui du site le plus grand chantier archéologique de France. Année après année, de nouveaux pans de l'histoire de Bibracte sont exhumés. Même s'il reste beaucoup à découvrir (moins de 10 hectares sur les 135 qu'occupait la ville ont été explorés dans le détail), le plan général de l'agglomération et les grandes étapes de son histoire sont désormais bien établis. Tout commence lorsque les Éduens décident d'édifier à mi-côte du mont Beuvray une imposante



Des femmes chouïa à une fontaine romaine en activité à Timgad. Fondée en 100 apr. J.-C. par l'empereur Trajan comme bastion contre les Berbères, la ville, ici photographiée en 1910, suit le plan classique romain et est remarquablement préservée.

ANTOINE MAILLIER

couronne défensive longue de 7 km, composée d'une succession de talus, d'un fossé et de remparts, eux-mêmes construits selon la technique originale du *murus gallicus* (« mur gaulois ») qui impressionnera plus tard César. Fait d'une armature de poutres de bois horizontales entrecroisées fixées entre elles par de grands clous en fer, ce type d'ouvrage est, selon ses propres dires, *« très pratique et parfaitement adapté à la défense des villes, car la pierre le défend du feu et le bois des ravages du bélier »* (*Commentaires*, Livre VII, Chap. XXIII). Bibracte est de fait l'une de ces quelque deux cents agglomérations fortifiées d'un genre nouveau (les fameux « oppida ») qui essaiment quasi simultanément vers la fin du IIe siècle avant notre ère au nord de l'arc alpin, de la façade atlantique de la France à la moyenne vallée du Danube. *« Même si elles contribuent évidemment au prestige et à la construction identitaire des peuples gaulois, ces fortifications ont avant tout une vocation militaire. Et leur rôle premier est d'être suffisamment impressionnants pour dissuader l'ennemi de les attaquer »*, tient à rappeler Vincent Guichard, archéologue et directeur de l'établissement public de coopération culturelle qui gère le site. Et pour cause. L'Europe moyenne plonge à cette époque dans le chaos. *« On sait que l'espace celtique connaît alors des mouvements de population de très grande ampleur mobilisant des peuples originaires des grandes plaines du Nord – les Cimbres et les Teutons – et d'autres à leur suite. Et que des affrontements militaires ont lieu, les fameuses "guerres cimbriques" dont parlent les historiens romains*, poursuit l'archéologue. *En l'espace de tout au plus quelques décennies, on observe un peu partout une chute vertigineuse de la démographie et un dépeuplement des gros bourgs et des innombrables établissements ruraux non fortifiés qui avaient prospéré tout au long du IIe siècle avant notre ère. Les oppida, qui apparaissent précisément à ce moment-là, ne traduiraient donc pas une nouvelle étape de progrès vers une société plus urbaine comme on l'a longtemps pensé, mais bien le symptôme d'une période de bouleversements et d'instabilité. »*

Restitution du rempart de la ville, au niveau de la Porte du Rebout. Construit selon la technique du *murus gallicus* décrite par César, le mur est structuré par une ossature de poutres horizontales croisées, solidarisées en façade par de très grands clous en fer.

C'est dans ce contexte que Bibracte naît. Ses tout premiers stades de développement restent difficiles à identifier. L'architecture gauloise, à ossature de bois, a en effet laissé peu de traces, si ce n'est les trous dans le sol par les poteaux des maisons qui ont depuis disparu. Malgré tout, les archéologues ont montré que dès le début du Ier siècle avant notre ère, de nombreux ateliers spécialisés dans le travail des métaux s'installent de part et d'autre de l'axe de circulation principal qui traverse l'oppidum depuis la porte du Rebout, au nord-est, jusqu'aux Grandes Portes, au sud-ouest. Vers 90 avant notre ère, une nouvelle couronne de fortifications de 5,2 km remplace la première, contractant la surface intra-muros de 200 à 135 hectares. La ville grossit, évolue sans cesse. Les bâtiments sont reconstruits tous les 20-25 ans en moyenne. Bibracte est alors un important centre de production, mais aussi de consommation et d'échanges comme l'attestent notamment les restes d'amphores à vin en provenance d'Italie, omniprésents sur le site.

ENTRE DEUX MONDES

Très vite, dès le lendemain de la guerre des Gaules, l'oppidum se romanise. La pierre remplace de plus en plus souvent le bois dans l'architecture. De grandes demeures aristocratiques construites sur le modèle des *domus* italiennes, font leur apparition, notamment dans le secteur moins accidenté dit du Parc aux Chevaux. *« Bibracte est désormais une sorte d'avatar urbain, une ville en transition autant romaine que gauloise »*, insiste Vincent Guichard. Il faut dire que les Éduens ont toujours entretenu des rapports privilégiés avec Rome. Avant la fin du IIe siècle avant notre ère, ils s'étaient alliés au travers d'un traité militaire. C'est d'ailleurs pour répondre à leur appel que César va intervenir en 58 avant notre ère, pour défendre ceux qu'il honore du titre prestigieux de « frères » contre les Helvètes. De là, le général romain en profitera pour soumettre la Gaule. Et même après avoir rejoint la coalition gauloise dirigée par Vercingétorix, en 52 avant notre ère, les Éduens vont conserver un statut privilégié, auquel répond une romanisation précoce de leurs institutions et de leur capitale. Dans les deux ou trois décennies qui suivent la guerre des Gaules, et avant même que le pays éduen ne soit intégré à la nouvelle province romaine de la Gaule lyonnaise, sous le règne d'Au-

guste (27 av. J.-C. – 14 apr. J.-C.), Bibracte, qui compte alors autour d'une dizaine de milliers d'habitants, acquiert les attributs d'une communauté civique organisée à la mode romaine. On y retrouve l'esthétique, les techniques de construction et les matériaux employés par les Romains (la pierre, les tuiles de terre cuite, le mortier de chaux, etc.). Les *domus* atteignent des tailles exceptionnelles. *« La plus spacieuse ("PC1"), au Parc des Chevaux, est avec ses 3600 m² et sa riche décoration, un véritable palais, articulé autour d'un atrium et une cour à péristyle »*, relève Vincent Guichard. Au cœur de l'agglomération, un vaste ensemble monumental voit le jour, interprété comme un forum.

La fin de l'oppidum, comme de tous ceux qui ont vu le jour en même temps en Europe, est pourtant proche. Vers l'an 15 avant notre ère, Bibracte commence en effet à se vider de ses occupants au profit d'*Augustodunum*. Quelques bâtiments y sont tout de même encore construits au début de notre ère, sorte d'ultime soubresaut avant son abandon, avec ses secrets. *« L'une des lacunes les plus insolites et les plus agaçantes est l'absence de traces claires de la présence de l'élite au sein de l'oppidum avant la guerre des Gaules »*, souligne Vincent Guichard. Autre interrogation : les espaces collectifs de stockage des denrées de la vie courante. *« César nous dit que les richesses de la Gaule sont concentrées dans les oppida et que c'est là que ses armées se réapprovisionnent. Mais nous n'avons jamais retrouvé d'entrepôts à Bibracte ou ailleurs. Nous ne savons peut-être pas les voir… La découverte récente d'un vaste espace public d'un type nouveau, une cour entourée d'une galerie de 45 m de côté, qui avait complètement échappé aux fouilleurs du XIXe siècle, montre que beaucoup d'aspects des oppida restent encore à préciser. »*

À LIRE

Bibracte, une ville entre deux mondes, Fabienne Lemarchand et Antoine Maillier, Bibracte EPCC, Centre archéologique européen, 2017.

Cet espace public est un exemple inédit d'architecture monumentale gauloise. Sa reconstruction par trois fois et l'utilisation de l'ossature bois (sauf pour sa dernière phase) explique que ses vestiges prennent la forme d'un palimpseste qui accumule les ancrages de poteaux de chaque phase.

Si Bibracte n'est plus, le mont Beuvray, lui, continue d'être fréquenté. Une tradition y fait venir saint Martin, évêque de Tours et évangélisateur des Gaules, à la fin du IVe siècle, pour y détruire « un temple d'idoles » et le remplacer par une fondation chrétienne. Une chapelle lui est d'ailleurs toujours dédiée au sommet. Vers 1400, une communauté franciscaine s'installe à l'emplacement du complexe monumental de la Pâture du Couvent. Elle quittera les lieux au XVIIe siècle. *« Le sommet du site est en partie mis en culture et accueille les troupeaux, comme en témoignent les alignements de hêtres aux formes tourmentées, vestiges d'anciennes haies plessées aujourd'hui noyés dans le couvert forestier qui réinvestit massivement les lieux au XXe siècle, alors que la population du Morvan chute de 80 % sous l'action conjuguée des pertes humaines lors du premier conflit mondial et d'un exode rural continu »*, note également Vincent Guichard. Et jusqu'au XIXe siècle, une foire fondée en plein Moyen Âge se déroulera chaque premier mercredi de mai au sommet.

Fabienne Lemarchand



ANTOINE MAILLIER

Une agglomération satellite

Tout près des sources de l'Yonne, à 4 km au nord-ouest des remparts de Bibracte, les archéologues ont mis en évidence une agglomération contemporaine de l'oppidum. Non fortifiée, elle occupait peut-être 100 ha. *« Les relevés LiDAR ont révélé l'existence d'une voie centrale de part et d'autre de laquelle s'étendaient, sur des dizaines et des dizaines d'hectares, des maisons compactes, comparables à celles mises au jour à l'intérieur de l'oppidum, dans le quartier artisanal et très densément peuplé de la Côme Chaudron, près de la Porte du Rebout »*, souligne Vincent Guichard. Autre fait marquant, le cœur de cette agglomération était occupé par un vaste enclos rectangulaire à l'intérieur duquel trois « temples » alignés ont été mis en évidence, tous de plan carré typiquement gaulois. La fouille intégrale de l'un d'eux indique une fondation, au plus tard, au milieu du Ier siècle avant notre ère, et l'existence d'une continuité architecturale entre une construction initiale en bois et une dernière en pierre, gallo-romaine. *« Existe-t-il pour autant une continuité fonctionnelle ?* s'interroge Vincent Guichard. *Il faut rester prudent. Parler de temple de l'âge du Fer est hasardeux. Ce sont des lieux de rassemblement où des rituels étaient organisés, souvent de tonalité militaire. Le bâtiment initial abritait-il une divinité ? Celle-ci n'ayant pas forme humaine chez les Gaulois, nous l'ignorons. Il n'est pas rare que des temples gallo-romains en pierre aient été installés sur des lieux de rassemblements de l'âge du Fer, réactivant un lieu de mémoire. Sans qu'ils aient nécessairement la fonction religieuse qui leur a été octroyée au milieu du Ier siècle de notre ère ou après. »* Quoiqu'il en soit, cette agglomération satellite a été abandonnée en même temps que Bibracte. Seul le sanctuaire est resté actif jusqu'à la fin de l'Antiquité.

NARBO MARTIUS REFAIT SURFACE

Sous les terres humides de Narbonne, les archéologues exhument un port presque mythique : celui de la première colonie romaine en Gaule. Amphores, entrepôts, navires et rituels : l'exposition *Escale en Méditerranée romaine*, au musée Narbo Via, raconte l'histoire de *Narbo Martius*, carrefour antique disparu.

« C'est à toi que les mers de l'Orient et l'océan des Ibères versent leurs marchandises et leurs trésors (…). Tout ce qui navigue dans l'univers entier vient aborder à tes rives. » **Ausone,** *Ordo urbium nobilium*, **IVe siècle.**



Mosaïque pariétale représentant un navire et un phare (moulage), découverte à Rome sur la colline de l'Esquilin et datée du IIIe siècle.

ARCHIVES PHOTOGRAPHIQUES DES MUSÉES CAPITOLINS/MUSEO DELLA CIVILTÀ ROMANA

La mer, jadis toute proche, s'est retirée. Sous le vent du Cers, entre l'étang de Bages-Sigean, les anciens bras de l'Aude et les collines de la Clape, sommeille une grandeur antique oubliée. Non pas l'Atlantide, mais *Narbo Martius*, fondée en 118 av. J.-C., première colonie romaine hors d'Italie et capitale de la Transalpine, future Gaule narbonnaise. Pour en retrouver la trace, il faut quitter les boulevards paisibles et suivre les archéologues dans les anciens méandres de l'*Atax* (l'Aude). Car c'est là, sous les champs et les marécages, que ressurgit, depuis quinze ans, un port parmi les plus puissants de la Méditerranée antique. Avec l'exposition *Escale en Méditerranée romaine*, le musée Narbo Via révèle un vaste système portuaire reliant Rome à l'Hispanie, à l'Atlantique, au nord de la Gaule et aux îles britanniques. Un carrefour vital de la *Mare Nostrum*, longtemps rêvé, désormais révélé par la science.



ESCALE EN MÉDITERRANÉE ROMAINE,
MUSÉE NARBO VIA, NARBONNE
Jusqu'au 21 septembre 2025

UNE CAPITALE REDÉCOUVERTE

On savait la cité prospère, vantée par Pline l'Ancien, Pomponius Mela ou Strabon, comme l'un des grands centres commerciaux et politiques de l'Occident romain. Mais son port restait presque mythique : aucune localisation précise, des vestiges rares, quelques amphores repêchées ici et là.

En 1914, l'archéologue et homme politique Henri Rouzaud avait pourtant pressenti l'existence d'un complexe portuaire en bordure des étangs. Une hypothèse devenue, au fil du temps, la théorie des « avant-ports » : des in-



Vue générale du site de Saint-Martin-le-Bas (Gruissan), avec le site archéologique au premier plan, l'étang de l'Ayrolle au second plan et le grau de la Vieille Nouvelle à l'arrière-plan.

frastructures externes, et des entrepôts en ville. Il faudra attendre les années 2010, avec le lancement d'un partenariat entre la Région Occitanie et l'État (CNRS et Drassm – Département des recherches archéologiques subaquatiques et sous-marines), pour que l'intuition prenne corps.

UN PORT EN ARCHIPEL

Sous l'impulsion de Corinne Sanchez, directrice du programme de recherche au CNRS et commissaire principale de l'exposition, et de Marie-Pierre Jézégou, archéologue sous-marine au Drassm et co-commissaire, trois sites sont explorés : Port-la-Nautique, Castélou-Mandirac et Saint-Martin. Plus récemment, le quai d'Alsace, en centre-ville, s'est ajouté à la carte.

Au bord de l'étang de Bages-Sigean, Port-la-Nautique paraît d'abord être le cœur du système. On y découvre une zone portuaire et plusieurs entrepôts à *dolia*, ces jarres massives destinées essentiellement au transport du vin. Mais les fouilles révèlent que le site décline dès le Ier siècle de notre ère, au profit du Castélou-Mandirac, où l'on décharge les marchandises à l'embouchure du fleuve. *« C'est là que l'activité se poursuit, jusqu'au VIe-VIIe siècle »*, précise Ambroise Lassalle, conservateur du patrimoine chargé des expositions temporaires au musée Narbo Via.

À Mandirac, les digues sont entretenues, les monuments antiques recyclés pour stabiliser les berges quand les premières basiliques chrétiennes se dressent. *« L'endroit était peu hospitalier, mais le soin public apporté à l'entretien témoigne de l'importance continue du port dans l'Antiquité tardive »*, explique Corinne Sanchez. Une épave du Ve siècle, utilisée comme renfort de berge, éclaire même l'évolution de la construction navale entre Antiquité et Moyen Âge.

Plus à l'est, à Saint-Martin (Gruissan), le paysage change. Les fouilles archéologiques laissent supposer un espace privé voire semi-public, comme en témoigne la découverte d'un bâtiment administratif et d'un probable phare. Enfin, au centre-ville, les fouilles préventives du quai d'Alsace révèlent des entrepôts antiques près de l'ancien cours de l'Aude. De quoi mesurer l'ampleur du réseau commercial narbonnais, dont de nombreux éléments restent à exhumer.



Stèle représentant un triton, divinité mi-homme, mi-poisson, protectrice des navigateurs.

UN TERRITOIRE À RECOMPOSER

Cartographier un port romain, c'est d'abord comprendre les métamorphoses de son territoire. Deux méthodes de prospection géophysique non invasive ont été employées à Narbonne : la résistivité électrique, qui mesure les variations de conductivité des sols, et la prospection magnétique, qui détecte les anomalies associées à la présence de vestiges. Grâce à elles, chenaux, digues et bâtiments réapparaissent sous les roselières.

Mais il a aussi fallu mobiliser les sciences du vivant. *« Les carpologues analysent graines et noyaux pour identifier les espèces cultivées. Les palynologues scrutent les pollens fossiles pour reconstituer les paysages végétaux. Les xylologues examinent le bois et les anthracologues les charbons pour déterminer les essences et les ressources forestières utilisées »*, détaille Ambroise Lassalle. *« Un ichthyologue, spécialiste des poissons, a même identifié des murènes dans le vivier de Port-la-Nautique, ajoute Corinne Sanchez – preuve que les Romains avaient introduit, pour le plaisir des yeux (et sans doute du palais), cette espèce habituée aux côtes rocheuses dans un milieu lagunaire. »* Chaque discipline éclaire l'évolution du territoire.

L'ARCHÉOLOGIE DE LA MER

Longtemps livrés aux chasseurs de trésors – ces aventuriers qui retournaient les sites comme une héritière pressée sur une scène de crime – les fonds marins racontent quant à eux une tout autre histoire aujourd'hui. Grâce aux avancées de l'archéologie sous-marine, les circuits du commerce romain se dessinent avec clarté. *« Des années 1950 aux années 1970, les plongeurs étaient des amateurs qui le plus souvent n'étudiaient pas eux-mêmes leurs trouvailles*, se souvient Marie-Pierre Jézégou. *Depuis, la discipline s'est professionnalisée, à l'image des fouilles terrestres. »* Finie la photogrammétrie au stéréoscope à double portique : place à la modélisation 3D.

Les cargaisons parlent : amphores, céramiques sigillées, étain, marbre… Certaines, homogènes, attestent d'importations directes depuis l'Espagne, l'Italie ou l'Afrique du Nord. D'autres, hétérogènes, trahissent le cabotage, ses escales, ou la redistribution de marchandises arrivées séparément puis stockées dans les grands ports – ces *hubs* antiques.

PHILIPPE BENOIST - ARNAUD SPANI / NARBO VIA



Une épave avec son chargement, remployée dans la jetée de Mandirac, en cours de fouilles.

À bord, on retrouve aussi des objets domestiques : vaisselle, ustensiles de libation, jeux – avec même des dés pipés au mercure ! Les symboles apotropaïques abondent : tritons, osselets, astragales, yeux protecteurs… Les navires romains embarquaient un univers syncrétique, nourri d'influences nord-africaines et orientales.

Reconstitués dans l'exposition, ces navires de 40 mètres, capables de transporter jusqu'à 500 tonnes de fret, impressionnent par leur ingénierie, disparue avec l'Empire, et restée inégalée jusqu'au XVIII[e] siècle. Trois-mâts, carènes à fonds pincés et quille proéminente ou au contraire aptes à la navigation fluvio-maritime, rames-gouvernails : les Romains savaient remonter le vent jusqu'à 45°, franchir les détroits entre Corse et Sardaigne, forcer l'embouchure du Rhône. *« Voyez le golfe du Lion et ses bancs de sable, imaginez déplacer de telles masses dans ces conditions ! »*, défie l'archéologue sous-marine. Et d'ajouter dans un sourire : *« À côté, Christophe Colomb pilotait une coque de noix ! »*

UN MONDE PORTUAIRE

La science restitue aussi les métiers du port : *picatores* badigeonnant les coques, *saccarii* déchargeant les navires, charpentiers, mesureurs, armateurs, négociants, aubergistes – toute une fourmilière logistique. Le port n'était pas qu'un carrefour : c'était un monde en soi, avec ses rites, ses odeurs, ses superstitions.

L'exposition permet de suivre les flux entre *Narbo Martius*, Carthage, Tarragone ou Ostie sur une immense carte interactive. Le visiteur voit circuler les denrées, comprend comment une colonie fondée sur une rive marécageuse est devenue un centre névralgique de la logistique impériale.

NARBONNE LA PIONNIÈRE

Mais que distingue *Narbo Martius* des autres ports romains en Gaule ? Là où Marseille, héritière d'un port grec, reste concentrée sur l'espace de son actuel Vieux-Port, et Fréjus est conçue ex nihilo par les ingénieurs romains, Narbonne met en place dès 118 av. J.-C. un réseau éclaté, articulé entre étangs, canaux et bras de l'Aude.

Première colonie romaine en Gaule, elle a un siècle d'avance sur Fréjus et Arles, dont l'essor sera plus lent. Seule Arles rivalisera, grâce à sa position stratégique dans le couloir rhodanien, axe vital du ravitaillement militaire. Comme le souligne Corinne Sanchez : *« Narbonne et Arles, villes sœurs, s'illustrent en tout cas par leur rapport au fleuve : l'axe Aude-Garonne pour Narbonne, le Rhône pour Arles. »*

L'histoire ne s'arrête pas là ; de nouveaux projets visent à étendre l'exploration. *« On aimerait travailler sur d'autres sites à l'échelle des étangs, plus près de la mer, côté est, à proximité des anciens graus »*, précise Corinne Sanchez. Soutenue par la Région, l'État et les collectivités, cette ambition ancre Narbonne dans une recherche au long cours.

C'est dans ce contexte que l'exposition *Escale en Méditerranée romaine* prend toute sa force. Ici, l'histoire ne se raconte pas : elle se vit. La scénographie mêle érudition et immersion. Les cartes s'animent, les gestes sont rejoués. On assemble, de nos mains, des pièces de bois selon la technique antique du tenon et de la mortaise – ce système d'emboîtement sans clou ni colle avec lequel les charpentiers romains construisaient navires et entrepôts. Un monde disparu devient tangible. On y croise des enfants expliquant un dispositif interactif à leur grand-mère, des ados plongés dans les carnets de fouilles, des couples qui se font sentir le *garum* – cette sauce de poissons fermentés dont raffolaient les Romains – ou la poix, noire et collante, qui calfatait les coques, enduisait les amphores, et imprégnait jusqu'aux quais. L'été venu, l'exposition s'ouvre même sur le paysage réel : une traversée en bateau permet d'arpenter les anciens étangs, au-dessus des ports antiques. Sous les roseaux, Rome respire à nouveau.

Julien Nénault



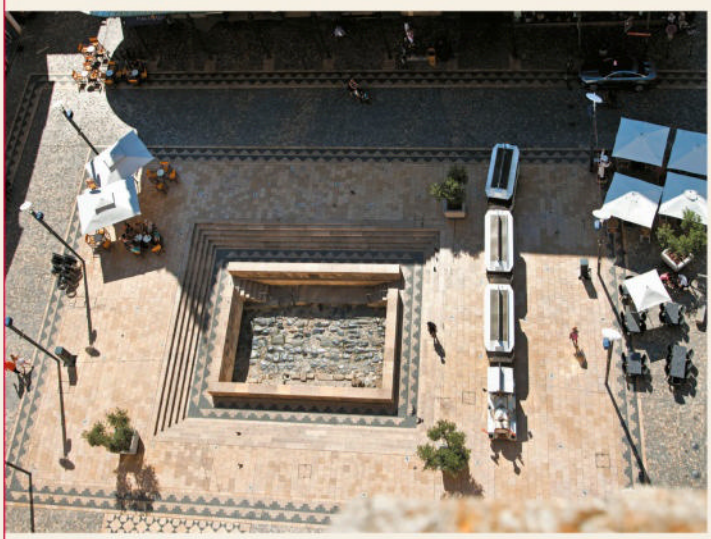
Épave de la Madrague de Giens (Hyères), en cours de fouilles.

BENOIT FAVENNEC CNRS - A. CHÊNE CNRS CCJ

SUR LA VOIE DOMITIENNE

Vestiges de la voie romaine *Via Domitia*, place de l'Hôtel de Ville, dans le quartier de la Cité, cœur historique de Narbonne.

La première grande route romaine en Gaule, se déguste en pointillés sur de petits chemins vicinaux qui suivent des pans de l'antique parcours entre vallée du Rhône et Pyrénées.



Il faut tout de même reconnaître à l'envahisseur romain qu'il n'a pas ménagé sa peine : en trois ou quatre siècles, il a construit à travers l'Europe et l'Afrique du Nord un immense réseau routier de plus de 100 000 kilomètres dont 10 à 15 000 dans la seule Gaule. La voie Domitienne ou *Via Domitia*, toujours ancrée en pointillés dans le territoire français par des chemins de terre ou des rues urbanisées, en est le vestige le plus ancien et le mieux conservé. Cette route antique, construite à partir de 118 av. J.-C. pour asseoir l'autorité romaine du Rhône aux Pyrénées juste après la conquête de la Gaule méridionale, était l'un des chaînons de l'immense réseau routier qui permettait de gouverner le monde romain. Elle court tout le long de l'arc du Golfe du Lion, sur près de 250 km, du Rhône aux Pyrénées, depuis *Ugernum*, aujourd'hui Beaucaire dans le Gard, jusqu'à *In summo Pyreneo*, près du col du Perthus. L'Empereur Domitien n'est pour rien dans sa construction, elle a été baptisée en l'honneur du général romain Domitius Ahenobarbus, proconsul et fondateur de la colonie de Narbonne (voir Narbo Martius *refait surface*, p. 46), qui fut à l'initiative du tracé réalisé à partir d'un ensemble de pistes protohistoriques appelé « voie Héracléenne » par les historiens et géographes grecs.

Partir sur ses traces revient à suivre un jeu de piste ponctué de bornes couvertes de lichens, de ponts antiques ou de modestes sections dallées ou pavées en milieu urbain, mais la plupart du temps, c'est un chemin de terre battue sur des couches stratifiées de gravier et de cailloutis. À la sortie de Beaucaire, sur un chemin en cul-de-sac vers Le Clos d'Argences, on trouve ainsi quatre colonnes antiques en granit appelées abusivement « Colonnes de César ». Ce sont des bornes milliaires, ces bornes routières qui portaient, outre l'indication de distance, le nom des empereurs intervenus sur la voie. Un peu plus loin, vers Redessan, s'élève la borne IX érigée en l'honneur de l'Empereur Tibère et surnommée la Pierre des fiancés. Ensuite, la voie Domitienne rentre dans la ville de Nîmes par la Porte d'Auguste en suivant la nationale. À la sortie de la ville, elle file vers le Sud-Ouest et passe par Vergèze pour rejoindre Montpellier par le pont Ambroix au-dessus du Vidourle dont il reste une arche que l'on traverse pour entrer à Ambrussum. Vers l'étang de Thau dans l'Hérault, l'un des plus longs tronçons de la *Via Domitia* a été découvert en 2022 à Loupian au milieu de collines tapissées de chênes verts lors d'un projet d'enfouissement d'une canalisation d'eau. Les fouilles ont permis de distinguer une chaussée centrale large d'environ 6 m, constituée de galets et d'éclats de calcaire, dédiée en priorité aux convois militaires et officiels et sur les côtés deux chaussées latérales moins bien aménagées. On suppose que les marchands pouvaient emprunter la voie principale, mais devaient se ranger rapidement sur les côtés au passage des légions ! Ensuite, les plus courageux pourront poursuivre depuis Narbonne par le pont des Marchands pour traverser l'Aude, prendre la direction de Salses et continuer jusqu'aux Cluses dans les Pyrénées-Orientales. Le parcours de la voie Domitienne en Occitanie s'achève un peu plus haut, au col du Perthus.

C.M.

PHILIPPE ROY / AURIMAGES

ALÉSIA ? CONNAIS PAS !

En 52 av. J.-C., une coalition gauloise se fait piéger par César sur les hauteurs du mont Auxois dans l'actuelle Côte-d'Or. C'en est fait de la résistance unifiée contre les Romains.



MANUEL COHEN / AURIMAGES

« Je ne sais pas où se trouve Alésia ! Personne ne sait où se trouve Alésia ! », s'exclame un Abraracourcix très énervé dans *Le Bouclier arverne*. Si le chef du village d'Astérix est un peu chatouilleux sur la question, c'est que cette défaite marque l'assujettissement total des tribus celtes à Rome. Mais cette envolée fait aussi référence à la polémique qui entoure la localisation exacte de la bataille. Car il y a eu beaucoup de prétendants pour reprendre à leur compte ce point d'ancrage de l'identité nationale et contester Alise-Sainte-Reine dans son rôle de site officiel. Passionné par l'histoire de la Gaule, c'est Napoléon III qui, convaincu par plusieurs découvertes, lance une campagne de fouilles en 1861 sur le mont Auxois. On retrouve très vite tous les signes d'une vaste opération militaire ayant eu lieu autour de 50 av. J.-C.

Mais plusieurs historiens et archéologues contestent la localisation du siège et émettent des dizaines d'hypothèses contradictoires. L'une des propositions les moins farfelues est celle d'André Berthier qui, superposant le « portrait-robot » du site décrit par César aux cartes d'état-major sur une zone s'étendant de Sens à Genève, ne trouve qu'une seule correspondance possible : le village de Chaux-des-Crotenay dans le Jura. *« Les fouilles préventives dans le Jura n'ont rien donné »*, rétorque Sébastien Pitoizet du MuséoParc Alésia. *« Et surtout, à Alise-Sainte-Reine, on a retrouvé une montagne de vestiges à la fois romains, gaulois et germains. Si ce n'est pas Alésia, alors qu'est-ce qui s'est passé ici et pourquoi personne n'en parle ? Enfin, l'archéologie aérienne basée sur le LiDAR a montré des fortifications tout autour du mont Auxois. Il n'y a plus aucun doute possible. »* De fait, aujourd'hui, la communauté scientifique française et internationale considère Alise-Sainte-Reine comme le lieu historique de la bataille.

Depuis 1865, un Vercingétorix colossal – 6,60 m de haut et 5 tonnes – surplombe le village d'Alise-Sainte-Reine. Moustache tombante, cheveux en bataille, un casque renversé à ses pieds, le chef arverne, encerclé avec ses troupes dans l'oppidum d'Alésia, vient de comprendre que la partie est perdue et va se rendre à César. *« Tout est faux dans cette statue »*, corrige Sébastien Pitoizet. *« Les Gaulois avaient les cheveux courts et se rasaient. Et les bandelettes qui enserrent ses braies n'apparaissent qu'au Moyen Âge. »* Et pour couronner le tout, le sculpteur Millet lui a donné les traits de Napoléon III. Un long escalier aménagé début XX^{e} dévale la butte jusqu'au cœur du village. Ensuite, le chemin s'échappe à travers les prés proprement broutés par les charolaises. Derrière la cour de la ferme du Moulin-Savy, une pente douce conduit en sous-bois sur les coteaux où le rusé César avait établi la première ligne d'encerclement de l'oppidum pour repousser les charges de cavalerie et d'infanterie. Plus loin, une autre ligne de défense, système de talus fortifiés en motte de gazon coiffés de palissades, de tours et autres fosses, était destinée à briser les attaques de l'armée de secours. Ses 240 000 hommes – alors que les Romains n'étaient sans doute que 60 000 – s'y cassèrent effectivement les dents. Et la Gaule devint gallo-romaine…

C.M.

Statue de Vercingétorix sculptée par Aimé Millet et conçue par Viollet-le-Duc, érigée en 1865 à l'extrémité ouest de l'oppidum d'Alésia, sur le Mont-Auxois, près d'Alise-Sainte-Reine en Bourgogne. Commandée par Napoléon III, elle incarne une vision nationaliste exaltant la figure du Gaulois.

LES CAHIERS SCIENCE&VIE
— LA BOUTIQUE —

Best-seller de nos lecteurs

OFFREZ OU OFFREZ-VOUS le charme et la technologie de cette chaîne Hi-Fi rétro !

Réécoutez tous vos titres préférés sur vos disques, vos CD et vos K7, grâce à **cette chaîne au style rétro !** Elle est dotée d'une **radio AM/FM,** d'une **platine vinyle** (33, 45 et 78 tours), d'un **lecteur K7,** d'un **lecteur CD,** et d'une **prise USB** pour écouter votre musique sous format MP3. Vous pouvez aussi **enregistrer vos vinyles,** CD et K7 **sur clé USB.** Sa haute technologie vous offre **un son d'une qualité exceptionnelle !**

CARACTÉRISTIQUES TECHNIQUES :
- Lecteur CD-CDR-CDRW, K7, MP3.
- Platine vinyle (33, 45, 78 tours).
- Radio AM/FM.
- Prise USB avec entrée/sortie AUX.
- Affichage LCD avec rétroéclairage.
- 2 haut-parleurs et 1 télécommande.
- Dimensions : 21 x 34 x 50 cm. • Poids 7,8 kg
- Garantie 2 ans. • Eco-participation incluse.



215€ seulement

Une télécommande

FLASHEZ MOI POUR DÉCOUVRIR CETTE OFFRE !

En vente sur www.kiosquemag.com/boutique

ou par téléphone 01 46 48 48 03 du lundi au samedi (paiement en carte bancaire uniquement) ou par courrier ci-dessous ▼

BON DE COMMANDE

À renvoyer à : La Boutique Les Cahiers Science & Vie - 59898 LILLE CEDEX 9

Oui je commande	Réf	Qté	Prix	Total
LA CHAINE HIFI RETRO	426 924		215 €	
FRAIS DE PORT EN COLISSIMO Livraison 10 jours après enregistrement de ma commande				+ 15,00 €
MONTANT TOTAL DE MA COMMANDE				€

Je règle par chèque joint libellé à l'ordre de Les Cahiers Science&Vie.

KIOSQUE mag.com

Vous souhaitez régler par carte bancaire Rapide, simple et 100% sécurisé, rendez-vous sur **www.kiosquemag.com**

Offre valable France Métropolitaine valable jusqu'au 31/12/2025 dans la limite des stocks disponibles. Conformément à l'article L 221-18 du code de la consommation, vous disposez d'un droit de rétractation de 14 jours à compter de la réception de votre commande et vous pouvez nous retourner votre colis dans son emballage d'origine complet. Les frais d'envoi et de retour restent à votre charge. Les informations demandées sont destinées à la société REWORLD MEDIA MAGAZINES (KiosqueMag) à des fi ns de traitement et de gestion de votre commande, d'opérations promotionnelles, de fidélisation, de la relation client, des réclamations, de réalisation d'études et de statistiques et, sous réserve de vos choix, de communication marketing par KiosqueMag et/ou ses partenaires par courrier, téléphone et courrier électronique. Vous bénéficiez d'un droit d'accès, rectifi cation, d'effacement de vos données ainsi que d'un droit d'opposition en écrivant à RMM-DPD, c/o service juridique, 40 avenue Aristide Briand – 92220 Bagneux, ou par mail à dpd@reworldmedia.com. Vous pouvez introduire une réclamation auprès de la CNIL - www.cnil.fr. Pour en savoir plus sur la gestion de vos données personnelles, vos droits et nos partenaires, consultez notre politique de Confidentialité sur www.kiosquemag.com.

MES COORDONNÉES (* A remplir obligatoirement)

M091 # V 1659663

Nom*

Prénom*

Adresse*

Code Postal* **Ville***

E-mail (Votre adresse e-mail ne sera pas communiquée à des partenaires extérieurs à des fins commerciales)

Téléphone portable de préf. (Pour envoi de sms si problème de livraison)

Date anniversaire (Pour fêter votre anniversaire)

☐ Je ne souhaite pas recevoir les offres Privilège des Cahiers Science&Vie et Kiosquemag sur des produits et services similaires à ma commande par la Poste, e-mail et téléphone. Dommage !

☐ Je ne souhaite pas que mes coordonnées postales et mon téléphone soient communiqués à des partenaires pour recevoir leurs bons plans. Dommage !

ET AUSSI...

Par Anne Lefèvre-Balleydier



Le sanctuaire gallo-romain des Fontaines-Salées

À Saint-Père, en Bourgogne, le site des Fontaines-Salées témoigne d'une occupation continue depuis le Néolithique grâce à l'exploitation du sel. Après la conquête romaine, un sanctuaire se développe autour d'une source salée : il comporte comme les autres monuments de la Gaule romaine d'alors des thermes, mais pas de théâtre. Un bassin et une galerie circulaire structurent ce lieu sacré, où sont réaménagés aux IIe et IIIe siècles deux nouveaux bassins, probablement alimentés en eau douce et salée. L'ensemble du site est abandonné au IVe siècle avec le recul du pouvoir romain, non sans avoir été pillé lors des invasions barbares.

La luxueuse maison de la Harpiste

Sur la rive droite du Rhône, les archéologues ont mis au jour à Arles une demeure aristocratique datant de 70-50 av. J.-C., donc antérieure à la fondation de la colonie romaine. Dans un état de conservation remarquable, cette maison témoigne du luxe ostentatoire de son propriétaire. Six décors muraux appartenant au second style pompéien, rarement attesté en Gaule, ont été identifiés. Le raffinement des peintures, la richesse des couleurs et la complexité architecturale des fresques font de ce site un ensemble sans équivalent. Notamment par sa Harpiste, un décor dit «mégalographique», c'est-à-dire un personnage de grande taille inédit en Gaule mais connu en Italie, notamment à Pompéi.



AKG-IMAGES / ERICH LESSING – RÉMI BENALI, INRAP



Princesse de Vix et Prince de Lavau

Les sites de Vix (Côte-d'Or) et de Lavau (Aube) ont livré deux sépultures majeures du monde celtique : une princesse et un prince tirant leur puissance d'une position géographique – l'interfluve donnant accès à la Seine ainsi qu'à la Loire et à la Saône – faisant d'eux les rois du commerce. Dans la tombe de Vix, où étaient déposées les quatre roues d'un char, reposait une défunte richement parée (torque en or, fibules décorées d'or, de corail, d'ambre) et accompagnée du plus grand vase grec en bronze de l'Antiquité, d'une coupe d'argent, de bassins de bronze… À Lavau (images ci-contre), près de Troyes (où vivaient les Tricasses – du celte «Tri», qui signifie traverser, et «Casse», pour cassitérite, le minerai d'où l'on extrait l'étain), c'est la sépulture d'un prince du V^{e} siècle av. J.-C. qui a été mise au jour. Il a été inhumé peu après la Dame de Vix sous un tumulus paré de ses bijoux (torque, bracelets, fibules en or, perles en ambre de la Baltique) sur son char à deux roues, et en présence de vaisselle d'importation – notamment une exceptionnelle œnochoé attique, ornée d'or et d'argent.



DENIS GLIKSMAN, INRAP

MOYEN ÂGE

GUÉDELON, BÂTIR ET COMPRENDRE

Top départ ! Avec les beaux jours du printemps, la 28e saison de Guédelon a commencé pour le chantier expérimental de château fort sis dans la petite commune nouvelle de Treigny-Perreuse-Sainte-Colombe (Yonne), au cœur du pays de la Puisaye. Pendant sept mois s'affaireront sur le site 45 « œuvriers » (néologisme issu de l'ancien français *ovrier*, attesté jusqu'au XIIIe siècle), exerçant dans des conditions qui se veulent aussi proches que possible du XIIIe siècle une quinzaine de métiers : carriers, tailleurs de pierre, maçons, charpentiers, menuisiers, forgerons, mais aussi peintres, potiers, tuiliers, teinturiers, charretiers…

Guédelon s'est imposé au fil des ans comme un incontournable dans la région. Avec environ 300 000 visiteurs annuels en 2024, le site tutoie en fréquentation des châteaux du Val de Loire comme ceux de Blois et d'Azay-le-Rideau – et coiffe au poteau deux de ses inspirateurs en Puisaye : le château de Ratilly, situé dans la même commune à moins de 5 km, et le château de Saint-Fargeau, à 10 km. Sacré décollage pour le plus contemporain des châteaux forts, dont la construction a commencé le 20 juin 1997 avec une équipe de seulement cinq permanents.

Il faut dire que le fort attrait du public pour Guédelon diffère de celui pour un monument historique. Là où ce dernier attire par son histoire et son ouvrage fini, Guédelon immerge le visiteur dans le processus de construction. *« La devise en archéologie expérimentale, c'est de construire pour comprendre. Guédelon, c'est avant tout une équipe de passionnés qui s'est donné pour but de créer un château du XIIIe siècle le plus vraisemblable possible*, résume



Vue aérienne de Guédelon en 2024. Cette forteresse est construite depuis 1997 avec les techniques et matériaux du XIIIe siècle, dans le cadre d'un projet scientifique et pédagogique initié par Michel Guyot et l'architecte Jacques Moulin.

Construire un château fort pour retrouver les gestes des bâtisseurs du XIII[e] siècle, le tout sous les yeux du grand public : tel est le pari fou de Guédelon. Près de 28 ans après la pose de sa première pierre, le chantier expérimental remporte un franc succès populaire et scientifique.



DENIS GLIKSMAN, INRAP

Florian Renucci, maître d'œuvre du chantier depuis 2000. *Mais depuis le début, notre objectif est aussi d'organiser la rencontre entre œuvriers et visiteurs.* »
Ce mélange d'archéologie expérimentale, de médiation et de valorisation touristique conquiert d'emblée le public – mais laisse de marbre les archéologues et les institutions. « *Quand on a lancé le projet, il y a eu une levée de boucliers des mondes culturels et académiques*, se souvient Jacques Moulin, architecte en chef des monuments historiques et architecte de Guédelon. *Pour certains de mes amis dans le patrimoine, c'était comme si je travaillais à Disneyland !* » « *Initialement, personne n'accrochait en archéologie. Beaucoup croyaient que c'était du pur divertissement* », confirme Anne Baud, professeure d'archéologie médiévale à l'Université Lumière Lyon-2 et membre du comité scientifique de Guédelon depuis 1998. Mais, peu à peu, la rigueur déployée à Guédelon paye, et les mentalités changent. « *Aujourd'hui, en archéologie du bâti, tout le monde reconnaît le chantier de Guédelon comme fondamental*, assure Anne Baud. *Au début du comité scientifique, j'ai commencé à aider l'équipe de Guédelon grâce à mon point de vue de scientifique. Peu à peu, la progression du chantier a mis en évidence des aspects techniques qui interrogeaient les archéologues. Le dialogue s'est instauré, et maintenant c'est plutôt eux qui peuvent nous donner des conseils.* » Pour comprendre l'origine de ce succès, unique par son envergure dans l'archéologie expérimentale française, il faut remonter aux fondations du projet.

CHÂTEAU PHILIPPIEN

Michel Guyot, propriétaire et restaurateur de châteaux, achète en 1979, avec son frère, le château de Saint-Fargeau. Ses travaux de restauration mettent au jour des maçonneries du XV[e] siècle. Ces restes l'inspirent : en 1995 lui vient l'idée de recréer avec les techniques de l'époque le château médiéval de Saint-Fargeau, dans le parc du château actuel. « *Le hasard a fait que je travaillais alors comme architecte des monuments historiques à Saint-Fargeau*, explique Jacques Moulin. *L'idée de Michel Guyot m'a paru trop conjecturale : Saint-Fargeau est un monstre architectural, très complexe et mal connu. Je lui ai donc proposé de créer sur un terrain vierge le chantier expérimental et visitable d'un château philippien, à l'architecture plus simple, pour redécouvrir les modes de construction de l'époque.* »
Un château philippien, kézako ? Au XIII[e] siècle, à partir du règne du roi de France Philippe Auguste (1180-1223), les règles de construction des châteaux forts commencent à se standardiser. « *Les dimensions des tours, les structures architecturales suivent des schémas types relativement simples et connus*, précise Jacques Moulin. *Guédelon n'imite aucun château. En revanche, il est la somme des règles*



Cage d'écureuil utilisée pour soulever les pierres et échafaudages sur une tour du chantier de Guédelon – une reconstitution en archéologie expérimentale pour étudier les méthodes de construction médiévales.

d'architecture de ces châteaux dits philippiens : le plan carré, une porte renforcée par des tours d'angle, un donjon, un logis, etc. »

Pour collecter de premiers financements et recruter des bâtisseurs, Michel Guyot fait appel en 1995 à Maryline Martin. À la tête d'une entreprise de réinsertion sociale en Puisaye basée sur l'entretien de rivières locales, elle propose à ses membres de troquer leurs missions ponctuelles contre… la construction d'un château fort ! Les futurs œuvriers s'engagent avec ferveur, dénués d'expérience – un plus pour la crédibilité du projet. « *Les techniques anciennes sont toutes oubliées*, indique Jacques Moulin. *Dans la restauration du patrimoine, ce qu'on présente comme le savoir-faire du Moyen Âge est une réinvention parfois artificielle du XIX^e^ ou du XX^e^ siècle. Pour retrouver les techniques médiévales par empirisme, on a préféré une équipe vierge plutôt que de faire oublier des techniques fabriquées à des artisans.* »

En 1997, Maryline Martin trouve le futur site d'implantation du chantier : une ancienne carrière de grès ferrugineux en forêt, proche d'un étang. Le nom de cette forêt ? Guédelon, évidemment ! Là aussi, l'emplacement ne doit rien au hasard. Sa localisation rurale est cohérente avec une époque où les petits châteaux pullulent à la campagne, qui abrite plus de 90 % de la population. Comme le rapporte Jacques Le Goff dans *Héros et merveilles du Moyen Âge*, « *le château […] reste associé à la campagne et plus encore à la nature. Il est l'unité du réseau spatial d'habitation établi […] par la féodalité.* »

Michel Guyot devant le château de Saint-Fargeau.



De plus, le coût d'un château en pierre pousse les commanditaires à extraire sur place l'essentiel des matériaux. Et Guédelon n'en manque pas : le grès ferrugineux est la pierre à bâtir locale, présente dans les châteaux de Ratilly et de Saint-Fargeau. Le site regorge de terre sableuse pour faire le mortier, de terre argileuse pour les tuiles et la poterie, de pigments comme l'ocre pour les peintures murales, d'eau pour le mortier et de pléthore de chênes pour la charpente et les cuissons.

ET ILS BÂTIRENT HEUREUX

Pour immerger le futur chantier et son public dans un contexte crédible, les fondateurs de Guédelon créent même son histoire de toutes pièces ! Guilbert, seigneur-commanditaire né en 1199, est un vassal imaginaire de Jean de Toucy (v. 1206-1250), lui-même un vrai vassal du roi de France. Grâce à son mariage avec la nièce de Jean de Toucy, Guilbert est monté en grade. Disposant de terres et donc de revenus supplémentaires, il demande et obtient de Jean de Toucy l'autorisation de bâtir son château. Le chantier démarre en 1229, sous la régence de Blanche de Castille, et s'achève en 1260 sous Louis IX. « *On a choisi un seigneur dans l'entrée de gamme des châteaux forts en pierre*, s'amuse Florian Renucci. *On cherche donc un maximum d'ostentation avec un minimum de moyens. On construit au moellon (pierre grossièrement façonnée*, NDLR*), et la pierre taillée est réservée aux encadrements de portes et de fenêtres.* »

Site plausible, « backstory » certifiée, équipe motivée : pour lancer Guédelon sur de bons rails, Jacques Moulin s'éclipse derrière le maître d'œuvre après avoir esquissé le plan du château et l'organisation globale du chantier. « *J'aurais eu un rôle faux en gardant la fonction d'un architecte actuel*, affirme-t-il. *Il fallait que le maître d'œuvre local prenne la main.* » De fait, au XIII^e^ siècle, les plans castraux étaient mis en œuvre au jour le jour par un maître d'œuvre local, sans communication ou presque avec l'architecte.

Sur le site, l'équipe de bâtisseurs a les mains libres, mais oriente son travail suivant une méthodologie précise. Chaque point d'architecture posant problème fait l'objet d'une réunion du staff de Guédelon, rapporte ainsi Emmanuel Gleyze dans *L'aventure Guédelon*, ouvrage issu de sa thèse en sociologie. « *Pendant la réunion*, souligne ce dernier, *une banque de données constamment rafraîchie permet une aide à la décision dans le choix des options à prendre.* »

Trois sources l'alimentent : les relevés sur d'autres châteaux forts de référence de la même période, les documents d'époque – c'est-

PHILIPPE ROY / AURIMAGES

à-dire l'iconographie (enluminures et vitraux) et les comptes de chantier connus –, et enfin la littérature scientifique et archéologique moderne.
De cette approche rigoureuse naît un écosystème local d'œuvriers fondé sur l'empirisme, et qui fonctionne suivant une mécanique bien huilée devant les spectateurs. Les carriers extraient des blocs à la masse et à la broche au pied du château, puis les tailleurs de pierre les façonnent au minimum avant qu'ils soient mis en place par les maçons. Les œuvriers montent les pierres avec une cage d'écureuil – la grue médiévale –, reconstituée par les charpentiers du site d'après dessins d'époque. Les charpentiers équarrissent (taillent en poutres, *NDLR*) à la hache et à la doloire le bois encore vert des arbres abattus par les bûcherons – *« une manière de faire qui avait complètement disparu des métiers du bois »*, rapporte Florian Renucci. Le sérieux de cette reconstruction est confirmé par Frédéric Épaud, archéologue spécialiste des charpentes médiévales à Tours et membre du comité scientifique de Guédelon. En cas de pépin avec leurs outils, pas de problème : les œuvriers laissent les forgerons réparer ! Les lourdes charges sont transportées d'une partie à l'autre du site par des charretières, qui guident des tombereaux conduits par des chevaux de trait. Et pendant ce temps, pour lier les pierres du château, des gâcheurs préparent le mortier – un mélange de sable, d'eau et de chaux issue du calcaire cuit sur place. *« Si on fait un carottage dans les murs de Guédelon, le mortier utilisé correspond physico-chimiquement au mortier médiéval. C'est unique ! »*, s'exclame Florian Renucci.

À LIRE

L'aventure Guédelon. L'édification d'un château médiéval au XXIe siècle, Emmanuel Gleyze, Presses universitaires de la Méditerranée, 2019.

Guédelon : un chantier ouvert à l'archéologie expérimentale, Nicolas Reveyron, Archeologie Sperimentali, 2021.



Transport de matériaux par tombereau à cheval, devant un mur d'enceinte avec échafaudage et cage d'écureuil à double tambour – une grue médiévale.

De fait, l'apport expérimental du château est indéniable. *« Jusqu'à présent, on ne savait pas comment lever une grande charpente du XIIIe siècle*, affirme Frédéric Épaud. *Les charpentiers de Guédelon ont trouvé des solutions techniques auxquelles on n'avait pas pensé, et qui nous paraissent valides. »* Un constat d'utilité scientifique partagé par Anne Baud sur ses propres sujets d'étude – en l'occurrence, la pose de mortier et l'organisation des échafaudages. Signe de la reconnaissance du travail accompli, l'Inrap s'associe en 2012 avec Guédelon pour créer un moulin à farine, sur la base de deux moulins hydrauliques découverts en 2008 lors du creusement d'une autoroute dans le Jura.

XIIIE SIÈCLE AUX NORMES DE SÉCURITÉ

Cependant, malgré sa grande valeur, le site ne peut prétendre qu'à la vraisemblance et pas à l'exactitude des savoir-faire « retrouvés ». *« L'archéologie expérimentale a ses limites. Il y a toute une dimension sociale, d'empirisme et de connaissance de la matière par les bâtisseurs médiévaux qu'on ne peut pas reproduire*, explique Martin Bostal, docteur en archéologie médiévale à l'Université de Caen Normandie et auteur d'une thèse consacrée à la reconstitution historique du Moyen Âge. *Guédelon a un intérêt véritable dans la production de savoir et dans la médiation des techniques de construction du Moyen Âge, mais reste un château contemporain. »* Une limite qui sera plus ou moins perçue par le public suivant l'information qu'on lui communique, argue Martin Bostal : *« Si on dit qu'on fait un château "comme au Moyen Âge", le public va percevoir le monument comme authentique. Il n'a pas forcément les codes pour comprendre que Guédelon constitue une gigantesque hypothèse. »*

« Bien sûr, on ne pourra jamais affirmer que c'était comme ça à 100 % », reconnaît le maître d'œuvre. D'autant plus que la sécurité répond – heureusement ! – aux normes modernes. *« Sous nos tenues d'époque, qui permettent aux visiteurs de mieux se projeter dans notre fiction de chantier médiéval, on porte des équipements de protection individuelle*, remarque Florian Renucci. *Mais on considère qu'on prend les options de construction les plus vraisemblables, comme on utilise de manière pragmatique et étayée les moyens du XIIIe siècle. »* En attendant, le château est terminé aux trois quarts – mais il reste du pain sur la planche. *« On doit encore réaliser la finition de la porte d'entrée du château, la salle de manœuvre de la herse, une tour d'angle, la tour maîtresse*, énumère Florian Renucci. *Mais Guédelon est une histoire sans fin. On peut imaginer développer à l'extérieur du château une chapelle castrale, une grande halle ou même un bourg ! »* De quoi continuer à faire rêver des générations de touristes, d'œuvriers et de scientifiques.

François Mallordy

MANUEL COHEN / AURIMAGES

SENTINELLES DU PAYS CATHARE

Montségur, Quéribus, Peyrepertuse… Ces forteresses vertigineuses, souvent qualifiées de « cathares », n'ont pourtant jamais abrité les hérétiques du Midi.

Commençons par réduire le mythe à néant : les châteaux dits « cathares » n'ont pas été construits par les cathares et, pour la plupart, ne les ont même pas abrités. Nous devons cette jolie fable à une poignée d'écrivains romantiques qui au début du XIXe siècle associent ces ruines spectaculaires perchées au sommet d'éperons rocheux au drame qui frappa les hérétiques albigeois. C'est au milieu du XIIe siècle que ce mouvement religieux surgit comme un météore dans le ciel de la chrétienté occidentale. Des communautés prônant un retour aux origines de la foi se constituent alors un peu partout en Europe, notamment dans le Midi de la France. Le pape, goûtant assez peu ce genre de fantaisies, lance une expédition punitive pour mater les hérétiques dans le Languedoc qui prend bientôt le nom de « croisade des albigeois ». Composée pour l'essentiel de soldats et de chevaliers d'Europe du Nord, l'armée croisée passe le Rhône en juillet 1209 et fait tomber l'un après l'autre les bastions cathares. Persécutés, les Albigeois se réfugient non pas dans des châteaux – prônant une éthique de pauvreté, ils ont des goûts plus modestes – mais se cachent plutôt dans des grottes comme celles d'Ornolac-Ussat-les-Bains en Ariège, dans des maisons fortifiées ou des villages reculés comme Minerve ou Lastours. Montségur reste une exception notable.

Il faut bien 20 à 30 minutes pour gagner le sommet du pog*. Au milieu de la cour intérieure, les visiteurs s'assoient sur les pierres roussies par le soleil et sont transportés plus de huit siècles en arrière. Les premiers parfaits et parfaites – ainsi se nommaient ceux qu'on a appelés cathares bien plus tard – se réfugient dès 1204 sur ce piton calcaire surplombant la plaine de 800 mètres. Car Montségur, c'est le « mont sûr ». Ces chrétiens qui renient la matière, estiment que l'enfer règne sur cette Terre, mais croient au salut des âmes, assuré pour chacun, s'il se purifie au fil de ses vies successives.

Pour échapper à la répression, croyants et faydits, ces seigneurs languedociens dépossédés de leurs fiefs lors de la croisade des albigeois, investissent le rocher et construisent non un château mais un castrum, une véritable ville entourée de plusieurs enceintes. On estime que 500 à 1 000 personnes, laïcs et religieux, vivaient sur ce bout de montagne dans une ville fortifiée plus grande que Carcassonne. En 1243, le sénéchal de Carcassonne justement fait le siège de la forteresse… en vain, jusqu'à ce que huit mois plus tard, la nuit de Noël, un commando de croisés grimpe la paroi – aujourd'hui classée hors catégorie par les clubs d'escalade ! – et s'emparent d'une barbacane. De là, ils font monter une catapulte en pièces détachées et bombardent l'enceinte sans relâche. La reddition a lieu trois mois plus tard. Le chef des assiégés, Pierre-Roger de Mirepoix, négocie la vie sauve pour les laïcs et ceux des parfaits qui abjureront leur foi. Mais ils seront environ 210 à préférer les flammes du bûcher. Les ruines actuelles sont celles d'un castellum susceptible d'abriter une petite garnison. Comme celles de Quéribus, Peyrepertuse, Puilaurens ou Termes, elles font partie de cette ligne de forteresses érigées fin XIIIe par le pouvoir capétien pour défendre la frontière avec le royaume d'Aragon.

C.M.

*petite montagne escarpée en occitan.



Le bûcher de Montségur lors de la croisade contre les cathares, entre 1209 et 1229 (gravure sur bois d'après un dessin d'Émile Bayard, v. 1880, coloriée ultérieurement).

AKG-IMAGES

ABBAYE SAINT-ROMAN, DANS LA ROCHE

Aux portes de la cité gardoise de Beaucaire, une nouvelle campagne de fouilles éclaire les vestiges de l'abbaye troglodytique de Saint-Roman, fondée à l'aube de l'An Mil.

Dominant la vallée du Rhône, le massif calcaire de l'Aiguille est un vestige de la mer qui s'étendait là il y a plus de 30 millions d'années. C'est sur l'une de ses collines que se dresse l'abbaye troglodytique de Saint-Roman, creusée à même la roche. Pour arriver à cette acropole naturelle, il faut grimper quinze minutes à pied à travers la garrigue sur un chemin bordé de chênes verts et d'oliviers. Puis on pénètre dans les entrailles de la falaise. Là, un dédale de galeries et d'escaliers dessert un impressionnant sanctuaire rupestre : salles communes, chapelle, cellules, espaces de stockage… Au-dessus, à l'air libre, le plateau dévoile une nécropole des temps anciens : plus de 200 tombes taillées en forme de bassines, avec un panorama à 360° sur la confluence du Gardon et du Rhône et plus loin Nîmes, Arles, Avignon…

Sauvé de la destruction dans les années 1960 par une association de bénévoles, puis fouillé une première fois en 1990, dans un but de conservation, ce site a longtemps été entouré de mystère. Des ermites y avaient vécu aux débuts de la chrétienté, croyait-on. Une nouvelle campagne de fouilles, menée de 2019 à 2020 par une équipe de douze chercheurs, a balayé cette interprétation. *« Grâce à l'usage croisé de la photogrammétrie, des relevés 3D et des prises de vue en lumière rasante, nous avons mis en évidence les nombreuses traces d'outils sur les parois souterraines de la falaise et remis de l'ordre dans la chronologie et les fonctions successives de ce monument »*, explique l'archéologue Jean-Luc Piat, du bureau d'études archéologiques privé Eveha, qui a coordonné ces travaux.

« L'abbaye de Saint-Roman est en fait une création romane remontant aux environs de l'An Mil ». À cette époque, l'évêque d'Arles fait édifier deux églises entourées d'un site funéraire au sommet de la falaise, une manière de marquer son pouvoir sur le territoire. De ces constructions aujourd'hui entièrement disparues, il ne subsiste qu'une chapelle souterraine, sorte de négatif du bâtiment, où les archéologues ont retrouvé des *arcosalia*, des tombes creusées en forme d'arcs dans les parois et datées du IXe siècle. *« Ce type de sépultures, présentes dans les catacombes romaines, serait une imitation de cimetière chrétien antique. »* Plus énigmatiques restent les alvéoles aménagées dans le diverticule adjacent, près d'une citerne de récupération d'eau de pluie : un sanctuaire à répit pour les enfants mort-nés ? Des supports pour des lanternes des morts ?

Les documents retrouvés dans les archives, du Vatican notamment, attestent de la suite de l'histoire. Au XIIIe siècle, le comte de Toulouse fortifie l'abbaye et retaille la falaise pour en faire un castrum, où moines et soldats cohabitent un temps. En 1368, le pape d'Avignon Urbain V y fonde un « collège », une école religieuse qui aurait accueilli au moins 200 enfants, avec des salles de stockage pour le blé, la viande et le poisson séché, les barriques de vin. Au XVIe siècle, le site est vendu à un bourgeois d'Aigues-Mortes, qui y construit un château seigneurial. Abandonné à la Révolution, Saint-Roman se transforme alors en carrière de recyclage, prisée des amateurs d'archéologie. Mille ans d'histoire à redécouvrir aujourd'hui, dans un décor d'*escape game* au cœur de la garrigue provençale… **P.D.**



L'abbaye troglodytique de Saint-Roman, près de Beaucaire dans le Gard, fut un refuge monastique, aménagée dans la roche. Les fouilles récentes ont notamment révélé des tombes du IXe siècle et des vestiges de son utilisation comme castrum au XIIIe siècle.

CÉDRIC DURAND / ABBAYE DE SAINT-ROMAN

À SAVOIR

Visite libre à 6 €/adulte, gratuit - 18 ans. Ouvert tous les jours en juillet et août, fermé le lundi d'avril à octobre. https://abbaye-saint-roman.com

ET AUSSI...

Par Marielle Mayo

La crypte Saint-Oyand, joyau caché de l'église Saint-Laurent



À Grenoble, l'ancienne église Saint-Laurent a été transformée en site archéologique et abrite aujourd'hui le Musée archéologique Saint-Laurent. Le site, où se sont succédé un mausolée romain du IVe siècle, une église funéraire et une crypte des VIe-VIIe, puis une église romane du XIIe siècle, offre une plongée dans l'histoire de la chrétienté. Située sous le chœur de l'église, la crypte Saint-Oyand, dans un état de conservation remarquable, est considérée comme un joyau de l'architecture mérovingienne. Elle comporte une salle voutée édifiée au VIe siècle et remaniée au siècle suivant, dont les colonnades sont surmontées de chapiteaux et tailloirs richement sculptés.



MUSÉE D'ARCHÉOLOGIQUE DE GRENOBLE - CENTRE D'ARCHÉOLOGIE AMÉRINDIENNE DE KOUROU (CAAK)

Les mystérieuses roches gravées de Carapa

En Guyane, les sites d'art rupestre offrent des clés pour appréhender les représentations du monde des civilisations précolombiennes. À Kourou, le site des roches gravées de Carapa est l'un des plus importants. Sa datation est incertaine, mais des sites amérindiens des XI-XVe siècles sont connus à proximité. D'une grande unité stylistique, les pétroglyphes représentant des personnages anthropomorphes restent mystérieux : évoquent-ils l'accouchement, la fertilité, la guerre ? Le centre d'archéologie amérindienne de Kourou inauguré en 2014 permet de découvrir les interprétations des scientifiques. L'exposition permanente est consacrée aux civilisations précolombiennes locales.



MUSÉE ARCHÉOLOGIQUE DE CIVAUX, H. CROUZAT

À Civaux, une étonnante nécropole mérovingienne

Dans la Vienne, la nécropole mérovingienne de Civaux (500 et 750 apr. J.-C.) – l'un des plus grands cimetières datant de cette période en France – est dotée d'une singulière clôture constituée de couvercles de sarcophages mérovingiens fichés en terre, qui en font un lieu unique au monde. Majoritairement ornées de trois traverses, un décor typique du Poitou, ces pierres portent plus rarement des symboles chrétiens, des croix, des tridents, une ancre ou encore une inscription au nom du défunt. Au centre de la nécropole, la chapelle date du XIVe siècle. L'enclos actuel, de 90 mètres de côté, couvre environ un quart de la superficie de l'ancienne nécropole, qui aurait contenu jusqu'à 10 000 tombes avant que les couvercles des sarcophages ne soient réemployés comme matériaux de construction. Exposés au musée archéologique de Civaux, de très nombreux objets provenant de fouilles entreprises dans les années 1960 témoignent des rites religieux locaux.

RENAISSANCE

LES JARDINS DE LA RENAISSANCE

Au tournant du XVI[e] siècle, la Touraine prend des airs de Toscane. Dans le Val de Loire, Charles VII puis ses successeurs bâtissent ou restaurent le long du fleuve leur résidence. Là fleurit un nouveau type de jardin, qui rompt avec l'espace clos médiéval, intégré à la forteresse. Ceux qui peuplent les logis royaux et la Cour s'ouvrent progressivement sur le paysage, s'agrémentent de statues et font la part belle à l'eau, qui devient un élément du jardin à part entière.

Cette mode venue du sud s'impose lors des guerres d'Italie (1494-1559), au cours desquelles on découvre une esthétique inspirée de l'Antiquité. *« Les vergers, statues et fontaines du jardin de Poggio Reale, près de Naples, et les paysages italiens sont alors une véritable révélation »*, souligne l'historienne Michèle Quentin. Le goût pour le jardin n'a pourtant rien de nouveau, nuance aujourd'hui la recherche. Lucie Gaugain, historienne de l'art et co-auteur de l'ouvrage *La fabrique du jardin à la Renaissance*, souligne ainsi que celui-ci est aussi héritier du Moyen Âge, et ne peut être considéré comme une pure invention : *« Il existe déjà dans les résidences royales : des jardins au Louvre sont attestés, ainsi qu'au palais de la Cité »*, le développement de l'archéologie des jardins depuis une vingtaine d'années et l'intérêt grandissant des historiens pour le sujet ayant permis de mieux saisir leur histoire.

Ce qui fascine en Italie, c'est une utilisation nouvelle des éléments qui le composent : *« On se prend d'engouement pour les agrumes qu'on va cultiver en pot, on développe la construction d'orangeries »*, sou-



Fragiles par nature, les jardins de la Renaissance ont laissé peu de traces. Composés d'éléments périssables et souvent remodelés, ces paysages éphémères ne subsistent aujourd'hui que par les dessins de l'architecte Du Cerceau et quelques sites comme Courances, où le jeu des eaux, un élément qui devient clé à cette période, rappelle encore l'ingéniosité des concepteurs d'autrefois.



Domaine de Courances vu du ciel.

ligne Michèle Quentin, *et l'on plante des essences méditerranéennes : bordures en thym, en lavande, ou en romarin »*, des éléments que révèle la palynologie – l'étude des pollens et des spores, une science connexe à l'archéologie – ressuscitant les végétations qui ornaient jadis les jardins. Quant à la présence de l'eau, *« elle n'est pas nouvelle en France »*, insiste la spécialiste, car on sait que *« dans les jardins du roi René à Angers par exemple, il y avait des fontaines »*, mais elle occupe une place de plus en plus importante, montre l'histoire des techniques de l'hydraulique, de mieux en mieux connue grâce à la multiplication des fouilles.

ORANGERS ET FONTAINES EN MARBRE

Charles VIII, qui se prend de passion pour l'Italie, fut le premier à s'atteler à diffuser son goût en France. *« Vous ne pourriez croire les beaulx jardins que j'ay vu en ceste ville, car, sur ma foy, il semble qu'il n'y faille que Adam et Ève pour en faire un paradis terrestre tant ils sont beaulx et plains de toutes bonnes et singulières choses »*, décrit-il depuis Naples, dans une lettre adressée à son beau-frère Pierre de Bourbon en 1495. À son retour, le roi s'entoure des plus grands maîtres italiens : au château d'Amboise, il fait intervenir Pacello da Mercogliano, prêtre napolitain et jardinier. En France, ce Léonard des jardins expérimente : *« Il cherche à installer une fontaine dont l'eau jaillit. Faute d'y arriver, c'est finalement un miroir d'eau qui trône au centre d'un pavillon-volière »*, décrit Lucie Gaugain. Les études menées sur les travaux de fondation, la réorganisation des sous-sols, les techniques et usages hydrauliques offrent une nouvelle lecture du jardin : ceux-ci sont de véritables bâtis, comme l'édifice qu'ils agrémentent, dont la conception est hautement technique.

Ceux de la Renaissance répondent encore à la conception augustinienne qui domine au Moyen Âge : *« On prône une harmonie avec la nature, qui est toutefois de plus en plus dominée »*, remarque l'historienne. Époustouflé par la féérie des jets d'eau qui peuplent les villas italiennes, Charles VIII fait intervenir des fontainiers – la famille Valence notamment –, qui développent l'art hydraulique dans les résidences royales au Plessis, à Amboise puis à Blois. Celles-ci se parent de jardins sans précédent sur le territoire de France : aménagés en terrasses, ils comportent des allées qui relient les différents espaces, sont agrémentés de tonnelles et d'un pavillon abritant une fontaine (celle de Blois est en marbre blanc et possède un décor antique, une première). Plus tard à Chenonceau, Henri II offre à Diane de Poitiers le domaine et fait bâtir le jardin de Diane : *« Une vraie prouesse,* souligne Michèle Quentin, *car ce jardin novateur et fastueux donne l'impression de dominer le Cher »*. S'ils restent clos, les jardins s'étendent de plus en plus, et s'ouvrent

DOMAINE DE COURANCES

sur le paysage qu'on souhaite voir, jusque-là dissimulé par des murs. *« En région Centre, le relief et la lumière se prêtent particulièrement à la reproduction de jardins à l'italienne »*, poursuit Michèle Quentin. *Au château de Valmer par exemple, qui est à équidistance à cheval de Blois et Amboise où réside le roi, on a l'impression d'être en Toscane, avec le paysage de coteaux, la vallée de la Brenne, et la forte présence de statuaire. »*

RARES VESTIGES

De ce rêve italien qui marque la première Renaissance, les vestiges qui nous sont parvenus sont maigres. *« À Amboise, on trouve des galeries avec vue sur la Loire, typiquement italiennes. Mais il n'y a rien de plus fragile qu'un jardin*, souligne Lucie Gaugain. *Le premier jardin renaissant d'Amboise a vite disparu, car il s'agissait de constructions en bois, tandis que pour Blois, la ville a empiété sur le site. Les jardins ont été repensés au fil des temps et des modes »*, en particulier au XIXe siècle, quand le jardin paysager est en vogue. Œuvre vivante destinée à évoluer, le jardin Renaissance a été par chance immortalisé par Jacques Androuet du Cerceau, dont les précis dessins faisant la part belle aux jardins, qu'il publie dans *Les plus excellents bastiments de France (1576-1579)*, offrent aux chercheurs les témoignages essentiels de cette période, couplés aux fouilles : *« Les dessins de l'architecte, bien que les vues soient tardives par rapport à la période où les jardins sont créés et que certains dessins sont des projets, sont des documents précieux »*, souligne Michèle Quentin. Les réalisations qui restent visibles sont en fait souvent des reconstructions, précise-t-elle : *« Au jardin de Villandry, le potager a été recréé au début du XXe siècle par Joachim Carvallo sur un modèle Renaissance, mais il s'agit d'une création, et non d'une restauration. »*

MISE EN SCÈNE DE L'EAU

Il faut quitter le Val de Loire pour découvrir des exemples mieux conservés. Celui de Courances fait partie des rares jardins d'eau composés d'un réseau de canaux qui se développent en Île-de-France. La famille Clausse, qui achète le domaine en 1552, est proche de la Cour et s'imprègne des idées de la Renaissance en vogue à Fontainebleau, *« là où François Ier y fait créer un jardin d'influence italienne »*, souligne Eva Cougnoux, guide-conférencière du site. Là, l'eau devient un élément à part entière et y est abondante. Sa maîtrise est alors nécessaire d'un point de vue pratique, *« Courances est irriguée par quatorze sources et la rivière École est marécageuse, et il était nécessaire de drainer le terrain »*, précise la spécialiste. Mais elle illustre aussi les velléités politiques de ceux qui la contrôlent : *« Celui qui dompte l'eau possède le pouvoir régalien. »* À Courances, le jardin composé de 17 pièces d'eau, dont certaines sont animées par de petites chutes d'eau et des fontaines par endroits, repose, détaille la guide, *« sur un système strictement gravitaire du XVIe siècle, les terres humides de la seigneurie obligent les propriétaires à créer un jardin de drainage en creusant des canaux qui ont alors une double fonction, utile et esthétique »*. On y trouve alors les éléments typiques du jardin d'eau hérités de la Renaissance



Vue à vol d'oiseau de Naples avec, à gauche, les remparts de la ville et, à droite, la villa Poggio Reale (gravure éditée par Alessandro Baratta, 1629).

ARTOKOLORO / QUINT LOX / AURIMAGES

À LIRE

La fabrique du jardin à la Renaissance, Alain Salamagne, Lucie Gaugain, Pascal Liévaux, 2019, Presses Universitaires François-Rabelais

Jardins des châteaux de la Loire, Barbara De Nicolaÿ, Hervé Lenain, 2019, Éditions Ulmer.

italienne : un pré en île – quadrilatère entouré de douves en eau – copié sur le château royal de Fontainebleau, une grotte, ou encore des « gueulards » en forme de tête de dauphin d'où l'eau s'écoule – probablement sculptés par des artistes italiens. Mais les propriétaires ont choisi de se démarquer des pratiques royales, analyse Eva Cougnoux : *« Certains éléments s'éloignent de ce qui est préconisé dans les traités de jardinage : par exemple, la Grotte n'est ni enterrée ni recouverte de coquillages. »* Le grand Canal sera, lui, l'un des premiers construits en France et inspirera Fontainebleau : *« Placé sur le point le plus bas du parc, il permet de drainer les sols et sert de réceptacle pour toutes les eaux venant du haut du parc,* renseigne la guide. *Aussi, en plus d'être un élément technique, il est un élément ostentatoire de par sa taille, mais aussi pour les divertissements qu'il offre, comme les balades en barque. »*



Les gueulards de Courances, emblématiques de l'ingénierie hydraulique du domaine.

CONCEPTEUR INCONNU

Quel génie a conçu ce système de niveaux sur 7 m d'un haut niveau de technicité, où l'eau canalisée s'écoule sans aucun mécanisme ? Si on a longtemps pensé que Le Nôtre avait contribué à sa création – le jardin est en fait bien antérieur au maître-paysagiste et les aménagements des jardins commencent avant lui, comme l'ont montré de récents travaux de recherche – l'identité du jardinier reste un mystère : *« On sait en tout cas que le savoir des Francine – grands fontainiers de la Renaissance – qu'ils apportent en France (ils travaillent au château de Fontainebleau tout proche) influence les traités hydrauliques, qui sont utilisés pour l'élaboration de jardins aristocratiques comme Courances »*, estime Eva Cougnoux. Si le jardin est souvent apprécié pour la tranquillité de ses pièces d'eau miroir, le site était composé jadis de fontaines et de jets d'eau. Les eaux vives, à mesure que les techniques hydrauliques s'affinent, deviendront monnaie courante dans les jardins du siècle suivant. L'eau est ainsi domptée, et l'évolution des techniques hydrauliques de plus en plus complexes – avec entre autres le développement de tuyaux de fonte, qui ouvrent la voie à la création de grands jets d'eau – permettra de la rendre omniprésente, sous toutes ses formes : calme, ruisselante, dormante… Plus tard, Le Nôtre réussira même le pari de faire venir l'eau là où il n'y en avait pas : dans le parc de Versailles, la théâtralisation de l'élément, qui jaillit comme par magie, est poussée à son paroxysme.

Aimie Eliot



Jardins potagers dans les jardins Renaissance du château de Villandry, restaurés entre 1908 et 1918 par Joachim Carvallo.

DOMAINE DE COURANCES - MANUEL COHEN / AURIMAGES

JETS D'EAU, JEUX DE POUVOIR !

Des vestiges de la machine de Marly, immense dispositif hydraulique conçu pour alimenter en eau Versailles, ont récemment été mis au jour. Leur étude pourrait permettre de mieux comprendre ce prodige d'ingénierie.

« La démolition et le remplacement de la machine de Marly à partir du début du XIXe siècle laissaient croire que toute trace avait pu disparaître », décrit l'archéologue Bruno Bentz, responsable des excavations. C'était sans compter la partie immergée de la titanesque machine, que des plans anciens représentent et qui n'avait jusque-là jamais été explorée. Une prospection menée par des archéologues-plongeurs sur le site a finalement permis d'identifier des restes de la plate-forme sous la rivière (pieux, madrier, restes de sols) *« en excellent état de conservation »*, précise le spécialiste.

Ce gigantesque système de pompage et d'acheminement de l'eau de la Seine était alors surtout connu par des plans, des dessins et plus encore par les descriptions dithyrambiques de ses contemporains qui en faisait la *« huitième Merveille du monde »*, tant la création d'Arnold de Ville (1653-1722) impressionne. *« La rivière de Seine fut endiguée sur une dizaine de kilomètres (…), des tuyauteries, des aqueducs et des réservoirs pour conduire et stocker des quantités d'eaux phénoménales ont été bâtis. Mais c'est l'implantation d'une plate-forme dans un bras de rivière qui nécessita les travaux les plus spectaculaires afin d'y placer quatorze roues et les pompes de puisage »*, explique l'expert.



Vue du bassin d'Apollon à Versailles **(huile sur toile, Pierre-Denis Martin, 1713).**

MUSÉE DU CHÂTEAU DE VERSAILLES / AURIMAGES

« CULTIVER L'EAU »

Construit à Bougival à partir de 1681 à la demande de Louis XIV, le mécanisme est pensé pour répondre aux besoins grandissants en eau du parc de Versailles, dont les jardins comportent à la fin du règne du Roi-Soleil 1600 jets. Mettre en scène l'élément et son contrôle est devenu clé au jardin, lieu d'expression du pouvoir du souverain (voir *Les jardins de la Renaissance*, p. 62). Son aménagement est primordial et l'on cherche à structurer les dehors autour d'un axe central animé de bassins, rivières artificielles, cascades et autres jets d'eau. Le jardin d'agrément à la française est né. À Versailles, André Le Nôtre (1613-1700) le porte à son apogée, en transformant une plaine marécageuse et forestière en jardins, où l'eau est omniprésente et mise en scène dans les bosquets, entre autres : Louis XIV fait élever quinze cabinets de verdure ornés de fontaines conçues par les Francine, qui mirent au point les premiers tuyaux en fonte de France. Plus tard au domaine royal de Marly, l'architecte Jules Hardouin-Mansart (1646-1708) organise la résidence royale autour d'un vaste bassin central. Et parce que l'eau est, grâce à la fameuse machine, *« cultivée selon les désirs du roi »*, comme le souligne Bruno Bentz, il est désormais possible de produire des cascades (impossible à Versailles) ainsi qu'un abreuvoir monumental, rare vestige des fastes du « château-jardin » détruit en 1816 qui perdure aujourd'hui.

A.E.

L'ÂGE D'OR DES MINES D'ARGENT

Dans les Vosges, les spéléoarchéologues explorent un réseau de galeries minières creusées dès le Moyen Âge et plus particulièrement pendant la Renaissance, vestige d'un des plus importants gisements d'argent d'Europe.

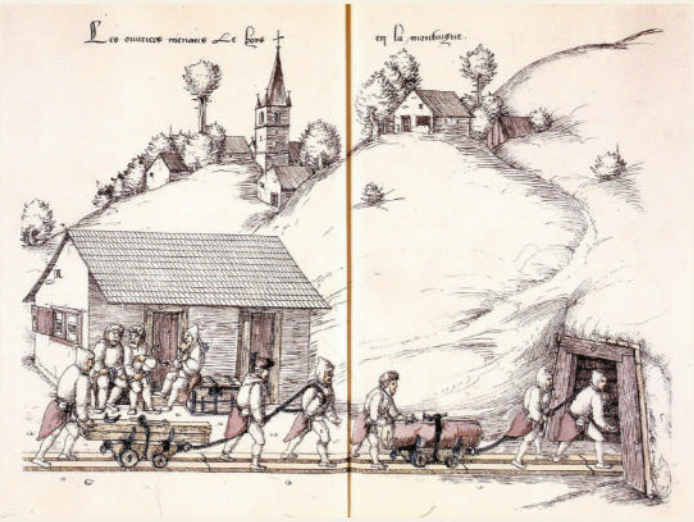
Au cœur du massif des Vosges, la vallée de Sainte-Marie-aux-Mines, située sur un important réseau de failles géologiques, abrite l'une des plus riches concentrations de filons argentifères du pays. Découvert à l'époque carolingienne et exploité sans discontinuer jusqu'au XVII[e] siècle, le site se dévoile peu à peu. Depuis le début des années 1980, les spéléoarchéologues investissent son titanesque réseau de galeries souterraines qui courraient, selon les experts, sur plus de 300 km.

Plusieurs centaines sont répertoriées par les spécialistes. Parmi elles, Saint-Louis Eisenthür, exploitée dès 1549 : *« C'est la plus belle mine d'argent de la Renaissance au monde,* estime Pierre Fluck, expert en archéologie industrielle et en charge des fouilles depuis leurs débuts. *Je n'en ai vu nulle part d'une telle qualité et j'en ai pourtant visité plusieurs milliers ! Ses galeries sont de véritables sculptures dans la montagne ; le site constitue aussi un remarquable lieu d'observation des techniques mises en œuvre, c'est un formidable conservatoire ».*

CITÉ OUVRIÈRE

Ce joyau, qui fait partie des trois mines ouvertes au public aujourd'hui, témoigne de l'essor du site à cette époque. Exploité à partir du Moyen Âge par les moines d'Echery installés dans la vallée, le site intéresse dès le début du XVI[e] siècle les grandes puissances territoriales, en manque de métaux précieux pour asseoir leur richesse et leur pouvoir. *« Parce qu'il y a peu d'or en Europe, les fortunes sont basées sur l'argent »*, renseigne le spécialiste ; *or elles connaissent à cette époque une « famine » dans ce domaine. »*

Les seigneurs territoriaux favorisent alors la recherche de métaux pour pouvoir frapper monnaie et fournir, entre autres, le précieux métal aux orfèvres strasbourgeois. L'exploitation du site prend une nouvelle dimension lorsque plusieurs milliers de mineurs marchent vers les riches filons d'Alsace dont ils ont ouï-dire : des travailleurs d'Europe centrale, où se concentrent d'autres gisements métallifères, viennent s'y installer entre 1500 et 1550. Preuve de l'importance du site, des fouilles récentes ont montré qu'une cité voit le jour à proximité de la mine Saint-Barthélemy, les patrons ayant pris l'initiative de construire un village pour accueillir cette main-d'œuvre qualifiée. *« Il s'agit peut-être de la première cité ouvrière de l'histoire »*, s'enthousiasme Pierre Fluck.



La Croix-aux-Mines. Ouvriers menant le bois en montagne **(dessin de Heinrich Gross, dans La Revue lorraine illustrée, XVI[e] siècle).**

Sainte-Marie-aux-Mines sera exploitée jusqu'au XVII[e] siècle, avant de subir un coup d'arrêt au moment où éclate la guerre de Trente Ans, avant une ultime reprise au XVIII[e] siècle. Au total, huit siècles d'exploitation minière – *« une longévité unique en Europe »*, selon le spécialiste – que l'archéologie tente, depuis 45 ans, de mieux comprendre. 70 km de réseaux ont été explorés, soit l'équivalent d'un quart du millier de puits et galeries creusés, d'après les dernières estimations.

A.E.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE ET UNIVERSITAIRE DE STRASBOURG

LES MUCHES DE

ÉPOQUE MODERNE



Creusé dès le XV^e^ siècle, puis aménagé au XVII^e^, ce fantastique réseau de galeries souterraines a longtemps constitué un refuge pour la population face aux conflits qui déchiraient la région.

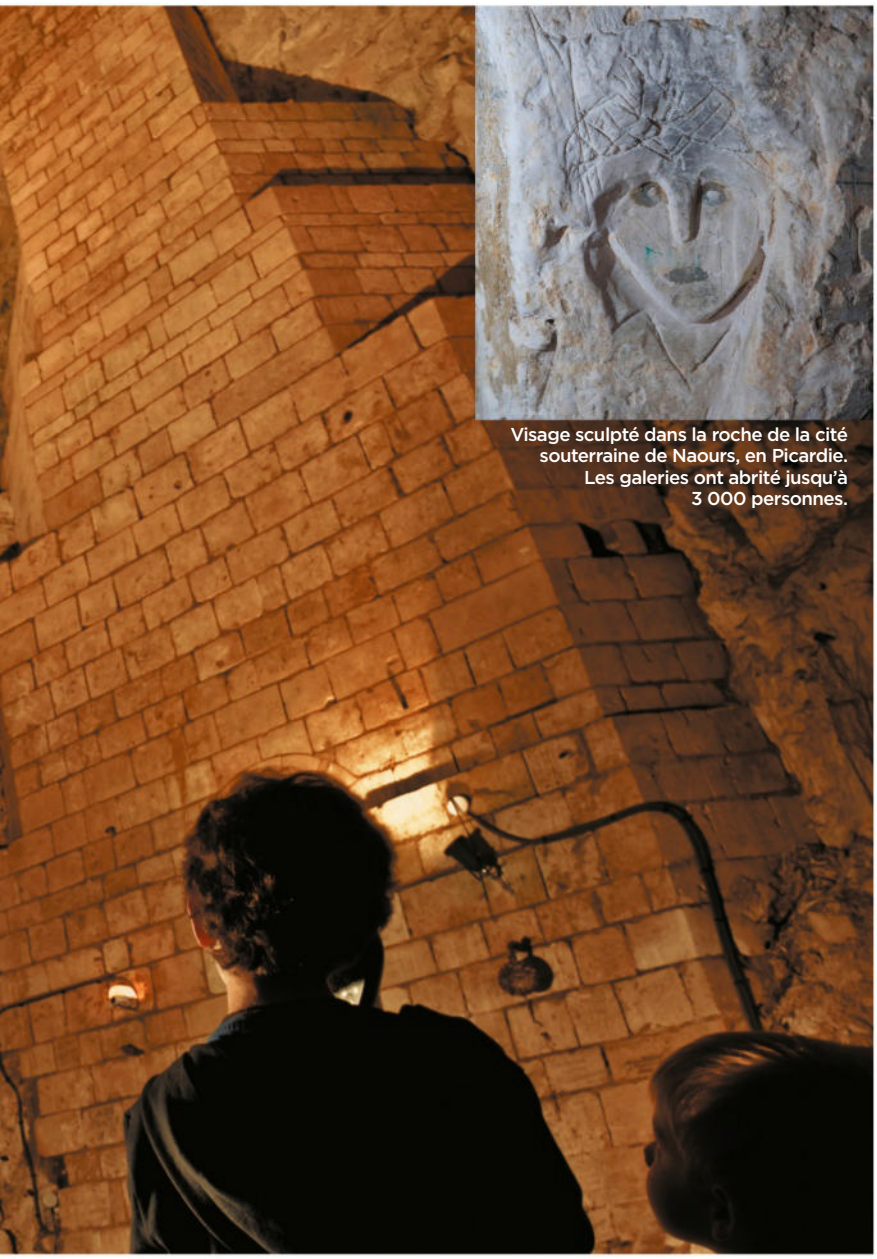
JÉRÔME HALÂTRE

Il faut laisser derrière soi les pâtures vallonnées du plateau picard, franchir un bois clairsemé, et grimper encore un peu. Là, sur le flanc crayeux d'un coteau qui domine les sources de la Nièvre, une faille noire s'ouvre dans la blancheur de la roche : l'entrée des *muches* de Naours. Il suffit de quelques marches pour basculer dans un autre monde. Pas moins de deux kilomètres de galeries, des centaines de chambres creusées à même la craie, des recoins sombres où règne un silence feutré. Sur les parois irrégulières de cette ancienne carrière, des niches murales, une auge taillée, des anneaux fixés dans la roche ou encore des noms depuis longtemps oubliés, gravés ici et là, laissent entrevoir une riche vie souterraine passée.

Chapelle sculptée par l'abbé Ernest Danicourt dans la cité souterraine de Naours, à la fin du XIX^e^ siècle.

Car les *muches*, comme on les appelle en picard, sont d'abord des cachettes. Il en existe une centaine, disséminées dans la Somme, le Pas-de-Calais

NAOURS



Visage sculpté dans la roche de la cité souterraine de Naours, en Picardie. Les galeries ont abrité jusqu'à 3 000 personnes.

ou encore le Nord, mais celles de Naours sont les plus vastes et les mieux conservées. C'est que dans cette région qui fut longtemps une zone frontière entre le royaume de France et les Pays-Bas espagnols, des siècles durant, les conflits ont rythmé la vie des villages. Guerre de Cent Ans, guerres de Religion, guerre de Trente Ans : chaque génération a vu l'ennemi frapper à sa porte. Pour y faire face, *« dès le XVe siècle, les carrières de craie commencent à être réaménagées pour servir de refuge*, explique le spécialiste des souterrains Laurent Triolet. *Puis, avec l'intensification des conflits, on assiste à la création de souterrains creusés ex nihilo, spécifiquement pour abriter des populations entières. »* À Naours, ils atteignent une ampleur exceptionnelle : plus de 300 pièces réparties le long de rues taillées dans la pierre, avec leurs carrefours, leurs « quartiers », leur organisation. *« Les concepteurs des muches maîtrisaient parfaitement la géologie locale*, souligne Gilles Prilaux, archéologue à l'Inrap. *En creusant dans la craie, ils ont exploité une roche assez tendre pour être travaillée à la main, mais assez stable pour résister aux sièges. Les coudes dans les galeries, les chambres de garde, les caches sous les sols… Tout était pensé pour gagner du temps face à l'ennemi. »* Au détour d'un couloir, on découvre « la Rotonde », vaste salle circulaire dont le plafond s'est effondré au XVIIe siècle. Plus loin, une petite chambre aux contours nets semble encore prête à accueillir ses occupants. Certaines disposent même de cheminées qui débouchaient discrètement dans les maisons en surface, pour ne pas attirer l'attention. De quoi permettre à des familles entières – hommes, femmes, enfants, bétail – de subsister. *« Les muches de Naours ne sont pas de simples abris, elles incarnent une réponse collective à la violence des conflits*, détaille Gilles Prilaux. *Les villageois y ont stocké grains, bétail et outils, transformant ces cavités en véritables villages parallèles. Chaque détail architectural, des portes dissimulées aux puits d'aération camouflés, révèle une stratégie de survie millimétrée. »* Pour sophistiqués qu'ils soient, ces abris n'étaient pas destinés à être occupés dans la durée. Les réfugiés demeuraient sous terre quelques jours au maximum, le temps de voir le danger s'éloigner. *« Ces souterrains sont la mémoire d'un peuple ordinaire qui s'est organisé pour survivre, en dehors des grandes forteresses royales ou seigneuriales »*, résume Laurent Triolet. Qui précise toutefois que seules les personnes ayant participé financièrement au creusement avaient accès à ce refuge, excluant de fait les familles les plus modestes.

POMPÉI SOUTERRAINE

Cette formidable ville souterraine aurait pu tomber dans l'oubli sans l'aide d'Ernest Danicourt, alors curé du village, qui l'a redécouverte à la fin du XIXe siècle. *« L'abbé Danicourt a joué un rôle clé en sauvegardant les* muches, se félicite Gilles Prilaux. *Sans ses relevés minutieux, nous aurions perdu la mémoire de ces espaces. Ses notes, où il décrit des jouets ou des outils abandonnés, montrent que ces galeries étaient un refuge pour toute la communauté, pas seulement pour les hommes. »* Il faut imaginer l'abbé parcourant ces galeries effondrées, lampe à la main, devinant sous les éboulis l'ampleur du site, qui lui valut le surnom de « Pompéi souterraine ».

TONY RODDAM / ALAMY / HEMIS



L'un des nombreux passage de la cité souterraine de Naours.

Dans ses notes, il décrit *« des salles si bien préservées qu'on y trouve encore des pots en terre et des jouets d'enfants »*. Dès 1887, il lance de grands travaux de déblaiement, mobilise ses paroissiens, et transforme peu à peu les muches en un véritable musée souterrain. Apparaissent alors des traces d'une vie passée : dans un angle, une mangeoire en pierre rappelle que vaches et moutons partageaient cet abri. *« Le bétail était une richesse vitale : on le protégeait autant que les humains »*, précise l'architecte du patrimoine Hugues Dewerdt, président de l'Association régionale pour la recherche des réseaux anthropiques souterrains (ARRRAS). Plus loin, un graffiti émerge sous la lumière des projecteurs : « J. Lebrun, 1635 ». L'ecclésiastique baptise les couloirs et les salles dont rien ne laisse pourtant deviner la fonction – « rue de l'Église », « salle des fêtes », « bergerie »… Un brin fantasque, il fait ériger au sein du souterrain de nouveaux monuments en pierre, et même une fontaine. Aujourd'hui, une chapelle sculptée par ses soins trône toujours au cœur du réseau.

CITÉ DE LA MÉMOIRE

D'après les monnaies retrouvées sur place, au cours de l'histoire, les *muches* de Naours ont été utilisées au moins à deux reprises majeures : à la fin du XVI[e] siècle, puis lors de la guerre de Trente Ans (1618-1648). Après quelques siècles d'accalmie, voilà que la Première Guerre mondiale éclate. Le site se retrouve à nouveau à proximité immédiate de la ligne de front… *« En 1916, les muches ont retrouvé leur vocation originelle : protéger des vies*, raconte Gilles Prilaux. *Les soldats alliés et allemands y ont trouvé un répit précaire, mais vital. Leurs graffitis, juxtaposés à ceux du XVII[e] siècle, rappellent une vérité universelle : sous la guerre, il n'y a que des hommes qui ont peur. »* Des soldats, en repos ou en convalescence, découvrent les muches avec curiosité. Parmi eux, de nombreux Australiens. Certains y laissent leur trace, plus de 1 800 graffitis recensés à ce jour. Des noms, des régiments, parfois une date, tel ce *« Never forget, 1916 »* tracé à la hâte et agrémenté d'un cœur percé d'une flèche, gravé par un soldat australien en permission. *« Ces graffitis constituent un patrimoine à part entière*, estime Gilles Prilaux, qui a dirigé les campagnes de relevés. *Nous avons pu identifier plusieurs de ces soldats et reconstituer leur histoire. C'est une mémoire humaine, fragile mais précieuse. »*

En son temps, l'abbé Danicourt rêvait d'une « cité de la mémoire », entre catacombes chrétiennes et musée populaire. Grâce à lui, Naours est devenu l'un des premiers sites souterrains ouverts au public dans le nord de la France. Aujourd'hui, on entre dans la cité comme on pénètre dans un roman, à travers un tunnel d'ombre, pour mieux remonter le fil d'un passé enfoui. Chaque galerie, chaque salle raconte un pan d'histoire, médiévale, moderne ou contemporaine. À l'extérieur, un musée retrace la vie quotidienne picarde et des espaces d'exposition mettent en valeur les découvertes archéologiques récentes. Et sous les pieds des visiteurs, les *muches* continuent de murmurer. *« Ces pierres ne sont pas muettes : elles nous rappellent que l'histoire est faite de mille vies ordinaires »*, conclut Laurent Triolet.

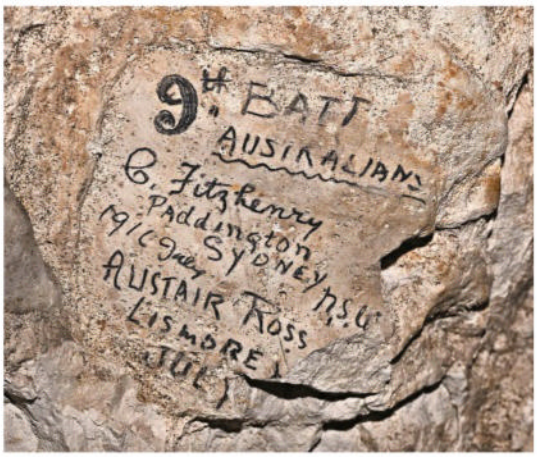
Cécile Gérardin

À SAVOIR

Visites guidées : comptez 1 h 30 pour explorer 300 mètres de galeries accessibles. Juillet-août : tous les jours de 10 heures à 18 h 30 ; avril, mai, juin, septembre : de 10 heures à 17 h 30 (18 h 30 les week-ends), fermé le lundi. De 8 à 13 euros, gratuit pour les moins de 5 ans.

À LIRE

Des monuments sortis de l'ombre. Les souterrains-refuges, de Jérôme et Laurent Triolet, Errance & Picard Archéologiques, 2022.



Graffitis de la Grande Guerre par des soldats australiens.

ALLAN HARTLEY / ALAMY / HEMIS - JÉRÔME HALÂTRE

DANS LES PAS DE J. J. ROUSSEAU

Le parc du château d'Ermenonville, dans l'Oise, a été rebaptisé du nom du philosophe, qui y termina ses jours à la fin du XVIIIe siècle.

En suivant le sentier qui sinue entre les bosquets, le promeneur, absorbé dans ses pensées, débouche sur un étang paisible, comme un miroir à son introspection. C'est que le parc Jean-Jacques Rousseau, niché au cœur du massif des Trois Forêts, dans l'Oise, fut dès sa conception tourné vers la philosophie. L'histoire commence avec le marquis René-Louis de Girardin (1735-1808), ami de Votaire, lecteur passionné de l'écrivain genevois – l'incarnation de l'aristocratie éclairée du siècle des Lumières. *« Lorsqu'il hérite du domaine familial, à Ermenonville, il y voit la toile blanche d'un idéal : créer un jardin philosophique inspiré de la nature, selon les principes développés par Rousseau dans* La Nouvelle Héloïse », note l'historien spécialiste de la région Jean-Marc Vasseur. Entre 1766 et 1776, Girardin transforme le parc autour du château en un vaste jardin pittoresque, inspiré des modèles anglais, en rupture avec la tradition française géométrique à la Le Nôtre. Ici, les perspectives sont courbes, les allées irrégulières, des masses d'arbres encadrent des scènes naturelles. Un cadre propice à la méditation s'il en est.

Dans son essai *De la composition des paysages* (1777), Girardin expose sa vision : *« Les jardins doivent être des tableaux parlants ; ils doivent exprimer des idées. »* En mai 1778, Jean-Jacques Rousseau, malade et fatigué, accepte l'invitation du marquis à venir y séjourner. Il s'installe avec son épouse, Marie-Thérèse Levasseur, dans la « petite maison des Gardes », où il mourra subitement le 2 juillet 1778. *« Si certains ont évoqué un suicide ou un empoisonnement, les historiens s'accordent aujourd'hui sur une attaque cérébrale foudroyante. Girardin, profondément ému, fait alors ériger une île funéraire sur le lac du parc, l'île des Peupliers, où il fait enterrer Rousseau le 4 juillet »*, rapporte Jean-Marc Vasseur. Le tombeau, qui porte l'inscription *« Ici repose l'homme de la nature et de la vérité »*, devient rapidement un lieu de pèlerinage. Diderot, Condorcet ou encore Chateaubriand viennent se recueillir près de cette île, aujourd'hui inaccessible – comme un écho à la solitude choisie du philosophe dans ses dernières années. En 1794, en pleine Révolution, la Convention décide de transférer les cendres de Rousseau au Panthéon. Le tombeau d'Ermenonville reste vide, mais conserve sa charge symbolique. Girardin s'y rend pour méditer : *« Ce lieu me console du monde »*, écrit-il. Tout au long du XIXe siècle, le parc continue d'attirer les esprits romantiques. Gérard de Nerval, dans *Aurélia* (1855), évoque les souvenirs d'Ermenonville comme une rêverie presque mystique. Lamartine s'y promène, et George Sand y voit un lieu de communion entre l'homme et la nature.

Durant le XXe siècle, le domaine est morcelé, mais le cœur du jardin philosophique reste intact. Aujourd'hui, marcher dans le parc Jean-Jacques Rousseau, c'est entrer dans une œuvre d'art vivante, faite d'étangs, de ponts de bois, de ruines artificielles. Des bornes discrètes indiquent les points d'intérêt : le tombeau vide sur l'île des Peupliers, la maison où Rousseau passa ses derniers jours, le Temple de la philosophie moderne inachevé – volontairement, pour symboliser que la pensée humaine reste en devenir. À l'automne, quand il se pare d'une palette digne des tableaux d'Hubert Robert, qui inspira Girardin, ou au printemps, quand fleurissent les cerisiers, Ermenonville est l'un de ces lieux rares où la nature, l'histoire et la pensée semblent se rejoindre. Un jardin qui parle, pour reprendre les mots du marquis – à condition de l'écouter.

C.G.



Le Monument Jean-Jacques Rousseau, au cœur du parc du château d'Ermenonville.

ARCAID / AURIMAGES

À SAVOIR

Ouverture du premier mercredi d'avril au dernier dimanche d'octobre (jours fériés inclus). De 11 heures à 18 heures, du mercredi au dimanche inclus. De 10 heures à 20 heures en juillet et août. Entrée gratuite.

ET AUSSI...

Par Cécile Gérardin



Paca, le mur de la peste

Érigé en 1720, en pleine épidémie à Marseille, le mur de la Peste serpente sur près de 27 km à travers les monts du Vaucluse, entre Ménerbes et Montbrun-les-Bains. Construit à la hâte, mais avec méthode, ce rempart de pierres sèches avait pour but de protéger du fléau le Comtat Venaissin, alors possession papale. Miliciens et sentinelles y montaient la garde, interdisant tout passage entre les zones infectées et saines. Si son efficacité reste sujette à débat, le mur témoigne d'une tentative de barrière sanitaire avant l'heure, reflet des peurs d'une époque sans médecine moderne. Aujourd'hui, ces vestiges monumentaux s'intègrent dans le paysage sauvage du Luberon, témoins d'un combat désespéré contre l'invisible.



Pays de la Loire, l'apothicairerie de Baugé-en-Anjou

Comment soignait-on nos ancêtres sous Louis XIV ? Dans l'ancien Hôtel-Dieu de Baugé-en-Anjou (Maine-et-Loire), une apothicairerie datant de 1675 offre une rare fenêtre sur la médecine d'autrefois. À l'abri d'un écrin de boiseries sculptées, sous un superbe plafond étoilé, une collection de 650 pots de faïence et autres boîtes recèle de mystérieux remèdes, comme la poudre de cloportes ou le crâne humain râpé… Dans ce décor aux allures de cabinet de curiosités, le visiteur découvre comment on soignait, espérait, croyait au XVII[e] siècle. Lieu d'enseignement autant que de soin, l'apothicairerie témoigne du rôle central des hôpitaux dans la diffusion du savoir médical sous l'Ancien Régime. Plus qu'un musée, une plongée dans l'histoire de la médecine.

ISLE SUR LA SORGUE TOURISME - MANUEL COHEN / AURIMAGES



Sainte-Claire, mémoire vivante de la Guadeloupe sucrière

Nichée dans un écrin de verdure sur les hauteurs de Goyave, la sucrerie Sainte-Claire, fondée au XVIII[e] siècle, fut une pionnière de l'énergie hydraulique en Guadeloupe. Son moulin à eau, le tout premier découvert sur l'île, constitue une avancée technique remarquable pour l'époque : alimenté par les eaux vives captées en amont, il mettait en mouvement une imposante roue de six mètres de diamètre installée dans une fosse maçonnée appelée « taillevanne ». À son pied s'élevaient les structures de broyage de la canne. L'activité de la sucrerie irriguait toute la vie locale ; les champs alentour bruissaient du travail des coupeurs de canne, tandis que les fourneaux du « boucan » diffusaient l'odeur entêtante du sucre en cuisson. Aujourd'hui, si les chaudières se sont tues, le site témoigne de la richesse du patrimoine industriel local – sans oublier la mémoire douloureuse d'une exploitation reposant sur le travail servile. Une porte d'entrée vers une autre Guadeloupe, au-delà des plages de rêve.

N. BIWER, INRAP

ÎLE SAINT-JOSEPH, MANGEUSE D'HOMMES

XIXE SIÈCLE

Une atmosphère paradisiaque enveloppe la petite île Saint-Joseph qui forme, avec l'île Royale et l'île du Diable, l'archipel des îles du Salut, au large des côtes de Guyane. La chaleur humide, le martèlement incessant des vagues de l'océan sur les rochers, la nature luxuriante et sauvage, le bruissement du vent, le piaillement des oiseaux… Un véritable décor de carte postale, mais qui se fissure dès que surgissent les ruines du bagne et de ce qu'il a contenu de vies et de morts, de supplices et de souffrances. L'île Saint-Joseph bouscule, bien plus que ses deux voisines qui, pourtant, ont elles aussi accueilli des forçats. Et pour cause, de 1897 à 1938, elle abritait la Réclusion cellulaire, le « bagne du bagne », la « guillotine sèche », la « mangeuse d'hommes ». Les surnoms ne manquent pas pour désigner cet enfer où les détenus étaient maintenus à l'isolement dans de minuscules cellules des années durant, avec interdiction de parler, de fumer, d'écrire…

La Guyane a une longue tradition pénitentiaire. Dès 1793, on y envoie les premiers déportés politiques de la Révolution, prêtres réfractaires, monarchistes, personnalités tombées en disgrâce.

Après une pause durant la Restauration, Louis-Napoléon Bonaparte, futur Napoléon III, va reprendre cette tradition et déporter les opposants à son coup d'État de décembre 1851 sur les îles du Salut et en particulier sur Saint-Joseph. Dans la foulée, il actera, en mai 1852, l'envoi des forçats jusque-là détenus dans les bagnes portuaires métropolitains, pour les fermer peu à peu. L'objectif est alors d'amener une main-d'œuvre à la colonie privée d'esclaves depuis 1848 et, à terme, la peupler et la développer. Deux ans plus tard, la peine aux travaux forcés est définitivement remplacée par la peine de transportation en outremer assortie du « doublage » : les condamnés à moins de huit ans de travaux forcés doivent à leur libération rester dans la colonie un temps égal à leur condamnation. Au-delà, ils sont tenus d'y résider à perpétuité. Dès lors, les bateaux-prisons vont débarquer deux fois par an leur « cargaison » d'hommes. Très vite, les îles du Salut deviennent trop petites pour accueillir les nouveaux venus. Des établissements pénitentiaires sont donc aussi fondés sur le continent, à l'est de la colonie, puis à l'ouest, le long du Ma-



Ruines du bagne sur l'île Saint-Joseph, archipel des îles du Salut, au large de Kourou en Guyane française.

Cette île aux allures paradisiaques a, des décennies durant, abrité le « bagne du bagne », le pire de la politique carcérale française en Guyane entre la fin du XIX^{e} et le début du XX^{e} siècle. On y pratiquait la réclusion cellulaire, dont les vestiges noyés dans une nature luxuriante témoignent encore de cet enfer sur terre.



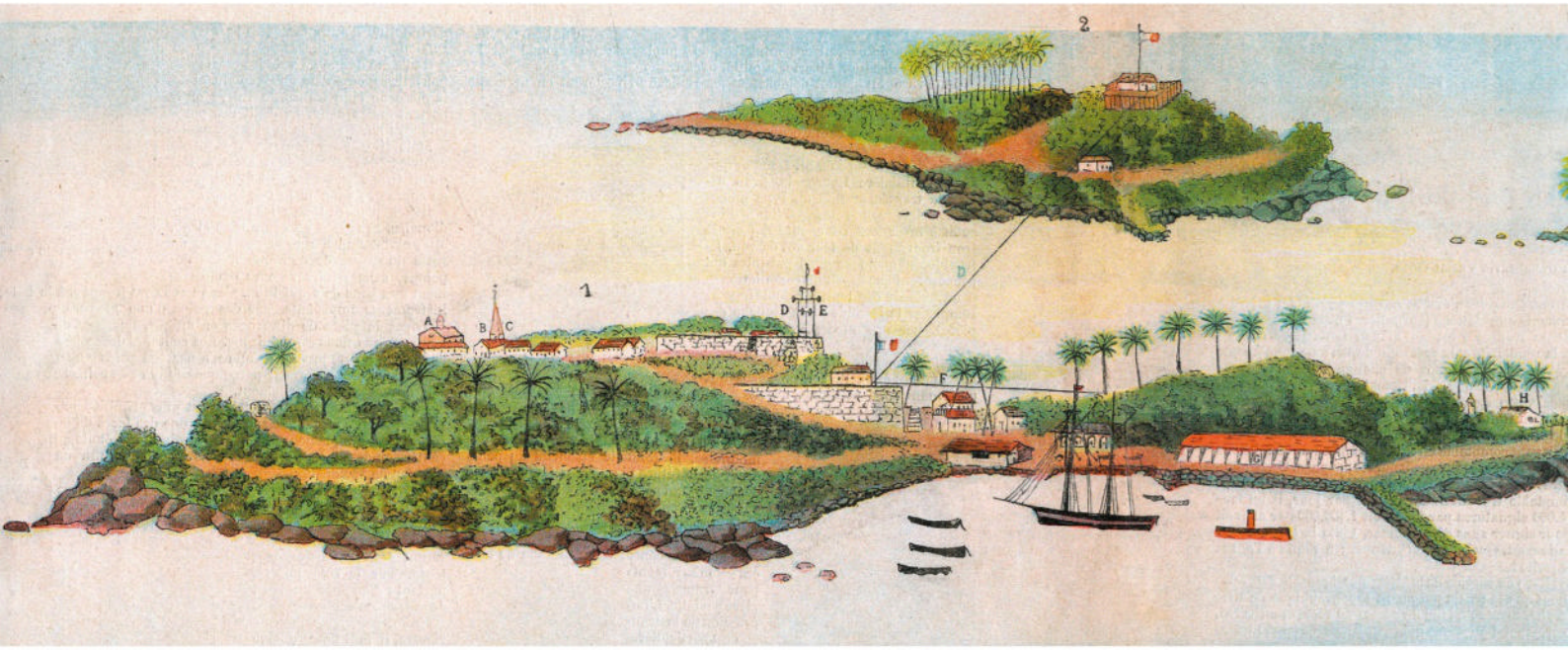


roni. Mais la mortalité est telle qu'en 1867, les bagnards sont dirigés vers la Nouvelle-Calédonie. Face au mécontentement de la population, les condamnés sont de nouveau transportés en Guyane à partir de 1885. Une loi institue une nouvelle forme d'exil perpétuel, la relégation, pour débarrasser la métropole des délinquants multirécidivistes. Saint-Laurent-du-Maroni va alors se transformer en une véritable commune pénitentiaire. Les forçats sont répartis sur une trentaine de sites différents en fonction de leur crime, de leur comportement ou de leur métier.

L'ÎLE DES « INCORRIGIBLES »

D'un accès périlleux en raison de courants marins très forts et des vents contraires soufflant à proximité, les îles du Salut sont également réinvesties. *« Comme il est quasiment impossible de s'en évader, on va y envoyer les prisonniers sur lesquels l'administration pénitentiaire souhaite garder un œil : ceux qui, en métropole, ont déjà tenté de se faire la belle, les criminels les plus dangereux, les détenus incontrôlables (les fameux "incorrigibles"), ceux ayant fait les gros titres des journaux »*, souligne Aurélie Schneider, archéologue et conservatrice du Patrimoine en Guyane qui

FABIENNE LEMARCHAND



Les îles du Salut à l'époque de l'affaire Dreyfus : l'île Royale, en bas, les infrastructures ; l'île du Diable, en haut, les prisonniers politiques ; l'île Saint-Joseph, à droite, les « incorrigibles » (aquarelle publiée dans *La Vie illustrée*, 1er décembre 1898).

GUSMAN / BRIDGEMAN IMAGES

prépare actuellement un doctorat sur l'histoire du bagne (CY-Paris Cergy Université). Pour le journaliste Albert Londres qui, en 1923, fera un reportage en Guyane, *« les îles du Salut sont la terreur des forçats (…) le fin fond du bagne, les oubliettes de la transportation »*. À partir de 1895, l'île du Diable va être réservée aux condamnés politiques et en premier lieu au capitaine Dreyfus. L'île Saint-Joseph sera quant à elle dévolue à l'asile d'aliénés et aux bagnards condamnés à la réclusion cellulaire par le Tribunal maritime spécial (TMS), une législation spécifique en charge de juger les crimes commis par les transportés au cours de leur peine, les faits de violence à l'égard des surveillants ou d'autres prisonniers, et surtout les tentatives d'évasion. *« Ils sont en effet nombreux à tenter leur chance. On estime que 15 % environ des bagnards essayent de s'échapper chaque année*, pointe Aurélie Schneider. *Mais peu réussissent. »* Et les cavales, qui se résument le plus souvent à quelques heures ou quelques jours d'errance, se soldent par une punition : l'allongement de la peine initiale, l'envoi dans un camp forestier, ou pire encore, la réclusion cellulaire. *« L'objectif du bagne était, dans les années 1850-60, de donner une seconde chance aux condamnés tout en développant la colonie guyanaise. Mais dans les années 1890, on entre de fait dans le tout répressif. L'arsenal de décrets et de lois qui régissent le bagne va se durcir avec une multiplication des punitions dont la plus haute est la réclusion à Saint-Joseph, infligée pour une durée de six mois à cinq ans »*, explique Aurélie Schneider.

Les conditions de captivité y sont épouvantables. Au fil des ans, trois grands bâtiments recouverts de tôles ondulées sont construits qui abritent des rangées de cellules d'à peine 6 m^2, 153 au total. Les hommes y sont constamment enfermés de jour comme de nuit, comme des bêtes sauvages, dans un isolement total et le silence. D'épaisses grilles remplacent les plafonds pour permettre aux gardiens d'épier leurs faits et gestes depuis une passerelle située au-dessus. Seuls équipements à leur disposition : un bat-flanc sur lequel ils dorment et qu'ils ont obligation de relever contre le mur durant la journée, un baquet à eau, une autre pour les besoins. Et c'est tout. L'inaction contrainte (même si quelques menus travaux sont parfois imposés comme l'effilochage des enveloppes fibreuses des cocos ou la confection de balais), une heure de « promenade » solitaire dans les couloirs, la chaleur étouffante, l'humidité, les relents nauséabonds de plusieurs dizaines de tinettes, le manque de nourriture… tout cela rend le quotidien plus inhumain encore et se traduit par des problèmes de malnutrition, de suicide, de folie aussi. *« Les réclusionnaires étaient reconnaissables à leur démarche hésitante, à la pâleur cadavérique de leur teint ; on aurait dit des fantômes ambulants »*, écrira dans ses mémoires le dénommé Paul Roussenq. Condamné le 5 mai 1908 à quinze ans de travaux forcés au bagne de Guyane et vingt ans d'interdiction de séjour pour une tentative d'incendie volontaire d'un bâtiment à l'usage militaire, il sera incarcéré à l'île Royale puis envoyé en réclusion cellulaire à Saint-Joseph. Albert Londres écrira à propos de celle-ci, elle, *« n'est pas plus grande qu'une pochette de dame. Les locaux disciplinaires et le silence l'écrasent. Ici, morts vivants, dans des cercueils – je veux dire dans des cellules –, des hommes expient, solitairement »*.

À LIRE

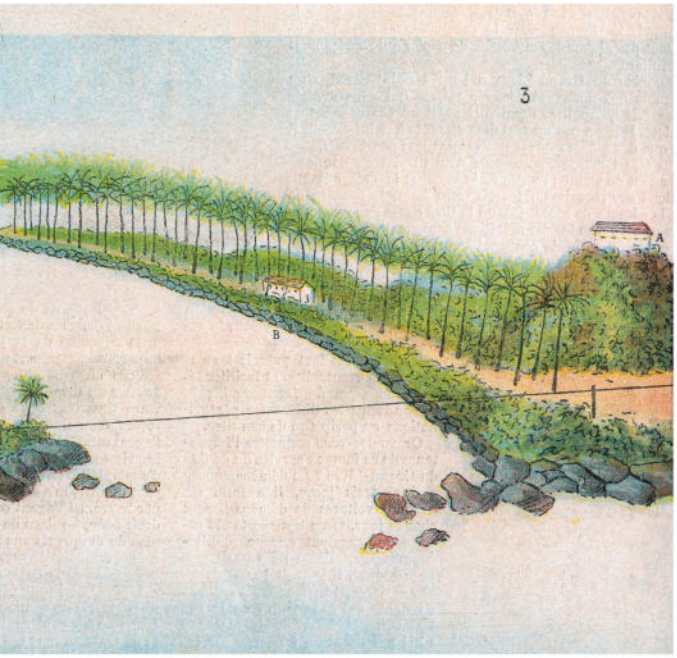
Des hommes et des bagnes, Guyane et Nouvelle-Calédonie, un médecin au bagne 1906-1913, Léon Collin, Libertalia, 2015.

La vie des forçats, Eugène Dieudonné, Libertalia, 2007.

Au bagne, Albert Londres, Arléa, 1992.

L'enfer du bagne, Paul Roussenq, Libertalia, 2016.

Criminocorpus, Musée d'histoire de la justice, des crimes et des peines, https://criminocorpus.org



FUIR L'ENFER

Mais il y a pire encore. Car tout manquement au règlement est immédiatement sanctionné par l'enfermement des semaines durant dans un cachot – une cellule de même taille, mais plongée dans l'obscurité – au pain sec et à l'eau ! Multipliant les provocations, dénonçant sans relâche les insoutenables conditions de vie imposées aux forçats, Paul Roussenq va collectionner à lui seul 4192 jours de cachot. Un record ! Car les peines s'ajoutent aux peines. Albert Londres, qui le visite lors de son périple en 1923, détaille quelques-uns des motifs de punition, comme *« a excité ses camarades à l'hilarité par son bavardage continuel pendant la sieste : trente jours de cachot. Lacération complète de ses effets d'habillement : trente jours de cachot. N'a pas cessé, pendant la sieste, d'appeler les autres punis pour les obliger à causer avec lui : trente jours de cachot. »* etc. Et de conclure, *« dans ce lieu, on est plus effaré par le châtiment que par le crime »*. Pour Aurélie Schneider, *« ce simple cas démontre l'inutilité et l'inefficacité de ce type de punition pour des bagnards qui sont déjà condamnés aux travaux forcés et qui avec le doublage savent qu'ils ne vont plus jamais rentrer chez eux »*. Pas étonnant que certains tentent le tout pour le tout pour s'échapper. L'un des rares à réussir est Eugène Dieudonné, en mars 1927. Arrêté deux mois plus tard au Brésil, il sera finalement gracié à la suite d'une intense campagne de presse orchestrée par Albert Londres.

Le régime de la réclusion perdurera jusqu'à la fin du bagne de Guyane, décrétée le 17 juin 1938 par le gouvernement Daladier, à la suite du reportage du journaliste français et aux nombreux témoignages. Abandonnés, les bâtiments de l'île Saint-Joseph disparaîtront alors peu à peu dévorés par la végétation. Reste que pour Aurélie Schneider le bilan est désastreux. *« Outre les drames humains, la réclusion est une perte de force de travail pour l'administration pénitentiaire. Qui plus est, le camp de Saint-Joseph – comme ceux des deux îles voisines – n'est même pas autosuffisant. Il n'y a pas assez de place pour faire de l'agriculture et de l'élevage. Toute la nourriture vient de l'extérieur. Cela démontre la limite du discours de l'administration pénitentiaire. Le bagne est un gouffre financier et il n'a pas permis le fameux développement de la colonie promis au XIXe siècle. »*

Fabienne Lemarchand



Le cimetière de l'administration de l'île Saint-Joseph.

FABIENNE LEMARCHAND

Mourir aux îles du Salut

Sur sa côte nord, l'île Saint-Joseph accueille le cimetière dit de « l'administration ». C'est là qu'étaient enterrés les médecins, religieux, surveillants et leurs femmes, qui décédaient sur l'archipel du Salut. Leurs enfants étaient inhumés sur l'île Royale. Un troisième cimetière était dédié aux condamnés politiques sur l'île du Diable. Les transportés étaient, eux, immergés entre les îles Royale et Saint-Joseph. *« Le "mouillage" des bagnards était assez ambivalent. D'un côté, il répondait à un cérémonial précis, pouvant être vu comme très respectueux, avec un cercueil porté par les bagnards jusqu'au port, puis mis dans un canot. Et au moment de la mise à l'eau, les surveillants faisaient un salut militaire, les canotiers levaient les rames, au son de la cloche de la chapelle de l'île Royale. Toute cette mise en scène attirait les requins qui se chargeaient des cadavres,* commente Aurélie Schneider. *Mais ce cérémonial, qui se terminait en un bain de sang, était aussi une négation jusque dans la mort de la dignité, voire de l'humanité de ces personnes. Une fois jetés à l'eau, ils tombaient dans l'oubli. Seuls les actes de décès attestent de leur existence. »*

GUERRES MONDIALES

NATZWEILER-STRUTHOF, UN CAMP NAZI EN FRANCE



De 1941 à 1944, 22 000 déportés sont morts au camp de concentration de Natzweiler-Struthof, sur le territoire alsacien alors annexé par le IIIe Reich. Un lieu de mémoire et d'histoire unique en France, que les fouilles archéologiques éclairent depuis peu d'une lumière crue.

« *Iwan Gorgola, matricule 1516* ». Gravée à la main, la petite plaque métallique retrouvée lors de la campagne de fouilles menée de 2022 à 2024 sur la carrière du camp de Natzweiler-Struthof, sur les hauteurs du village alsacien de Natzwiller (Bas-Rhin), a fait resurgir le souvenir d'une vie brisée. Celle d'un jeune Ukrainien fait prisonnier politique par le régime nazi et détenu durant deux ans dans cet enfer des forêts vosgiennes, reclus et isolé à 800 mètres d'altitude. D'avril 1941 à septembre 1944, quelque 52 000 déportés sont comme lui passés par ce camp de concentration, le seul installé sur le territoire français, dans une Alsace alors annexée par le IIIe Reich. Parmi eux, une majorité de Russes et de Polonais, mais aussi des résistants français, des Juifs, des Tsiganes, des homosexuels… Près de 22 000 personnes y sont mortes.

À la Libération, en novembre 1944, un détachement de la 3e division d'infanterie américaine découvre le camp quasiment vide. On l'apprendra plus tard, les derniers détenus ont été transférés dans la nébuleuse d'annexes du Natzweiler-Struthof regroupées de part et d'autre du Rhin et au camp de concentration de Dachau, près de Munich. Dès 1949, décision est prise par l'État français de détruire ou démonter une grande partie des baraquements en bois du camp, qui menacent de s'effondrer. Seules sont gardées les constructions les plus significatives de l'histoire du lieu : les baraquements du crématoire, des cellules, des cuisines et un « baraquement type », analogue à ceux dévolus au logement des déportés. Alors que les historiens entament un long travail de recherche, le camp devient lieu de mémoire…

TRACES DES BOURREAUX

Pour y arriver depuis la gare de Rothau, les visiteurs peuvent désormais emprunter le chemin autrefois construit par les déportés. Au bout de ce parcours de 4 km ponctué de panneaux historiques, le mémorial inauguré par le général de Gaulle en 1960 impressionne. Visible de toute la vallée, ce mausolée de 40 m de haut représente la silhouette émaciée d'un déporté. Tout autour, dans la nécropole, reposent 1117 corps exhumés pour leur immense majorité des camps et des prisons nazis en Allemagne. Aménagé en 2005 dans un sobre parallélépipède d'acier et de granit noir signé de l'architecte Pierre Faloci, le CERD, le Centre européen du résistant déporté, retrace l'histoire du



Le camp de concentration du Struthof, à Natzwiller en Alsace, a été ouvert en mai 1941 et évacué à l'automne 1944.

AKG-IMAGES / MICHAEL FOEDROWITZ

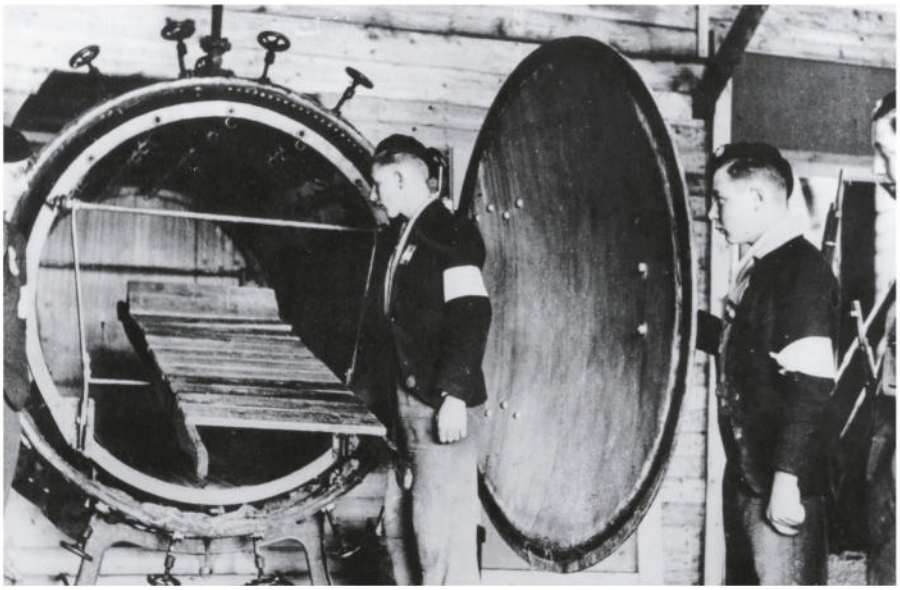
site sur 2000 m² d'exposition.

« Depuis les années 1960, les historiens ont collecté une masse considérable d'informations sur le camp de Natzweiler-Struthof dans les archives de l'administration du IIIe Reich, qui étaient centralisées à Berlin, explique Cédric Neveu, le responsable scientifique du CERD. *Croisé avec les témoignages des prisonniers survivants et des civils de la région, ce travail a permis de documenter le fonctionnement du camp, le parcours des déportés, leurs effroyables conditions de détention. Mais aujourd'hui, on arrive à la fin de l'ère des témoins directs, d'où l'intérêt de l'archéologie moderne, qui vient compléter ou confirmer ce que l'on a dans les archives. »* En 2018, une première campagne de fouilles a permis de localiser près de la nécropole une baraque administrative utilisée par les officiers SS qui supervisaient le camp.

« Même si ce ne sont que des objets anodins, de la monnaie allemande, des boutons d'uniformes, les éléments exhumés donnent une chair et une présence aux bourreaux », reprend Cédric Neveu. Le diagnostic archéologique a également révélé des pierres de la route originelle menant à l'entrée du camp. En contrebas de la potence, dans la terre entourant la chambre à gaz utilisée par les Nazis pour tuer, les chercheurs ont retrouvé les morceaux d'une cartouche de masque à gaz. Autant de découvertes qui viennent appuyer les informations apportées par les archives. En août 1943, le *SS-Sturmbannführer* et professeur suisse-allemand Auguste Hirt a mené de sinistres expérimentations au gaz moutarde sur au moins 86 prisonniers juifs au camp de Natzweiler-Struthof. Sa collection de squelettes était alors conservée à l'Institut anatomique de Strasbourg.

LA CARRIÈRE OUBLIÉE

Les nouvelles fouilles opérées de 2022 à 2024 par l'équipe de l'archéologue Juliette Brangé sous la direction de Michaël Landolt, le directeur du CERD, se sont concentrées sur la carrière du Struthof, laissée à l'abandon dans la forêt domaniale qui jouxte le site. *« Cette carrière, mal documentée dans les publications scientifiques, nous intéressait particulièrement, car elle a été le point de départ du camp »*, explique Juliette Brangé en remontant le fil de l'histoire. Après l'Armistice du 22 juin 1940, l'Alsace et la Moselle sont annexées de fait par le IIIe Reich. Dès septembre 1940, le géologue alle-





Des membres de la Résistance posent en 1945 devant la chambre à gaz du camp de concentration, où furent testés de nouveaux gaz sur des prisonniers.

Fouille en 2024 dans une halle, ancien atelier de démontage de moteurs d'avions Junkers.

AKG-IMAGES / ULLSTEIN BILD - J. QUANTIN

mand Karl Blumberg, employé par la société de terrassement *Deutsche Erd und Steinwerke*, est envoyé prospecter la région à la recherche de carrières exploitables pour les grands projets architecturaux allemands, en particulier pour la ville de Nuremberg. Près de l'auberge du Struthof de Natzwiller, qui accueille alors une station de ski prisée des Strasbourgeois avant-guerre, il repère un filon de granit rose et commence à forer la montagne.

« La première année, la carrière est exploitée par des civils, jusqu'à 200 carriers et ouvriers alsaciens réquisitionnés – mais dûment rémunérés – par l'Office du Chômage mis en place par l'administration du III^e Reich », reprend Juliette Brangé. En mai 1941, trois cents détenus du camp de concentration de Sachsenhausen, près de Berlin, arrivent à l'auberge du Struthof. Ce sont eux qui construisent la route et le camp bas, d'abord situé autour de l'auberge. La construction du camp haut, situé à 800 mètres d'altitude sur les contreforts vosgiens, commence en 1942. *« À cette époque, un certain nombre de déportés viennent renforcer les équipes de travailleurs à la carrière. Mais au cours de l'année 1943, tout s'accélère. Pour faire face à l'intensification du conflit, le camp du Struthof doit participer à l'économie de guerre. La carrière se transforme alors en centre de démontage et de réparation de moteurs d'avions pour la société métallurgique allemande Junkers & Co, basée à Dessau-Rossiau, dans le Land de Saxe, qui a établi une filiale à Strasbourg. »* Un changement corroboré par l'augmentation du nombre d'ateliers dont les archéologues ont retrouvé les fondations sur place, mais aussi les objets et outils exhumés : pièces de moteurs d'avion, scies à métaux, limes, silos, traverses de rails… ou la fameuse plaque gravée par l'Ukrainien Ivan Gorgola.

« Contrairement à ce que l'on pensait auparavant, l'archéologie nous apprend que les activités d'extraction de pierre et de centre mécanique ont cohabité au camp, qui employait plus de 1000 déportés en 1944. » Les enquêtes conduites auprès des descendants des ouvriers alsaciens employés au Struthof révèlent que certains auraient tenté d'aider les déportés en leur donnant à manger. *« Quelques-uns ont même conservé des objets fabriqués par les détenus, comme de petites boîtes en aluminium. Après-guerre, deux d'entre eux ont gardé des contacts avec les survivants, dont un Norvégien et un témoin de Jéhovah d'origine allemande qui sont revenus les voir plusieurs années de suite. »* De nouvelles fouilles sont actuellement envisagées sous la baraque cuisine et sur l'emplacement du chenil du camp. Fait troublant, l'administration du III^e Reich conservait scrupuleusement les noms, les pedigrees, les états de service des chiens de garde du camp. Alors qu'elle omettait d'enregistrer les dates de décès des détenus considérés comme des *untermenschen*, des sous-hommes. Aucun document retrouvé à ce jour ne dit si Iwan Gorgola, transféré à Dachau en septembre 1944, en est sorti vivant.

Pascale Desclos

Mémorial Natzweiler-Struthof et Centre européen du résistant déporté, *Route départementale 130, 67130 Natzwiller. Visite libre ou guidée toute l'année, du mardi au dimanche. 8 €/adulte, 4 €/10-18 ans. struthof.fr.*

SOUS LE CHEMIN DES DAMES



Vestiges de casques allemands découverts dans la Caverne du Dragon.

« C'est nous les sacrifiés ! » Ces mots concluent le refrain poignant de la chanson de Craonne, entonnée par les soldats mutinés après la terrible boucherie de l'offensive du Chemin des Dames, menée à l'initiative du général Nivelle en avril 1917. Cachés dans d'anciennes carrières de pierre appelées « creutes », les Allemands ont résisté à l'assaut et pris à revers les forces françaises. Des deux côtés, les morts se comptent par dizaines de milliers.

Le Chemin des Dames traverse sur une trentaine de kilomètres un plateau calcaire situé dans l'Aisne entre Laon, Soissons et Reims. Ici, la mémoire collective n'a eu de cesse d'effacer les défaites. Le site a bénéficié d'un regain d'intérêt à partir de 1999, lorsque le musée de la Caverne du Dragon, aménagé dans une carrière de 3 ha à Oulches-la-Vallée-Foulon, a été mis en place par le Département de l'Aisne, qui l'a agrandi en 2019 par la création d'un centre d'interprétation en surface.

Située sur la ligne de front, la carrière a changé sept fois de propriétaire en quatre ans. En sous-sol, les visites guidées offrent un témoignage émouvant des conditions de vie des soldats – l'humidité, le froid, l'obscurité, la peur –, évoquées par des reconstitutions. *« On a trouvé dans les galeries des objets du quotidien et de nombreux éléments d'équipements individuels : casques rouillés, brodequins, restes d'uniformes et de harnachements en cuir, etc.*, indique Vincent Dupont, responsable du pôle scientifique du Service Chemin des Dames et Mémoire du Conseil départemental de l'Aisne. *Des graffitis avec le nom des hommes, ainsi que des panneaux indicateurs et des consignes en allemand, ont aussi été préservés sur les murs. »*

Le Chemin des Dames est désormais jalonné de monuments mémoriels, de villages détruits et reconstruits, de cimetières, de forts… Le plateau regorge d'éclats d'obus, et de nombreux vestiges de la guerre dorment sous terre. En 2015, des fouilles d'archéologie préventive ont par exemple permis de découvrir des aménagements du système défensif allemand à proximité de la Caverne du Dragon. *« Au lendemain de la guerre, tout a été rebouché pour remettre les sols en culture, hormis les coteaux escarpés et certaines zones dévastées comme le plateau de Californie, où on comptait plus de 500 trous d'obus par hectare »*, explique Vincent Dupont. *Les impacts d'obus et les tranchées sont toutefois restés apparents en forêt. »* Divers aménagements, comme la tour-observatoire de Craonne, donnent aujourd'hui des clés pour une approche historique de ces paysages paisibles. Mais rien ne vaut une visite guidée pour prendre pleinement la mesure du drame qui s'est joué là…

M.M.



À VOIR

Hurtebise 1914. Dans les ruines de la Grande Guerre, jusqu'au 31 août, Centre d'accueil du Visiteur du Chemin des Dames. Haut lieu de l'histoire du Chemin des Dames, la ferme d'Hurtebise fut le théâtre d'affrontements majeurs.

HORIZON BLEU, ARCHIVES DÉPARTEMENTALES DE L'AISNE

SUR LA TRACE DES ENFANTS DU PALÉOLITHIQUE



Les petits *Homo sapiens* de la dernière période glaciaire ont laissé la preuve de leur passage dans les grottes ornées et sur les campements de chasseurs-collecteurs. L'étude de ces vestiges, rares et fragiles, lève le voile sur une enfance préhistorique longtemps oubliée.

SOUS TERRE, IL Y A 15 000 ANS, ON JOUAIT DANS LES GROTTES

La scène, fascinante, se déroule il y a 15 000 ans dans une grotte des Pyrénées appelée aujourd'hui Fontanet. Plusieurs femmes et hommes sont entrés sous terre par le porche d'ouverture de la cavité, effondré depuis. Surprise, plusieurs enfants, dont un bambin de 5 ou 6 ans, les accompagnent dans cette incursion à la lueur des torches. Tous portent des vêtements chauds en peaux de renne cousues de perles et de coquillages, et marchent pieds nus, peut-être pour ne pas perdre l'équilibre sur les sols argileux et humides. Parvenu à une cinquantaine de mètres de l'entrée, le groupe s'arrête devant une paroi et les adultes commencent leur œuvre. Au tampon de fourrure, au doigt et au silex, ils peignent, dessinent et gravent, faisant surgir sur la roche de magnifiques images de bisons et de chevaux, ainsi que deux étranges profils humains. Après avoir observé leurs aînés durant de longues minutes, les enfants poursuivent, seuls, l'exploration. Dans une galerie étroite et reculée, les voilà qui se lancent dans une partie de cache-cache souterraine, les uns se dissimulant accroupis dans des replis de la paroi tandis que d'autres les cherchent en glissant sur les sols et en se rattrapant avec les doigts. Puis, au milieu des cris et des éclats de rire qui résonnent dans la grotte, la petite bande entreprend de malaxer des boulettes d'argiles avant de les projeter vers les voûtes et les parois… Des millénaires plus tard, certains de ces projectiles sont encore collés, attestant de la scène enfantine tout comme les empreintes de petits pieds sur les sols et de glissades sur les mains et les genoux. Pour la préhistorienne et ichnologue (spécialiste des empreintes) Lysianna Ledoux, *« l'hypothèse la plus probable est que la cavité a servi d'espace de jeux de toutes sortes pour les jeunes individus présents, les espaces sous paroi constituant des caches idéales ainsi que de parfaits points d'observation »*. En examinant la longueur et la profondeur des empreintes, la scientifique a montré qu'un des enfants mesurait à peine plus d'un mètre.

Le cas de Fontanet n'est pas exceptionnel, bien au contraire. Ainsi, dans la grotte Chauvet en Ardèche, un enfant ou un jeune adolescent a laissé les empreintes de ses pas dans une zone profonde de la cavité, la galerie des Croisillons, accompagnées de celle d'un canidé… Lais-



Dans la grotte de Gargas, un bébé à déposé l'empreinte de sa main il y a 29 000 ans. Illustration du livre *Paléo Kids, l'enfance de l'humanité*.

MARINA LEZCANO / SYNOPS ÉDITIONS - COLLECTION DAGLI ORTI / MUSÉE MORAVE BRNO / AURIMAGES





sant supposer une relation de proximité avec ce probable loup, voire un possible apprivoisement. En outre, *« on connaît des empreintes de pas d'enfants dans plusieurs grottes ornées paléolithiques, et elles sont même beaucoup plus fréquentes que celles des adultes. Cela ne signifie pas qu'ils étaient plus nombreux, mais qu'étant plus petits et peut-être plus agiles et curieux, ils exploraient des passages et des recoins plus difficiles d'accès que leurs aînés. Dans ces diverticules excentrés et sur certaines corniches, leurs empreintes se seraient mieux conservées, car elles étaient protégées du ruissellement ou des piétinements ultérieurs par des humains ou des animaux »*, détaille la préhistorienne Sophie A. de Beaune.

PETITES MAINS, GRANDES ŒUVRES : L'ART PALÉOLITHIQUE ET SES APPRENTIS

Outre leurs pas à Fontanet, Niaux et au Tuc d'Audoubert en Ariège, ou encore au Pech Merle dans le Lot, les enfants ont laissé d'autres traces dans les grottes, plus émouvantes encore : des empreintes de mains dites négatives, réalisées en posant la paume et les doigts sur la paroi, puis en crachant du pigment rouge ou noir dessus. Il en existe dans la grotte de Gargas (Hautes-Pyrénées), plus de 10 % attribuées à des enfants parmi les quelque 230 que compte ce « sanctuaire des mains » orné il y a 29 000 ans. Là, un bébé a même été tenu à bout de bras, dans une position périlleuse au-dessus d'un vide, sa petite main posée sur la paroi et du pigment d'ocre rouge soufflé dessus. Même situation insolite dans la grotte Cosquer, partiellement immergée dans les Calanques de Marseille, où un bambin a été hissé il y a près de 30 000 ans, ou porté sur les épaules d'un adulte, laissant l'empreinte de sa minuscule main dans l'argile à plus de deux mètres de hauteur.

À la lumière de travaux récents, on découvre que les mains négatives enfantines au Paléolithique ne sont pas rares, au contraire. Une étude de 2022 portant sur des dizaines d'empreintes de ce type recensées dans cinq grottes ornées du centre et du nord de l'Espagne a ainsi montré que plus de 20 % d'entre elles avaient appartenu à de jeunes humains : bébés, enfants ou jeunes adolescents, avec des différences selon les cavités. Des enfants dont on sait, par ailleurs, qu'ils étaient plus grands en moyenne que ceux d'aujourd'hui, comme l'étaient les *Homo sapiens* du Paléolithique supérieur comparés aux humains actuels… Et qu'ils avaient la peau sombre et les cheveux majoritairement noirs, comme l'a montré la paléogénomique. On estime aussi qu'ils étaient très nombreux sur les campements, jusqu'à 40 % des effectifs, même si un tiers environ d'entre eux mourrait avant l'âge d'un an. Ils étaient vraisemblablement élevés et nourris par des familles élargies (parents biologiques, oncles, tantes et grands-parents), comme cela s'observe dans toutes les sociétés de chasseurs-collecteurs nomades.

Reste à comprendre ce que venaient faire sous terre, seuls ou accompagnés d'adultes, de petits *sapiens* qui grandissaient dans des campements abrités au pied de falaises. *« On a évoqué des pratiques symboliques telles que des rites d'initiation et de passage à l'âge adulte, ce qui est possible. Mais leur présence était peut-être simplement liée à la pratique artistique et à son apprentissage. L'art pariétal paléolithique a perduré pendant plus de 20 000 ans dans les grottes, ce qui a nécessairement impliqué une transmission de savoirs sur le long terme »*, avance le préhistorien Gilles Tosello. À Fontanet, Chauvet ou Pech Merle, les apprentis (peut-être choisis parmi les plus talentueux lors d'entraînements sur des supports extérieurs), se familiarisaient avec un milieu souterrain qu'ils devraient, plus tard, décorer à leur tour. Au cours de tels ateliers d'initiation, les plus jeunes (ou turbulents !) en auraient profité pour explorer les recoins des cavités, et s'y amuser en attendant la fin de la séance.

Une étude de 2024 laisse entrevoir cette présence simultanée, dans une grotte ornée espagnole appelée *« Las Monedas »,* d'artistes en herbe aux côtés de leurs aînés. En



Empreinte de pas d'enfant dans la grotte du Pech Merle.

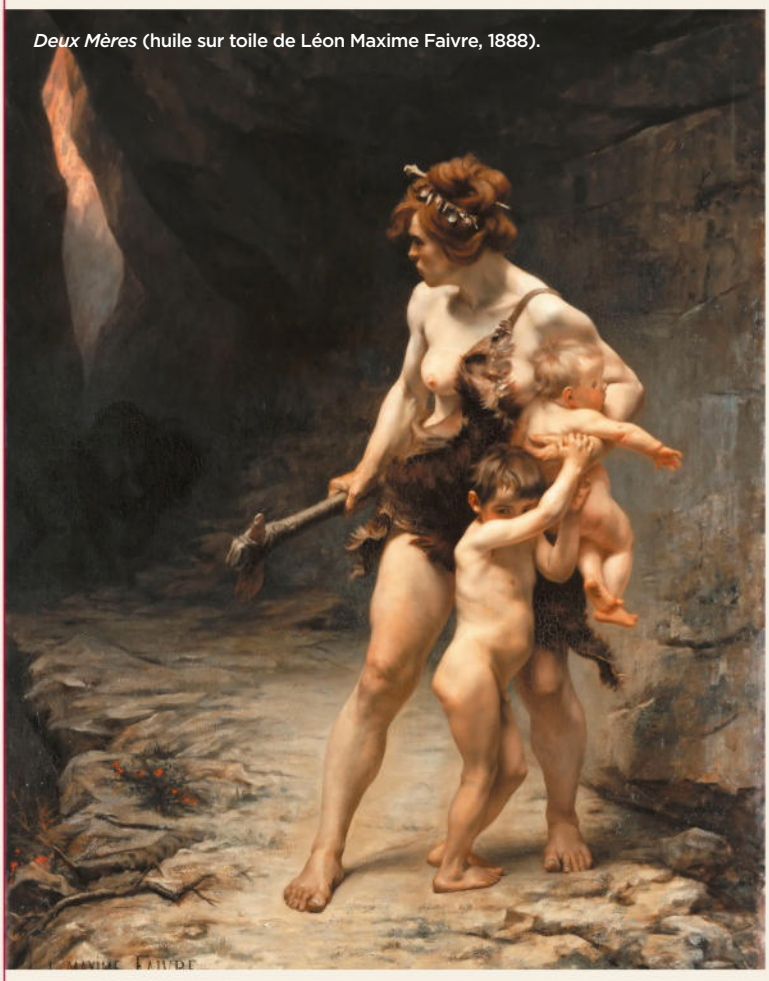


Panneau des masques de la grotte de las Monedas.

RÉMI FLAMENT - GROTTE DU PECH MERLE - IZZY WISHER, COURTESY OF THE GOBIERNO DE CANTABRIA



Premiers humains faisant du feu (illustration originale publiée dans *Primitive Man*, Louis Figuier, 1870).



Deux Mères **(huile sur toile de Léon Maxime Faivre, 1888).**

AKG / SCIENCE PHOTO LIBRARY - MUSÉE D'ORSAY, PARIS / HERITAGE IMAGES / AURIMAGES

comparant les dessins schématiques réalisés au manganèse sur l'énigmatique « panneau des Masques » avec les productions graphiques d'enfants contemporains d'âges variés, les auteurs concluent que ce sont bien de très jeunes humains, pour certains âgés de moins de dix ans, qui ont tracé certaines formes sur les parois, en particulier circulaires !

QUAND LES ENFANTS IMITENT LES MAÎTRES DU SILEX

S'il est encore prématuré d'affirmer que des enfants ont contribué à l'ornementation artistique des grottes (au-delà des empreintes de mains), il est certain que leurs apprentissages étaient au cœur des sociétés paléolithiques. L'archéologie des campements de chasseurs-collecteurs en apporte des preuves, même rares. *« Les enfants devaient être en priorité affectés à des tâches quotidiennes, comme la collecte de ressources dans l'environnement, l'aide à la préparation des repas et peut-être le rangement et le nettoyage des foyers et des campements. Or, ces gestes ont laissé peu de traces, bien moins que la réalisation d'outils en silex ou d'objets en os et en ivoire »,* souligne Sophie A. de Beaune.

Cette rareté de leurs traces matérielles, tout comme le caractère supposément moins noble de leurs actions explique l'absence presque totale des enfants dans les études sur le Paléolithique depuis plus d'un siècle. Ainsi, lorsqu'ils ont été représentés dans l'iconographie de la préhistoire (ci-dessus et ci-contre), on les a dépeints non seulement blancs de peau, comme leurs aînés, mais surtout oisifs ou juste bons à accomplir des tâches subalternes. Pourtant, une archéologie de l'enfance s'attache à identifier les preuves, fugaces, de leur existence. Et révèle au passage une image bien éloignée des idées reçues, celle de filles et garçons pleinement engagés dans la vie sociale et économique des groupes humains et apprenant, dès qu'ils étaient en âge de le faire, les gestes indispensables à leur survie. C'est le cas sur le campement de Pincevent, à proximité de la Seine en région parisienne, occupé il y a 15 000 ans par des chasseurs de rennes. Les archéologues y ont retrouvé, dans plusieurs couches, des concentrations d'éclats de silex inaboutis, à la symétrie imparfaite et aux contours irréguliers, témoignant de

gestes encore maladroits. Pour les chercheuses Claudine Karlin et Michèle Julien, ces artefacts témoignent de séances d'apprentissage pédagogiques et ludiques de jeunes tailleurs encadrés par les adultes, ou observant ces derniers. *« Les enfants observaient et imitaient les aînés dès leur plus jeune âge, y compris dans le cadre de possibles jeux. La séparation que nous connaissons entre enfants cantonnés au jeu et adultes impliqués dans la production est une notion propre à nos cultures : dans les groupes nomades, les enfants, à mesure qu'ils acquièrent des compétences, participent aux activités de la vie quotidienne ».*

D'autres preuves d'apprentissages ont été retrouvées dans la grotte d'Isturitz, en Pyrénées-Atlantiques. Là, des graveurs d'objets d'art mobilier (transportable) en os, très expérimentés, ont transmis leurs compétences à des apprentis, vraisemblablement des enfants ou préadolescents, se réservant les matières rares et nobles et laissant les plus jeunes s'entraîner sur des pièces de moindre valeur. Les objets attribués aux apprentis sont reconnaissables, observés au microscope, à leurs traits moins assurés, aux dérapages du silex sur l'os et à la symétrie moins parfaite des figures de bisons et de chevaux.

Mêmes indices de transmission entre générations sur les sites tchèques de Pavlov et Dolní Věstonice, où de petites figurines animales ont été modelées il y a 30 000 ans dans de l'argile, puis cuites à la chaleur des foyers pour acquérir leur forme et leur aspect définitifs. Une étude de janvier 2025 sur cette forme précoce de céramique a montré que certaines figurines, façonnées et chauffées imparfaitement, pouvaient être attribuées à des enfants… dont certains ont même laissé leurs minuscules empreintes digitales dans l'argile ! Les critères retenus par les deux autrices Rebecca Farbstein et April Nowell pour attribuer ces objets à de petits modeleurs sont l'asymétrie des formes obtenues, le haut niveau d'expérimentation et donc la faible maîtrise de la « chaîne opératoire » de l'artisan, ou encore l'absence de projet productif. On serait donc face au résultat de jeux d'enfants apprenant le modelage par imitation de leurs aînés, engagés pour leur part dans la production de figurines abouties dont certaines destinées à accompagner les défunts dans leur sépulture. Apprentissage, jeu et imitation auraient donc été intimement mêlés au Paléolithique, comme c'est toujours le cas aujourd'hui.

POUPÉES, CACHETTES ET SÉPULTURES : LES ENFANTS CHÉRIS DE LA PRÉHISTOIRE

À Pincevent, une autre preuve de la présence des enfants, plus fugace encore, a été identifiée. Il s'agit d'un petit foyer entouré de quelques vestiges, à l'écart des cabanes principales, qui a peut-être servi de cachette d'enfants : *« On peut imaginer l'installation d'un petit groupe le temps d'un jeu, en marge des aires de travail de la communauté. Ces jeunes Magdaléniens auraient prélevé quelques braises dans un foyer proche, quelques fragments de carcasse encore pourvus d'un peu de viande et quelques restes lithiques »*, reprennent Claudine Karlin et Michèle Julien. Un rognon de silex, évoquant une forme humaine, a même pu être transformé en poupée ou personnage imaginaire en étant décoré de peau, de feuilles ou d'écorces… Et voilà comment les cabanes et cachettes chères aux garnements de toutes les époques remontent au Paléolithique ! Sur d'autres sites, plusieurs statuettes animales polies à force d'avoir été manipulées, ainsi que des lampes, sagaies et harpons miniatures font penser à des objets et jouets d'enfants, possiblement façonnés et offerts par leurs aînés pour se divertir ou s'entraîner à la pêche et à la chasse.

Des petits *sapiens* qui étaient aussi aimés, comme l'attestent cette fois les sépultures paléolithiques qui nous sont parvenues d'enfants seuls, associés à des adultes (peut-être leurs parents) ou à d'autres enfants (peut-être leurs frères ou sœurs). Celle de la grotte du Romito, en Calabre (Italie), est attribuée à un adolescent décédé à l'âge de 16 ans et atteint d'une forme sévère de nanisme selon l'étude anthropologique du squelette. Cela prouve que cet enfant, devenu adolescent, a été aidé et soutenu par ses proches malgré la forme de handicap sévère qui le caractérisait. L'abri sous roche de La Madeleine, le long de la Vézère en Dordogne, a livré le squelette d'un enfant de 5 ans dont le corps, habillé d'une tunique et enduit d'ocre, avait été allongé dans une fosse à son décès il y a 11 500 ans, la tête tournée vers la paroi. Les vêtements de l'enfant étaient cousus de plus de 1 500 perles et coquillages de provenance lointaine, Atlantique et Méditerranée, ayant représenté des milliers d'heures de travail. Quelle plus belle preuve d'affection de ses proches pour l'un des leurs, ici un petit humain du Paléolithique encore au tout début de sa vie… Et du lien qui unit, depuis la naissance de notre espèce, les parents à leurs enfants.

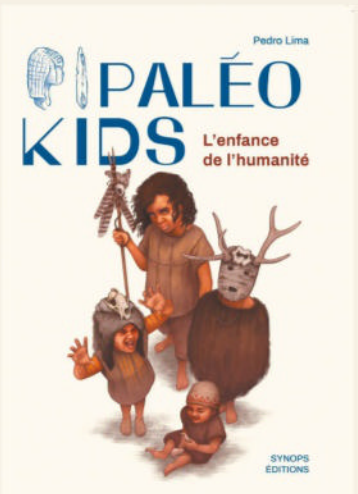
Pedro Lima



Les parures de l'enfant de La Madeleine comprenaient plus de 1 500 perles et coquillages de provenance lointaine.

À LIRE

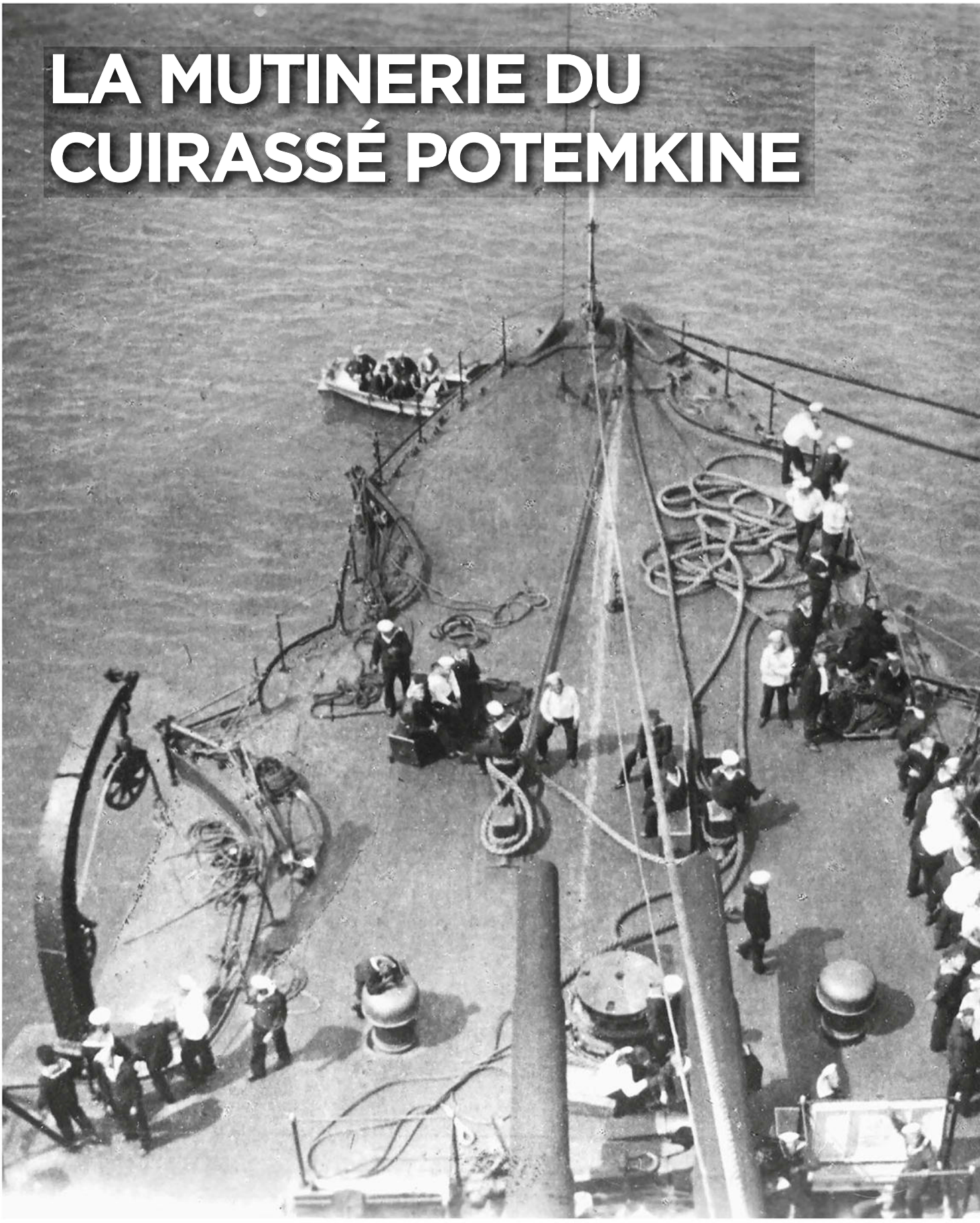
Paléo Kids. L'enfance de l'humanité, Pedro Lima, éditions Synops, 2024.



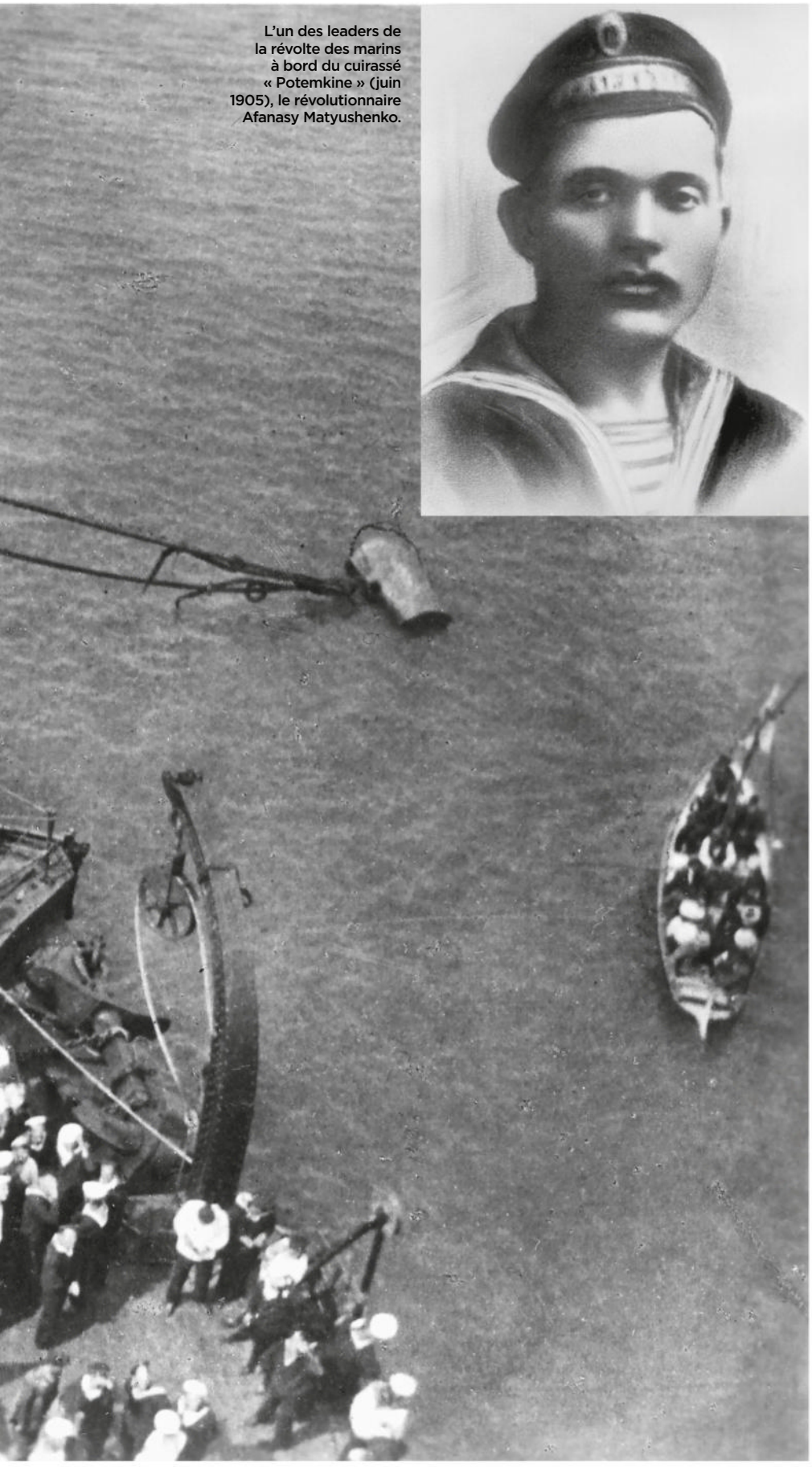
Faire revivre les enfants

Sous forme de récits vivants et incarnés accompagnés de textes posant les bases de la connaissance, cet ouvrage s'immerge dans le quotidien des enfants de dernière période glaciaire, entre -40 000 et -12 000 ans. On les suit dans les grottes où ils ont laissé leurs empreintes et dans les campements où ils ont joué, appris à tailler le silex et participé à la collecte des ressources. On apprend aussi que de nombreuses grottes ornées ont été découvertes, aux XIX^e^ et XX^e^ siècles, par d'autres enfants tout aussi attachants.

LA MUTINERIE DU CUIRASSÉ POTEMKINE



AKG-IMAGES



L'un des leaders de la révolte des marins à bord du cuirassé « Potemkine » (juin 1905), le révolutionnaire Afanasy Matyushenko.

27 JUIN 1905

En ce printemps 1905, la colère couve à bord du cuirassé Potemkine, ce fleuron de la flotte impériale russe en mer Noire. Excédés par la discipline de fer imposée à bord, les maigres rations alimentaires, progressivement gagnés aux idées révolutionnaires véhiculées par Afanassi Matouchenko et quelques autres militants, les marins sont à fleur de peau. Alors quand, le 27 juin, de la viande avariée leur est servie, c'en est trop, et ils refusent catégoriquement de la consommer. Furieux, le commandant rassemble ses troupes sur le pont, demandant à ceux qui acceptent de la manger d'avancer. Mais seuls quelques officiers et vétérans obtempèrent. Le Second menace alors d'exécuter les récalcitrants. Dans une confusion générale, il tire et blesse à mort le marin Grigori Vakoulintchouk. Matouchenko réplique et abat l'officier. La situation s'enflamme. Le commandant et de nombreux gradés sont tués. Les mutins prennent le contrôle du navire, hissent le drapeau rouge et mettent le cap sur Odessa où les grévistes sont en lutte contre l'armée impériale et des cosaques au service du tsar Nicolas II. Depuis le « Dimanche rouge » du 22 janvier à Saint-Pétersbourg, où plusieurs centaines de personnes venues réclamer de meilleures conditions de travail pour les ouvriers, des terres pour les paysans et plus de libertés, étaient mortes sous les tirs des soldats, la contestation n'a en effet cessé de grossir dans le pays.

Le 29 juin, alors que les forces de l'ordre répriment violemment les révoltes dans la ville, l'équipage du Potemkine refuse dans un premier temps de s'interposer. Mais lorsque le groupe de marins descendu à terre pour inhumer Vakoulintchouk et la foule qui les accompagnent se retrouvent sous les tirs des cosaques, décision est prise de lancer deux obus sur le quartier tsariste d'Odessa. Le gouvernement envoie en retour deux torpilleurs pour couler le cuirassé et rétablir l'ordre. Mais une fois arrivés sur les lieux, leurs équipages refusent d'obéir. Craignant pour leur vie, les mutins reprennent la mer. Le 2 juillet, ils accostent à Contantza, en Roumanie, pour s'y ravitailler. Le roi Carol Ier leur propose l'asile politique contre une reddition. La plupart acceptent et trouveront refuge en Europe. En revanche, Matouchenko et quelques irréductibles sabordent le bâtiment avant de s'enfuir. Le leader révolutionnaire reviendra plus tard en Russie où il sera pendu. Le Potemkine, lui, réintègrera la flotte de Nicolas II sous le nom de *Panteleïmon*, puis, après la révolution de 1917 et la chute du régime tsariste, à la flotte rouge. Capturé l'année suivante par les Allemands, il sera récupéré par les Britanniques après l'armistice, qui le saborderont. En 1925, la sortie du film *Le Cuirassé Potemkine* de Serguei Eisenstein popularisera l'histoire de la mutinerie. Véritable œuvre de propagande du régime soviétique, les mutins y sont présentés comme les premiers héros de la cause socialiste et les martyrs du tsarisme.

Fabienne Lemarchand

L'équipage du cuirassé de bataille « Potemkine » aux abords d'Odessa le 28 juin, lors de la révolution russe de 1905.

SPUTNIK / AURIMAGES

DERRIÈRE LE BAISER

On croyait connaître Doisneau : le baiser, les écoliers, la banlieue. Mais l'exposition *Instants donnés*, au musée Maillol, rouvre ses planches-contact et réinforme les clichés. À travers 400 images tirées d'un corpus de 450 000, le collectif Tempora redonne chair à ce regard dit « humaniste », terme qui manque facilement de focale.

Rue de Rivoli, le pas pressé des Parisiens, la silhouette pastel de la mairie… Et, au premier plan, un baiser gracieux, à la volée. Certaines images rendent immortel, mais au prix d'en éclipser toute une œuvre. *Le Baiser de l'Hôtel de Ville*, c'est la *Joconde* de Robert Doisneau : sa photographie la plus célèbre, qui lui valut une renommée bien réductrice.

Car le succès naît souvent d'un malentendu. *« En 1950, le magazine Life commande à Doisneau un reportage pour montrer qu'on peut s'embrasser librement à Paris »*, raconte Isabelle Benoit, commissaire de l'exposition *Instants donnés*, produite par le collectif Tempora au musée Maillol. Le photographe, *« pêcheur d'images »*, selon sa propre formule – et plus adepte de la pêche au coup que de la pêche au lancer – choisit, exceptionnellement, de mettre en scène un couple de jeunes comédiens : Jacques Carteaud et Françoise Bornet. Il les poursuit dans la foule, jusqu'à ce que l'image morde. Publiée en petit format (11 × 12 cm), la photo s'insère discrètement parmi d'autres. Légende laconique : *« This was a short kiss, a "kiss rapid", says photographer. »*

Il faut attendre 1986 pour que Victor Francès, directeur des Éditions du Désastre, ait l'idée d'en faire un poster grand format (60 x 80 cm), signé Doisneau. Le photographe *« n'y voit pas vraiment d'intérêt, mais dit pourquoi pas ! »*, se souvient sa fille Francine Deroudille.

L'image change d'échelle – et de nature. De document, elle devient décor. Et fantasme : celui d'une romance idéalisée, dans un Paris disparu. Le succès est foudroyant, viral. En quelques mois, des millions d'exemplaires s'arrachent. L'image s'affiche dans les chambres d'adolescentes comme une réclame pour la vie.

Doisneau jugeait pourtant l'effet *« facile »*, et ne pavoisait pas : *« J'ai réussi, mettons, 300 photos… au 100e de seconde. Ça fait trois secondes de réussite en cinquante ans. »*



***Les coiffeuses au soleil*, Paris, 1966.**

HORIZONTAL

L'exposition, qui se clôt sur ce cliché devenu iconique, rétablit la singularité du regard de Doisneau. Un regard d'abord *« horizontal »*, assure sa fille, égal envers les créatures des bas-fonds ou la grâce juvénile, les *« mouillures de chemise »* ou les actrices. *« Je ne veux pas être un observateur froid, je veux être fondu, laisser les gens autour de moi »*, disait-il lui-même. Ou encore : *« Au fond, je ne fais que des autoportraits. J'ai beaucoup de pitié, parce que j'ai pitié de moi et je m'aime bien aussi. »* *« Aragon l'avait choqué en le qualifiant de photographe populiste »*, se souvient Francine Deroudille. Doisneau n'était certes pas un militant, mais solidaire. Cinq années passées chez Renault l'avaient attaché au monde ouvrier.

Instants donnés retrace ce chemin avec une grande richesse. Au rez-de-chaussée, l'enfance : ambiance *Quatre Cents Coups*. L'impertinence des gamins est sa première matière. Trop timide pour approcher les adultes. *« Sa première photo, un tas de pavés »*, sourit Isabelle Benoit.

Mais son boîtier lui ouvre bientôt les ateliers des plus grands artistes. Il aime



ROBERT DOISNEAU - INSTANTS DONNÉS
MUSÉE MAILLOL, PARIS
À partir du 17 avril 2025

ATELIER ROBERT DOISNEAU

les capter dans leur décor, au plus près des outils. *« C'est là qu'il y a vraiment le mérite, la vie »*, disait-il. Portraitiste aussi doué que photographe de rue, il saisit Giacometti dans sa poussière, ses godets, ses ébauches ; Picasso, complice de ses *« photos de gags »*.

Un espace est dédié à l'agence Rapho, à laquelle il resta fidèle, et à ses *« niaiseries publicitaires »*, comme il les appelait, toujours empreintes de son esprit facétieux. *« Ma première photo publiée est une photo de suppositoire »*, ironisait-il – en fait, des médicaments Ullman. .

À l'étage, il surgit photographe pour *Vogue*. Professionnel, mais en aucun cas mondain. Lors d'un mariage du gotha, il préfère suivre une petite fille que les célébrités. Il s'écarte de ce qui l'ennuie. Et l'on découvre que sa pitié a des limites. Toujours rieur, il se montre caustique, devant *« ces fées Carabosse de la mode, ces espèces de mères fouettardes qui décident qu'une collection est nulle ou qu'elle est sublime (…) Un monde d'une cruauté, d'une inélégance justement, d'une impudeur ! »*

Il est plus à son aise avec des écrivains comme Jacques Prévert, *« qui parle des choses que l'on voit chaque jour »*, ou Robert Giraud, son *« copain de la nuit »*, qui l'initie à une marge peuplée de tatoués, prostituées, éleveurs de fourmis et autres peintres-chiffonniers. C'est dans les bistrots qu'ils saisissent le mieux cette poésie brute. *« Le bistrot est pour Doisneau le lieu d'excellence du réalisme poétique*, insiste Isabelle Benoit, *au centre de toutes les rencontres, tous les croisements. »*

On le retrouve plus loin auprès des ouvriers de Renault, qu'il photographie en douce – *« le vrai courage, c'est la femme qui arrive maquillée à l'usine aux aurores »*, affirmait-il –, ou des mineurs de Lens, cadrés à la manière de Rodtchenko.

Puis vient la banlieue, étiquette qu'on lui a longtemps accolée comme un titre de gloire. Mais à rebours de l'image attendue, il n'en fut jamais le chantre attendri. *« C'est tout le contraire ! Il était révolté d'avoir grandi dans un décor aussi misérable »*, corrige sa fille. Et Isabelle Benoit d'ajouter : *« Ce n'est pas un nostalgique, il s'ancre dans une réalité qu'il veut dépasser. Pour lui, personne ne devrait vivre dans un monde de gadoue. »* Trente ans plus tard, il revient avec la mission DATAR. Les barres ont remplacé les taudis. Il les photographie comme des décors vides, saturés de couleurs chimiques. Toute vie semble s'être retirée.



***Véhicule militaire*, le 14 juillet 1969.**

Avant que *Le baiser* ne referme la visite, une salle suspend le temps. Voici la *« boîte à rêves »*, ainsi nommée par Isabelle Benoit avec Francine Deroudille et sa sœur Annette Doisneau. Ni série ni projet. Juste l'attente, longue parfois de deux heures, que quelque chose se passe dans le cadre choisi : *« Je me fais un petit décor, un rectangle, et j'attends que dans ce rectangle, des acteurs viennent jouer je ne sais pas quoi. »* Un prêtre piétine des anges peints. Un bambin pousse son frère devant un char d'assaut. Une bouche démoniaque, sculptée autour d'une porte, semble sur le point d'avaler un policier qui ne se rend compte de rien. *« L'ennemi de la photographie, c'est d'abord le ferrocyanure de potassium, parce que ça détruit l'image argentique. Et au même titre, le képi : "Circulez, y a rien à voir." Mais il faut s'arrêter et regarder ! »*, tonnait Doisneau.



***Autoportrait au téléobjectif*, 1956.**

REGARDEUR REGARDÉ

L'exposition pourrait s'achever là. Mais il reste, tout en haut, dans les salles permanentes consacrées à Maillol, trois petites séries cocasses – sans doute les plus drôles – glissées parmi les statues. Un clin d'œil. Doisneau y regarde l'art, mais par les effets qu'il produit sur ceux qui le croisent. Dans les Tuileries, il assiste – par hasard – à l'installation des sculptures de Maillol : des manutentionnaires empoignent les seins de bronze de Dina Vierny, tandis que la muse, bien vivante et plus sculpturale encore, veille à la scène, imposante comme une statue du Commandeur revue par Sempé. Plus loin, un tableau en vitrine – une *« dame au bas noir montrant son derrière »*, selon les mots du photographe – devient le prétexte d'un guet. Depuis l'intérieur, Doisneau épie les passants : regards obliques, esquives, moues pincées. Il les pêche un à un. Et puis la *Joconde*. Non pas la toile, mais ceux qui la regardent. Gueules médusées, extases de commande. Ce n'est plus l'art qu'il photographie, mais le rite de ses dévots. Et l'on se prend à songer : que verrait-il, aujourd'hui, s'il nous regardait scruter ses images ?

Julien Nénault

ATELIER ROBERT DOISNEAU

LIEU, MUSÉE, PENSÉE…

Architecte au regard forgé par le cinéma, Pierre-Louis Faloci est à l'honneur au musée de Bibracte qu'il a lui-même conçu au cœur de la Bourgogne voilà une trentaine d'années. Une occasion rare de découvrir le cheminement créatif de ce poète du paysage.

Une équerre de pierre, de béton, de verre et de métal, adossée à la forêt sur les pentes du mont Beuvray… Le musée construit par Pierre-Louis Faloci au pied du site archéologique de Bibracte fête son trentième anniversaire. À cette occasion, le tout nouvel espace d'expositions temporaires accueille une rétrospective originale consacrée à l'histoire de l'édifice, à la façon dont l'architecte l'a conçu – des premières esquisses, lorsqu'il a remporté le concours lancé en 1991 dans le cadre des Grands travaux culturels de l'État, aux plans techniques et aux maquettes jusqu'à la récente extension –, mais aussi à ses sources d'inspiration et ses partis pris.

« Le cahier des charges d'alors spécifiait qu'il fallait créer un musée et un centre archéologique à proximité du site de fouilles de l'ancien oppidum gaulois. Et en faire un ensemble architectural fort et cohérent », rappelle Laïla Ayache, conservatrice en chef du musée de Bibracte. *« S'inspirant du travail sur la perspective d'André Le Nôtre, et de la maitrise des jeux de lumière et des cadrages des cinéastes, Pierre-Louis Faloci n'aura de cesse de guider le regard du visiteur par l'architecture »*. D'abord en reliant optiquement les différentes unités par la création de vis-à-vis entre le musée, calé à flanc de coteau, en contrebas de l'enceinte gauloise, et le centre de recherche et ses annexes, situés à 5 km de là, dans le bourg de Glux-en-Glenne. Ensuite, en ancrant les bâtiments dans le paysage sans qu'ils altèrent l'histoire propre du lieu, en scénarisant celle-ci, allant jusqu'à jouer la métaphore des âges archéologiques par le choix des matériaux : un socle en pierre brute, puis des murs en granit poli, une toiture métallique. Ce faisant, son œuvre architecturale s'inscrit sur les traces d'un passé lointain qu'elle intègre dans sa conception même. En quelque sorte une inversion de la démarche archéologique qui exhume des vestiges pour comprendre l'histoire d'un lieu…



Transparences et vis-à-vis, depuis l'extrémité de la galerie supérieure du musée, seconde muséographie, 2014.

LA FORÊT POUR HORIZON

Si le musée de Bibracte apparaît de l'extérieur compact et homogène, il est, vu de l'intérieur, ouvert et lumineux. Une sorte de grande boîte de verre dans laquelle se déploient des espaces muséaux délimités ici par des voiles de béton, là par un système de cloisons mobiles, et en permanence redessinés par les variations de lumière et les ombres portées. Délibérément, aucune vue n'est possible sur le paysage côté vallée. Les échappées visuelles, dirigées vers la forêt, ramènent sans cesse au site archéologique, l'exaltant. Autant de principes et d'innovations qui valurent à Pierre-Louis Faloci de recevoir en 1996 la prestigieuse Équerre d'argent. Et qui imprègneront ses réalisations ultérieures que ce soit le Centre européen du résistant déporté et le musée du Struthof à Natzwiller, le musée de la Bataille de Valmy, ou encore le Musée archéologique de Mariana en Haute-Corse… Du haut de ses 30 ans, le musée demeure indéniablement d'une magnifique modernité qui vaut le détour.

Fabienne Lemarchand



ARCHÉOLOGIE INVERSÉE – BIBRACTE, INSPIRATIONS DE L'ARCHITECTE PIERRE-LOUIS FALOCI
MUSÉE DE BIBRACTE,
SAINT-LÉGER-SOUS-BEUVRAY
Du 15 juin au 11 novembre 2025

BIBRACTE, ANTOINE MAILLIER 2014 / N°99411

LES CAHIERS SCIENCE&VIE

Cet été, explorez les secrets des civilisations !



Photo non contractuelle. © shutterstock.com

Votre abonnement : 6 numéros par an

+ EN CADEAU la montre à quartz



ABONNEZ-VOUS POUR 5,90€ sans engagement

PROFITEZ-EN en flashant le QR code ci-dessus ou rendez-vous sur **bit.ly/abo-csv-223**

LES CAHIERS SCIENCE&VIE **BULLETIN D'ABONNEMENT** à retourner sous enveloppe affranchie à :
Les Cahiers de Science et Vie – Abonnements – 59898 Lille cedex 9

1 Je choisis mon offre d'abonnement :

M036 # D1071661

☐ **Offre liberté : 5,90€ par numéro** puis 6,50€ tous les 2 mois au lieu de ~~8,72€~~*. 1 numéro tous les 2 mois **+ la montre en cadeau** (1) **-32%**

Je résilie quand je le souhaite. Je remplis le mandat ci-dessous accompagné de mon RIB. Je règlerai 6,50€ tous les 2 mois l'année suivante.

☐ **Offre annuelle : 39,90€**/an au lieu de ~~52,32€~~*. 6 numéros par an (2) **-23%**

Mon abonnement se renouvellera automatiquement à la date anniversaire sauf résiliation de ma part.

2 Je valide mon règlement :

Par prélèvement automatique :
Je complète l'IBAN à l'aide de mon RIB et je n'oublie pas de **joindre mon RIB**.

IBAN

Vous autorisez Reworld Media Magazines à envoyer des instructions à votre banque pour débiter votre compte, conformément aux instructions de Reworld Media Magazines . Créancier : Reworld Media Magazines 40, avenue Aristide-Briand - 92220 Bagneux Cedex 09 France - Identifiant du créancier : FR 05 ZZZ 489479.

Date et signature obligatoires :

Le ☐☐/☐☐/☐☐☐☐

Par carte bancaire : je me rends sur KiosqueMag.com : **bit.ly/abo-csv-223**
La boutique officielle des Cahiers de Science & Vie
Plus simple, plus rapide, 100% sécurisé !

Par chèque (formule annuelle uniquement) :
je renvoie le coupon accompagné de mon chèque libellé au nom des Cahiers de Science & Vie (sans agrafe, ni scotch) à :
Les Cahiers de Science & Vie Service abonnement 59898 Lille Cedex 9

3 J'indique les coordonnées du bénéficiaire de l'abonnement :

Nom** : Prénom** :

Adresse postale** :

CP** : Ville** :

Tél. (portable de préférence) : (Envoi d'un SMS en cas de problème de livraison)

Email :

(Utile pour accéder à votre magazine en numérique et à votre espace client sur Kiosquemag.com, et gérer votre abonnement) **À remplir obligatoirement

Date de naissance : ☐☐/☐☐/☐☐☐☐ (pour fêter votre anniversaire)

☐ Je ne souhaite pas recevoir les offres Privilège Les Cahiers Science & Vie et Kiosquemag sur des produits et services similaires à ma commande par la Poste, e-mail et téléphone. Dommage !

☐ Je ne souhaite pas que mes coordonnées postales et mon téléphone soient communiqués à des partenaires pour recevoir leurs bons plans. Dommage !

*Le prix de référence à l'année se compose du prix kiosque : 6 n° des Cahiers Science & Vie à 47,40€ et des frais de port à 4,92€. **À remplir obligatoirement. (1) Offre liberté (sans engagement) : je peux résilier à tout moment sur simple appel ou par courrier au service client. Après 1 an, je serai prélevé de 6,50€ tous les 2 mois. (2) Offre avec engagement : abonnement annuel automatiquement reconduit à date d'anniversaire. Le règlement s'effectue en 1 seule fois. Vous serez informé par écrit dans un délai de 3 mois avant le renouvellement de votre abonnement. Vous aurez la possibilité de l'annuler 30 jours avant la date de reconduction auprès du service client. A défaut l'abonnement sera reconduit pour une durée identique à votre abonnement initial. Pour toute autre information, vous pouvez consulter nos CGV sur kiosquemag.com et contacter le service client par mail sur serviceabomag.fr ou encore par courrier à Reworld Media Magazines - Service Client - 40 avenue Aristide Briand - 92227 Bagneux. Offre réservée aux nouveaux abonnés en France Métropolitaine valable jusqu'au 12/08/2025. DOM-TOM et autres pays nous consulter. Vous disposez, conformément à l'article L. 221-18 du code de la consommation, d'un droit de rétractation de 14 jours à compter de la réception du magazine en notifiant clairement votre décision à notre service abonnement. Les informations demandées sont destinées à la société REWORLD MEDIA MAGAZINES (KiosqueMag) à des fins de traitement et de gestion de votre commande, de la relation client, des réclamations, de réalisation d'études et de statistiques et, sous réserve de vos choix, de communication marketing par KiosqueMag et/ou ses partenaires par courrier, téléphone et courrier électronique. Vous bénéficiez d'un droit d'accès, rectification, d'effacement de vos données ainsi que d'un droit d'opposition en écrivant à RMM-DPD, c/o service juridique, 40 avenue Aristide Briand - 92220 Bagneux, ou par mail à dpd@reworldmedia.com. Vous pouvez introduire une réclamation auprès de la CNIL - www.cnil.fr. Pour en savoir plus sur la gestion de vos données personnelles, vos droits et nos partenaires, consultez notre politique de Confidentialité sur www.kiosquemag.com.

TRÉSORS DE BRONZE

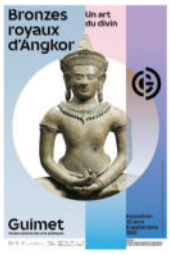
Vingt-huit ans après l'exposition *Angkor et dix siècles d'art khmer* aux Galeries nationales du Grand Palais, le musée Guimet célèbre l'art méconnu du bronze dans le Cambodge ancien à travers un ensemble inédit d'œuvres du IXe siècle à nos jours. Où le précieux alliage métallique se révèle un vecteur de divinité et de puissance…

L'évocation d'Angkor convoque immédiatement les images de temples-montagnes monumentaux étranglés dans les racines tentaculaires des fromagers, de bas-reliefs et de milliers de créatures divines sculptés dans la pierre. Autant de splendeurs minérales qui témoignent de la grandeur du puissant royaume khmer qui rayonna sur une vaste partie de l'Asie du Sud-Est entre les IXe et XVe siècles. Mais aussi impressionnants soient-ils, ces sanctuaires l'étaient plus encore par le passé. Aujourd'hui vides, ils abritaient en effet une statuaire raffinée hindoue et bouddhique (les deux religions ayant cohabité), mais aussi quantités d'éléments de décor et d'objets de rituels en or, argent et autres métaux précieux. La plupart ont disparu depuis longtemps, récupérés pour être refondus et recyclés ou pillés. Certains chefs-d'œuvre en bronze, un alliage de cuivre et d'étain parfois additionné de plomb, ont toutefois échappé à ce funeste destin. Et ce sont à plus de 200 d'entre eux qu'est consacrée la nouvelle exposition du musée Guimet. Réalisée en collaboration avec le Musée national du Cambodge, qui a prêté pour l'occasion 126 pièces, l'École française d'Extrême-Orient (EFEO) et le Centre de recherche et de restauration des musées de France (C2RMF), elle permet pour la première fois d'apprécier le savoir-faire des artisans bronziers khmers et toute la complexité d'une civilisation où technique, spiritualité et pouvoir royal sont intimement liés.



Ganesh en bronze Art khmer, époque angkorienne, fin XIIe – XIIIe siècle Prasat Yeay Moa, Angkor, province de Siem Reap, Cambodge.

« Au commencement est la matière, en l'occurrence le cuivre », aime à raconter Brice Vincent, archéologue à l'École française d'Extrême-Orient et co-commissaire de l'exposition. C'est donc un bref voyage dans la protohistoire qui attend d'abord le visiteur, sur les traces de la mine découverte récemment dans la région de Chhaep, de laquelle le précieux métal fut extrait dès le premier millénaire avant notre ère et jusqu'à la fin de l'époque angkorienne. *« La maitrise de la métallurgie du bronze permet dans un premier temps la fabrication de parures et d'armes puis, très rapidement d'objets rituels de plus en plus sophistiqués et des premiers bronzes monumentaux (récipients cloches, etc.) utilisés essentiellement comme offrandes funéraires »*, poursuit l'archéologue. Vers



BRONZES ROYAUX D'ANGKOR, UN ART DU DIVIN
MUSÉE NATIONAL DES ARTS ASIATIQUES – GUIMET, PARIS
Du 30 avril au 8 septembre

MUSÉE NATIONAL DU CAMBODGE, PHNOM PENH, CAMBODGE © THIERRY OLLIVIER



Vishnou couché en bronze
Art khmer, époque angkorienne, seconde moitié du XIe siècle
Mébon occidental, Angkor, province de Siem Reap, Cambodge.

le début de l'ère chrétienne, la production va changer de dimension. Les marins et commerçants indiens qui naviguent le long des côtes de l'actuelle Asie du Sud-Est en quête de matières premières vont en effet apporter le sanskrit et avec lui les textes sacrés de l'hindouisme et du bouddhisme. *« Les élites locales comprennent très vite tout le prestige qu'il y a à adopter ces religions (tout en les adaptant à leur propre manière de voir) comme en témoigne l'iconographie des œuvres de pierre ou de bronze produites durant cette période préangkorienne, héritées de l'Inde, mais aussi la technique de fonte employée, à la cire perdue »*, précise Pierre Baptiste, directeur de la conservation et des collections du musée Guimet et autre co-commissaire de l'exposition.



Pièce d'about en bronze figurant Garuda
Art khmer, époque angkorienne, fin XIIe–XIIIe siècle
Pagode Nord d'Angkor Vat, province de Siem Reap, Cambodge.

LA RENAISSANCE DE VISHNOU

Cet art du bronze va atteindre un degré de raffinement sans précédent à partir du IXe siècle et la fondation d'Angkor dans la plaine de Siem Reap par le roi Jayavarman II, en 802. Lui et ses successeurs n'auront de cesse d'honorer les divinités protectrices du royaume, qu'elles soient hindoues ou bouddhiques, en érigeant des temples, en leur offrant des statues, des images et autres objets rituels (brûle-parfums, conques, tambourins, miroirs, etc.). Le travail du bronze est alors l'apanage des dieux et des rois, qui sont leurs équivalents sur terre. *« Ce sont les commanditaires et ce sont eux qui décident des fontes de bronze, lesquelles sont centralisées. En 2012, nous avons découvert une fonderie royale à proximité immédiate du palais royal et d'un atelier de sculpture. Les matières premières étaient vraisemblablement fournies directement aux artisans bronziers par le pouvoir royal »*, commente Brice Vincent. Fait remarquable, ce lien étroit entre art du bronze et pouvoir perdurera jusqu'à la chute d'Angkor, au XVe siècle, puis dans les capitales ultérieures, à Longvek ou à Oudong (XVIe-XIXe siècle), puis à Phnom Penh (XIXe-XXe siècle).

L'exposition se termine en apothéose avec une statue monumentale de Vishnou couché, longue de plus de cinq mètres. Datée du XIe siècle, elle avait été détruite et enfouie rituellement avant d'être redécouverte en 1936 dans le sanctuaire du Mebon occidental, un temple-îlot se dressant au centre d'un immense réservoir sacré, le Baray occidental. La statue, qui a bénéficié en 2024 d'une campagne d'analyses au C2RMF et d'une restauration au laboratoire Arc'Antique, à Nantes, a pour l'occasion pu retrouver une partie de son buste et de ses jambes. Une magnifique renaissance.

Fabienne Lemarchand

MUSÉE NATIONAL DU CAMBODGE, PHNOM PENH, CAMBODGE © THIERRY OLLIVIER



VOUGEOT
DIS-MOI CE QUE TU MANGES

Deux siècles après *La Physiologie du goût*, le Château du Clos de Vougeot rend hommage à son auteur, Jean Anthelme Brillat-Savarin. Magistrat, député, musicien, aphoriste, ce fils du Bugey a donné bien plus qu'un nom à un fromage triple crème : il incarne un art de vivre où la table devient autel. Théoricien avant l'heure de l'accord mets-vins et artisan de la gastronomie moderne, il démocratise la bonne chère en l'ouvrant à une bourgeoisie avide de distinction.

Dans l'ancien dortoir monacal et la cuisine du Clos de Vougeot, le commissaire Jean-Robert Pitte éclaire, avec érudition et sensorialité, l'héritage du penseur gourmand. À travers seize panneaux, manuscrits, objets d'époque – parmi lesquels une cocotte en fonte pionnière de la cuisson sous pression – et un potager reconstitué, l'exposition ressuscite un XVIII[e] siècle des gourmets, ceux qui choisissaient leurs produits avec soin et découpaient le lièvre en sauce en riant en alexandrins. ◗ **J.N.**

EXPOSITION BRILLAT-SAVARIN OU LA NAISSANCE DE LA GASTRONOMIE
CHÂTEAU DU CLOS DE VOUGEOT
Du 4 avril 2025 au 4 avril 2026

VERDUN
ÉCLATS DU FRONT

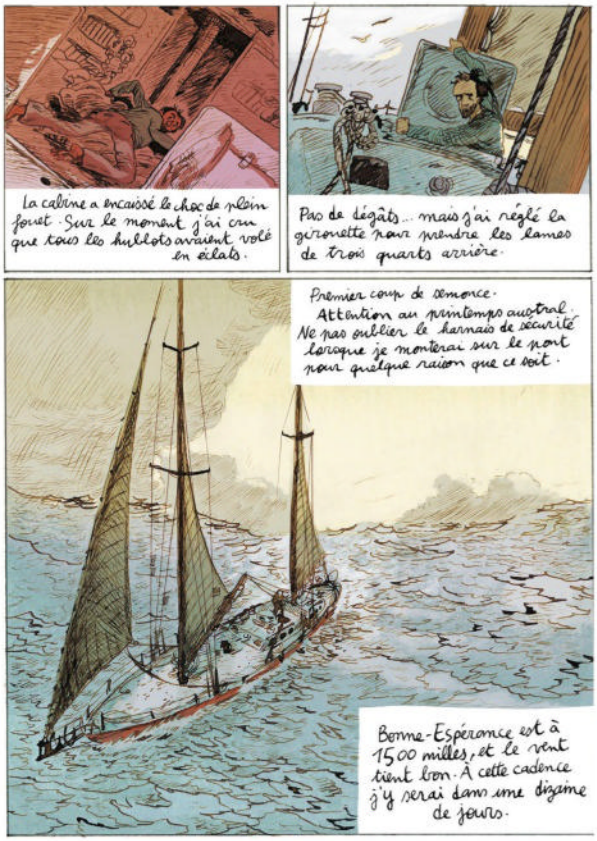
Objets militaires, artefacts artisanaux, effets intimes : les collections du Mémorial de Verdun regorgent de témoins matériels de 14-18. Pour l'exposition *Les petits objets de la Grande Guerre*, dix pièces ont été choisies, fragments du quotidien devenus seuils vers l'expérience des Poilus.

Pour leur redonner voix, ces vestiges ont traversé l'imaginaire du dessinateur Marko, créateur de la série *Les Godillots*, qui suit deux soldats de la « roulante » – la cuisine itinérante – et du ravitaillement. Ses planches originales entrent ici en dialogue avec le regard des historiens. De cette complicité entre rigueur documentaire et liberté narrative naît une exposition qui ranime la mémoire sans l'empailler. Chaque objet – un havresac, une broche papillon, un livre troué par un projectile, un harmonica, un dessin, un porte-bonheur – devient point d'ancrage pour un récit mêlant petite et grande histoire de la bataille de Verdun. Entre archives et bande dessinée, cette traversée libère les objets du silence où les avait ensevelis la brutalité du conflit. Elle rappelle aussi ce qui, au cœur du fracas, tenait les hommes debout : un éclat de vie arraché au chaos. ◗ **J.N.**

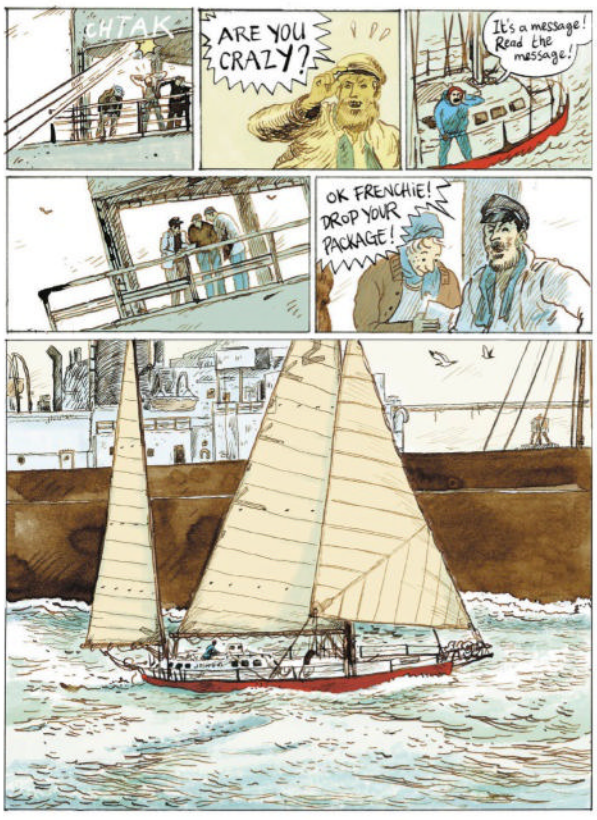
LES PETITS OBJETS DE LA GRANDE GUERRE
UNE EXPOSITION DU DESSINATEUR MARKO
MÉMORIAL DE VERDUN
Du 22 février au 31 décembre 2025



DR - MARKO - DR



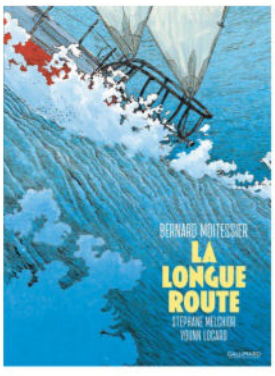




VIRER DE BORD

Il y a la légende – et quelle légende ! – et il y a l'homme qui, un jour, l'endosse pour l'éternité. Bernard Moitessier est de cette trempe. Il l'a prouvé lorsqu'en pleine course autour du monde en solitaire, qu'il dominait haut la main, il décide de virer de bord. Renoncement à la victoire, aux gains (substantiels), à la gloire. Cap au sud, vers les mers lointaines, poussé par un irrépressible désir de vagabondage. Il y gagnera, et sans calcul aucun sinon le respect de son âme de marin, en quête d'un horizon forcément indépassable, un respect profond sur les pontons, et ce roman graphique qui nous le fait connaître un peu mieux.

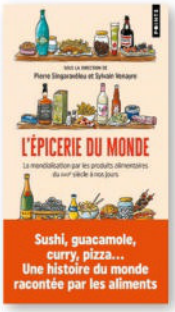
Alors, embarquez avec ce drôle de type, sur ses « cametards » improbables, pour un voyage initiatique qui sent bon l'iode, la liberté et une certaine idée de la sagesse. Et s'il n'avait pas viré de bord ? Il aurait gagné la compétition – et sans doute perdu l'éternité. ◗ **P.B.**



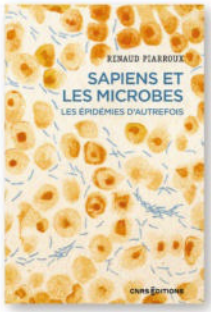
LA LONGUE ROUTE
YOUNN LOCARD, STÉPHANE MELCHIOR ET BERNARD MOITESSIER
Gallimard, 344 pages, 29 €

GALLIMARD BD

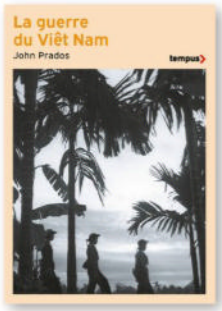
ALIMENTS, MICROBES, HASARD



L'ÉPICERIE DU MONDE. LA MONDIALISATION PAR LES PRODUITS ALIMENTAIRES DU XVIIIE SIÈCLE À NOS JOURS
SOUS LA DIRECTION DE PIERRE SINGARAVÉLOU ET SYLVAIN VENAYRE, *Points, 432 pages.*



SAPIENS ET LES MICROBES. LES ÉPIDÉMIES D'AUTREFOIS. DES ORIGINES À 1918
RENAUD PIARROUX, *CNRS Éditions, 400 pages.*



LA GUERRE DU VIÊT NAM
JOHN PRADOS, *Perrin, 1088 pages (réédition).*

UN **MONDE** DANS NOS **ASSIETTES**

Un voyage savoureux à travers les allées des marchés du monde entier. Derrière cet inventaire des produits qui se sont immiscés dans notre alimentation – de longue date, tel le poivre, ou plus récemment, comme le *ceviche* –, c'est une géopolitique des goûts que proposent ici près de 70 historiens. Car *« l'alimentation parle d'ailleurs, mais raconte ici »* : chaque chapitre explore un produit importé devenu partie intégrante de notre culture, comme le couscous, *« aujourd'hui à la fois plat identitaire et plat national en France »*. Ou encore le maïs, devenu *« à la fois nourriture de subsistance et marqueur d'une modernité agricole imposée »*. L'ouvrage interroge aussi la manière dont *« les produits deviennent des symboles »*, comme le curry britannique ou le thé chinois, et comment leur commercialisation recompose les identités culinaires. Jusqu'à, parfois, déclencher de terribles conflits : *« Songeons à la guerre du houmous que se livrent depuis une quinzaine d'années Israël et le Liban – ou encore à la réaction énergique de la Tunisie, du Maroc et de la Mauritanie lorsque l'Algérie a voulu se présenter comme la patrie du couscous. »* Vous ne regarderez plus jamais le contenu de vos placards de la même façon… **C.G.**

LES **MICROBES** & NOTRE **HISTOIRE**

« *Passer par les microbes et les épidémies apporte un point de vue, un angle d'observation inédit et particulièrement instructif sur ce que nous sommes* », lance le biologiste Renaud Piarroux en préambule de ce livre étonnant. En effet, s'il dresse un panorama des grandes épidémies qui ont marqué l'histoire de l'humanité – de la peste noire à la grippe espagnole, en passant par la variole et la syphilis –, c'est pour mieux explorer comment elles ont influencé nos croyances et notre organisation sociale. À commencer par les comportements d'exclusion qu'elles ont engendrés au fil des âges : *« Les syphilitiques furent mis au ban de la société des XVIe et XVIIe siècles. La lèpre était sur le déclin depuis la période de la peste noire, la syphilis prit sa place »*, rappelle l'auteur, qui ose un parallèle avec des épidémies plus récentes, comme le SIDA ou la COVID-19. On découvre que certaines pandémies ont déclenché de véritables mouvements migratoires, comme ces Marseillais, fuyant la peste, qui se réfugièrent à Aix-en-Provence en 1720. Mais même les moins violentes *« ont laissé dans nos sociétés des cicatrices bien plus profondes qu'on ne le pense »*, note l'auteur, qui invite à une réflexion essentielle : *« Comprendre le passé des maladies, c'est mieux appréhender notre avenir. »* **C.G.**

AUTOPSIE D'UN **DÉSASTRE**

L'incompréhensible vide historiographique qui nimbait encore, il y a peu, la guerre du Vietnam (1955-1975) est enfin comblé. À rebours d'une narration linéaire, le spécialiste de l'histoire diplomatique et militaire américaine John Prados livre dans cet ouvrage de référence une analyse magistrale du conflit, mêlant archives inédites, témoignages et expérience personnelle, lui qui fut membre des *Vietnam Veterans Against the War*. Subtilement, mais avec une implacable efficacité, il démonte l'engrenage politique, idéologique et militaire ayant conduit les États-Unis au désastre que l'on connaît. De Truman à Nixon, tous, selon lui, ont surestimé l'importance stratégique du Vietnam dans la guerre froide et sous-estimé la faiblesse de l'État sud-vietnamien. *« Ce qu'ils prenaient pour du* nation building *n'était qu'un* state building *sur des fondations fragiles »*, écrit l'auteur. L'opacité des prises de décisions au sommet de l'État, sous l'influence disproportionnée des conseillers, voire les mensonges officiels sont mis en lumière, offrant une véritable radiographie du pouvoir américain en guerre, et de ses limites. *« La guerre n'était pas seulement perdue sur le terrain, elle l'était dans les esprits, à Washington »*, tranche John Prados. Comment une grande démocratie peut se perdre dans ses certitudes… **C.G.**

DR

& AUTRES HISTOIRES

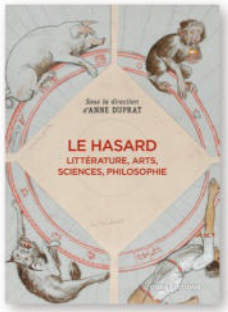
Par Cécile Gérardin & Julien Nénault



MES ANNÉES FOLLES. RÉVOLTE ET NIHILISME DU PEUPLE ADOLESCENT APRÈS MAI 68
JEAN-PIERRE LE GOFF,, *Flammarion, 432 pages (sortie poche).*

AVOIR **20 ANS** EN **1968**

Une fois n'est pas coutume, c'est un témoignage personnel des années suivant Mai 68 que propose ici l'historien Jean-Pierre Le Goff. Une période qu'il décrit comme *« transgressive et jubilatoire »*, comparée au climat actuel jugé *« anxiogène »*. Âgé de 20 ans à l'époque et étudiant à Caen, il relate les rencontres, lectures et violences qui ont jalonné cette période, où *« l'amour fou côtoie le militantisme »*. Surtout, il analyse l'émergence d'un *« peuple adolescent »*, caractérisé par une révolte existentielle et un certain nihilisme. Pour lui, Mai 68 ne fut pas seulement une répétition des révolutions passées, mais bien une révolution culturelle bouleversant comme nulle autre le tissu éducatif et sociétal de la France. Et de pointer les bouleversements majeurs qui germèrent sous les pavés de 68, tels que la remise en question des valeurs traditionnelles et l'évolution des rapports intergénérationnels : *« Nous avions le sentiment d'incarner une vérité que les adultes n'avaient jamais atteinte »*, se souvient-il. Un récit essentiel pour qui veut comprendre les défis contemporains liés à la transmission des valeurs et à l'éducation. ◗ **C.G.**



LE HASARD. LITTÉRATURE, ARTS, SCIENCES, PHILOSOPHIE
SOUS LA DIRECTION D'ANNE DUPRAT, *CNRS Éditions, 752 pages.*

DES SIÈCLES **D'INCERTITUDES**

Et si le hasard n'avait jamais été aussi déterminant qu'aux époques où l'on a tenté de l'exclure ? C'est le paradoxe mis en lumière par cet ouvrage collectif, qui l'analyse comme un révélateur des systèmes de pensée occidentaux, du XVI[e] siècle à nos jours. *« Chaque époque, chaque culture et chaque discipline définit le hasard […] en fonction de ses besoins particuliers »*, expliquent les auteurs. À la Renaissance, la Fortune, encore teintée de théologie, symbolise un monde gouverné par des puissances supérieures – on parle alors de « sorts », d'« aventures ». Puis, au XVII[e] siècle, les premières modélisations mathématiques donnent naissance à la probabilité : le hasard devient mesurable. Le XVIII[e] siècle joue avec lui dans les salons et les romans, tandis qu'au XIX[e], l'explosion des statistiques l'intègre au cœur même des sciences humaines. Mais à toutes les époques, l'on voit revenir l'idée de « domestiquer le hasard », pour en faire un outil de savoir ou de création. Et chaque basculement épistémologique – de la mécanique classique à la physique quantique, de la providence au big data – relance la réflexion sur cette grande inconnue. Décidément, comme le rappelait Paul Valéry, *« le hasard ne fait rien au monde que se faire remarquer »*. ◗ **C.G.**



JUSQU'AU BOUT DE LA NUIT, LES VIES DE JACQUES BENOIST-MÉCHIN
ÉRIC ROUSSEL, *Perrin, 416 pages.*

ENTRE **HITLER** ET **KHADAFI**

Jacques Benoist-Méchin (1901-1983) est une figure déroutante du XX[e] siècle. Historien raffiné, il fut aussi un acteur politique aveuglé par la force. Éric Roussel, dans une biographie claire et documentée, retrace ses vies multiples. D'abord musicien pacifiste, le jeune Jacques est vu par Romain Rolland comme le petit frère de son *Jean-Christophe*. Bientôt intime de Proust, il affirme un style littéraire marqué par des formules dépouillées et imagées, qui le rapprocherait davantage d'un Stendhal.
Dans les années 60 et 70, *Le Plus Long Rêve de l'Histoire*, sa fresque des grands hommes qui ont fantasmé l'union de l'Orient et de l'Occident – d'Alexandre à Lawrence d'Arabie – est dévorée par des dizaines de milliers de lecteurs. Ses livres ornent les bibliothèques des présidents français.
Et pourtant, sous Vichy, germanophile exalté, il est plus qu'un partisan de la collaboration : il figure parmi les promoteurs les plus actifs d'un ordre européen dominé par le Reich. Après la guerre, condamné à mort puis gracié au bout de dix ans de réclusion, il se réinvente en spécialiste du monde arabe, biographe d'Atatürk et d'Ibn Séoud, diplomate officieux auprès de grands dirigeants : Nasser, Boumediene, Hassan II... Ce nouvel amour – toujours pour des nationalismes dynamiques… – le pousse à adopter des discours tiers-mondistes, qui le réhabilitent aux yeux de *l'intelligentsia*. Quel destin ! ◗ **J.N.**

RENDEZ-VOUS LE 13 AOÛT PROCHAIN POUR NOTRE NUMÉRO :

LA FOLLE HISTOIRE DE L'ATOME

de Démocrite à Oppenheimer



AKG-IMAGES / UNIVERSAL IMAGES GROUP

LES CAHIERS SCIENCE&VIE

REWORLD MEDIA
LEADING MEDIA GROUP

REWORLD MEDIA MAGAZINES
Une publication du groupe
ÉDITEUR REWORLD MEDIA MAGAZINES SAS
40, avenue Aristide Briand
92227 Bagneux Cedex
DIRECTEUR DE LA PUBLICATION Gautier Normand
ACTIONNAIRE Reworld Media France
RCS Nanterre 477 494 371
Tel accueil : 01 41 33 50 00
RÉDACTION 40, avenue Aristide Briand
92227 Bagneux Cedex Tél. : 01 46 48 19 88.
DIRECTION DE LA RÉDACTION Danielle McCaffrey et Philippe Bourbeillon, assistés de Bénédicte Orselli
RÉDACTEUR EN CHEF Philippe Bourbeillon
RÉALISATION Delicity
DIRECTRICE ARTISTIQUE Anaïs Delaporte
COUVERTURE Émilien Guillon
COORDINATION Marie-Pierre Ombrédanne
SECRÉTAIRE DE RÉDACTION Julien Nénault
RESPONSABLE PHOTO Pierre Husson

ONT COLLABORÉ À CE NUMÉRO
Anne Lefèvre-Balleydier, Pascale Desclos, Aimie Eliot, Cécile Gérardin, Fabienne Lemarchand, François Mallordy, Marielle Mayo, Christophe Migeon, Philippe Testard-Vaillant.
SERVICE LECTEURS sev.lecteurs@reworldmedia.com
DIRECTION-ÉDITION
Directeur d'édition : Germain Périnet
Éditrice adjointe : Charlotte Mignerey
DIFFUSION
Responsable ventes marché : Siham Daassa
Responsable diffusion : Isabelle Fargier
ABONNEMENTS ET DIFFUSION
Directrice marketing client : Catherine Grimaud
MARKETING
Responsable marketing et relations presse : Giliane Douls.
PUBLICITÉ. TÉL. 01 41 33 51 16
Directrice générale : Élodie Bretaudeau-Fonteilles
Directrice de Pôle Commercial : Catherine Mireux
Directrice de Publicité : Anne Lefeuvre
Planning : Sandrine Aleton, Angélique Consoli (53 52), Stéphanie Guillard (53 50)
Trafic : Catherine Leblanc (43 86)
FABRICATION Créatoprint, H. Bernardi, V. Brunehaut
DÉPARTEMENT INTERNATIONAL
Directeur : Andrea Albini, albini@reworldmedia.com
PRÉPRESSE/PHOTOGRAVURE Sylvain Boularand,

IMPRIMERIE IMAYE Graphic, 96, bd Henri-Becquerel, ZI les Touches 53021 Laval.
ISSN : n° 1157-4887
Commission paritaire : n° 1128 K 79605.
Tarif d'abonnement légal : 1 an, 6 n° : 41,40 €.
Dépôt légal : janvier 2025

RELATIONS CLIENTÈLE ABONNÉS
Service Abonnements :
Cahiers de Science & Vie 59898 Lille Cedex 9
Tél. : 01 46 48 47 87
(Ouverture du lundi au vendredi de 9h à 19h, le samedi de 9h à 18h)
Pour nous contacter par écrit :
https://www.serviceabomag.fr
COMMANDES D'ANCIENS NUMÉROS ET RELIURES :
Tél. : 01 46 48 47 87 www.kiosquemag.com
ÉTATS-UNIS ET CANADA : Express Mag, 8275, Avenue Marco Polo, Montréal, QC H1E 7K1, Canada. Tél. : 1 800 363-1310 (français) et 1 877 363-1310 (anglais). Fax : (514) 355-3332.
SUISSE : Edigroup. 39, rue Peillonnex 1225 Chêne Bourg. Tel. : 022 860 84 50 ; reworld@edigroup.ch
BELGIQUE : Edigroup Belgique. Bastion Tower Etage 20 – Pl. du Champs-de-Mars 5 – 1050 Bruxelles. Tél. : 070 233 304. reworld@edigroup.be

Affichage environnemental
Origine du papier : Allemagne.
Taux de fibres recyclées : 0 %.
Certification : PEFC. Impact sur l'eau : Ptot 0,014 kg/tonne.

LE TRI + FACILE BAC DE TRI

Certifié PEFC
Ce produit est issu de forêts gérées durablement et de sources contrôlées.
PEFC 10-31-1141
pefc-france.org

QU'EST-CE QU'ON ATTEND POUR ÊTRE HEUREUX ?

DES AIRES MARINES PROTÉGÉES !*



Agence Drôles d'oiseaux - © Getty - art-design-photography.com

*UNE AIRE MARINE PROTÉGÉE
EST UN ESPACE MARIN
OÙ LES ACTIVITÉS HUMAINES SONT RÉGULÉES
POUR PROTÉGER LA MER.

Découvrez les actions
de l'Institut océanographique de Monaco
en faveur de la mer Méditerranée !

@oceanomonaco

OCEANO

INSTITUT
OCÉANOGRAPHIQUE
MONACO

FAIRE CONNAÎTRE, AIMER ET PROTÉGER L'OCÉAN

LES CAHIERS
SCIENCE&VIE